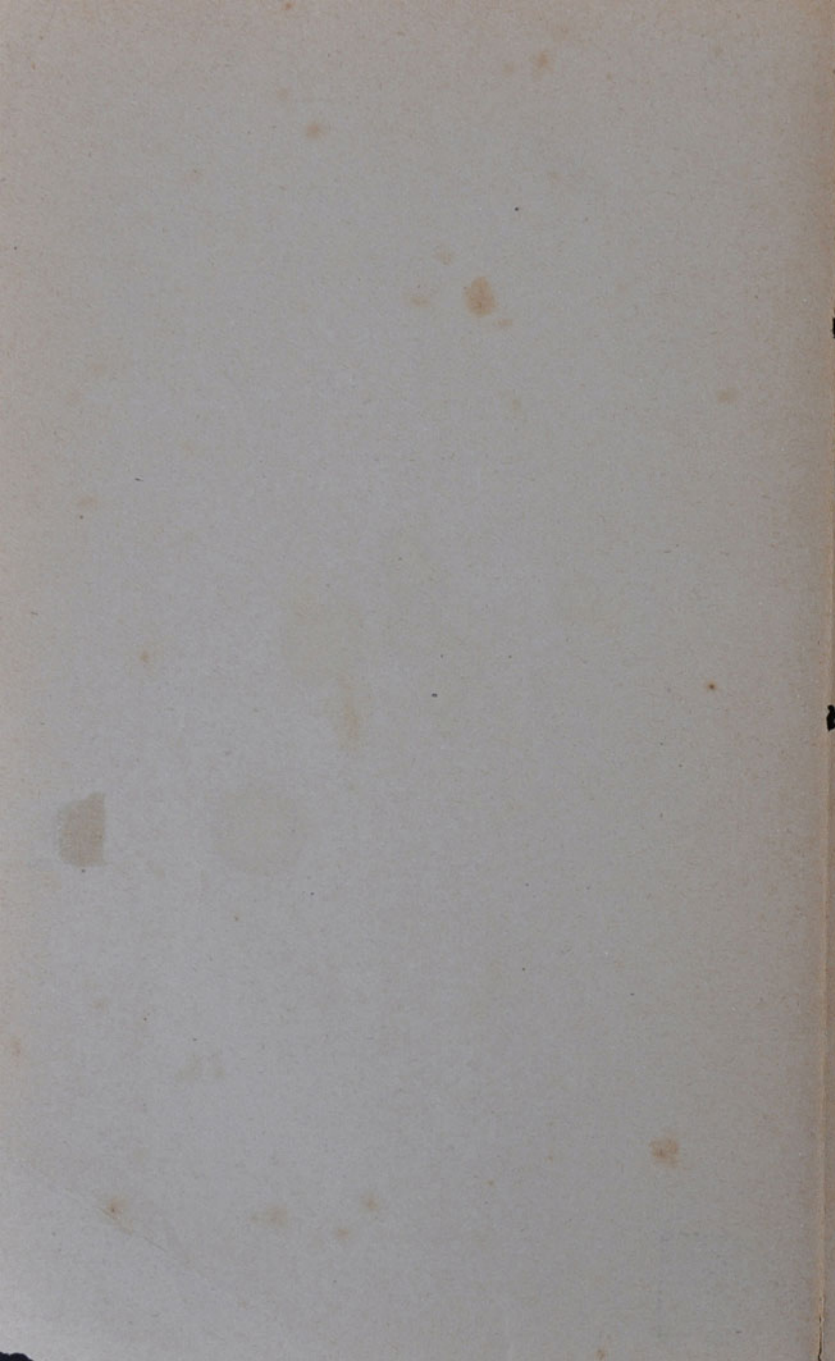


Fernando Peris

30/12/1913.



DU MÊME AUTEUR

LA MORALE DE NIETZSCHE..... I vol.

LE ROMANTISME FRANÇAIS

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

4459

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PIERRE LASSERRE

—

Le

Romantisme Français

ESSAI SUR LA RÉVOLUTION DANS LES SENTIMENTS

ET DANS LES IDÉES AU XIX^e SIÈCLE

AVEC UNE PRÉFACE DE L'AUTEUR

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

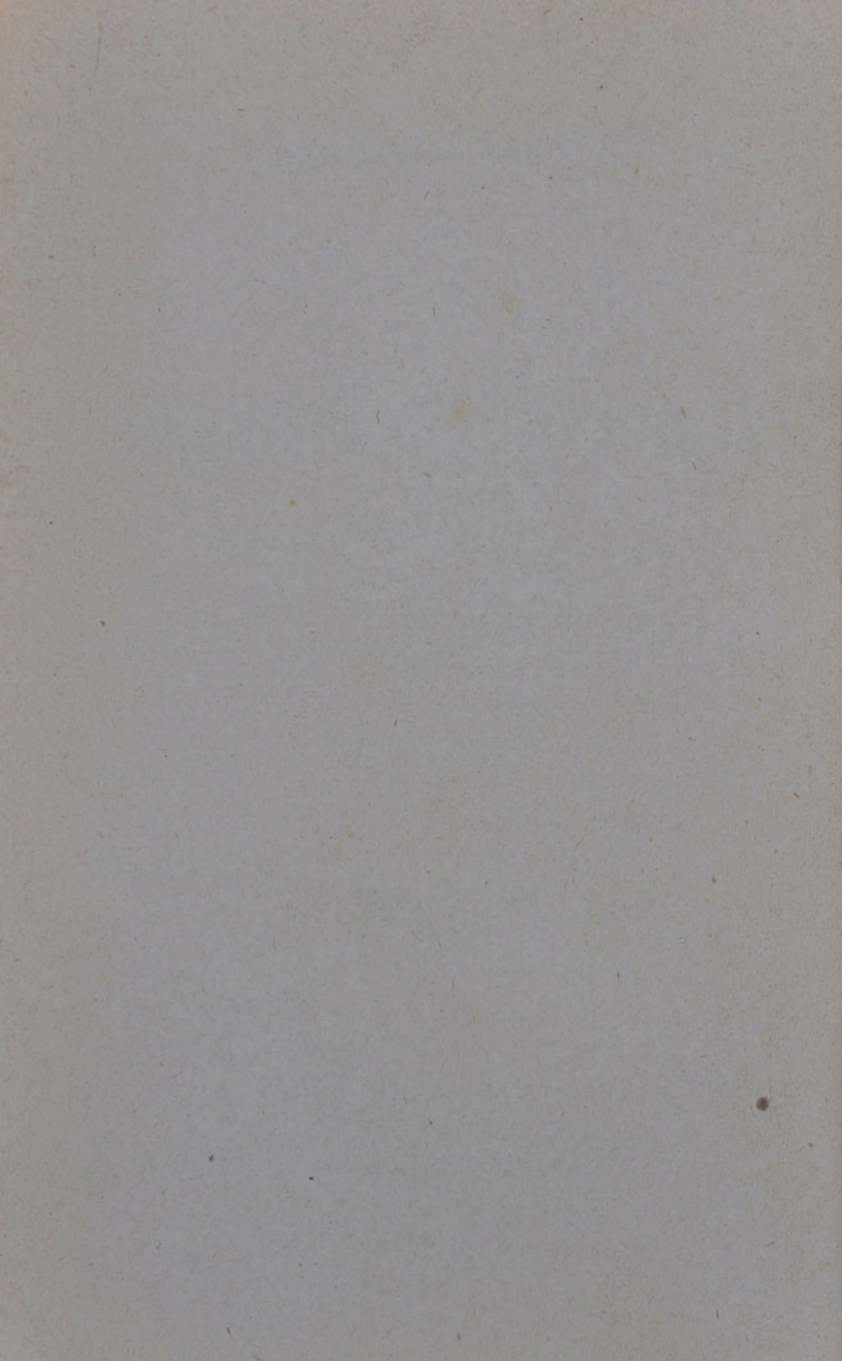
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

a.



PRÉFACE

A LA NOUVELLE ÉDITION

La pire infortune des livres, le silence, a été épargnée à ce livre-ci. J'exprime aux critiques qui ont bien voulu lui attacher publiquement quelque importance la gratitude la plus vive. Ils recommandaient un auteur obscur et des idées mal en cour. Mais ne dois-je pas également remercier ceux-là qui ont dénié au *Romantisme français* toute valeur sérieuse, toute valeur de fond et qui, sans prendre garde aux inconvénients d'une rhétorique fatiguée, ont cru annuler mon ouvrage par le nom de « pamphlet » et moi-même par la qualification de « pamphlétaire »? Ils allaient un peu loin et un peu vite. On ne les a pas crus. Devrais-je donc leur répondre : « Pamphlétaire vous-même ! » Je me bornerai à cette observation qui me découvre. Dauber sur le romantisme, triompher plaisamment de ses ridicules, de ses excès reconnus de tous, c'est le genre le plus facile, l'œuvre la plus vaine ; ce n'est

(rien. Si le présent ouvrage ne contient pas une définition et un jugement du Romantisme, il n'a, de mon propre aveu, aucun titre à l'attention des maîtres.

Entre ces généreux témoignages d'estime et ces gestes d'irritation je trouve les réserves d'écrivains qui, tout en me faisant le grand honneur de reconnaître ici une œuvre profondément étudiée, me refusent la joie de les avoir convaincus. Leurs critiques me fourniront la matière des éclaircissements que cette quatrième édition me donne le moyen de présenter au public.

Tels, par exemple, observant très bien à quoi on s'oblige quand on parle de « désordre », me reprochent de ne pas définir suffisamment l'idéal d'ordre d'après lequel je juge les désordres romantiques. Ils se plaignent que mes principes ne soient pas aussi déterminés que mes jugements. Je crains beaucoup qu'ils ne m'aient pas lu avec assez de suite et de patience. La doctrine est présente dans toutes les pages, dans toutes les lignes de ce livre. Elle en commande et en coordonne toutes les appréciations et vues particulières. Elle en fait l'unité. Si je ne prenais position contre le Romantisme que par fantaisie et par humeur, ce livre n'aurait pas d'unité. Car le Romantisme est chose fort étendue et complexe et de la plus grande variété de manifestations. Inspirées par la simple humeur et la pure fantaisie, des interprétations et appréciations de tous les phénomènes dont

il se compose ne parviendraient pas à se montrer cohérentes entre elles. On aurait une mosaïque de boutades mal accordées et en somme assez inutiles. Je crois donc que les critiques auxquels je réponds ici auraient pu se sentir engagés par une certaine impression de cohérence et de logique qu'ils ne contestent pas, à supposer dans ce travail un corps d'idées directrices, à chercher des yeux, si j'ose dire, le sommet où tend la construction, la démonstration. On est mal payé par le reproche d'insuffisance doctrinale de l'effort que l'on a fait pour ne pas présenter la doctrine doctoralement, mais dans le mouvement et la vie de ses applications continues.

Quoi qu'il en soit, il ne m'est pas bien difficile de résumer ici la plus générale des conceptions auxquelles se subordonne toute mon entreprise.

Il s'est manifesté dans la littérature, dans les arts, dans les théories et même les pratiques politiques du XIX^e siècle français, un certain nombre de sentiments et d'idées que l'on s'accorde très généralement à qualifier du nom de romantiques ; ceci assurément en vertu de quelque caractère commun que tout le monde attribue à ces sentiments et à ces idées et qui les oppose aux sentiments et aux idées non romantiques. Il convient au critique de scruter et de définir en toute rigueur ce caractère plus ou moins confusément senti et de tirer de la définition à laquelle il sera parvenu toutes les lumières qu'elle peut fournir soit sur la genèse, soit sur la valeur des manières romantiques

de sentir et de penser. Or, si le caractère romantique est tel qu'il n'appartienne pas exclusivement à tel ou tel ordre de sentiments et d'idées (sentiments et idées esthétiques, par exemple), mais qu'il soit susceptible d'affecter les jugements et sentiments de tout ordre (moraux, politiques, religieux, métaphysiques), il s'ensuit avec évidence que le romantisme consiste dans une certaine disposition essentielle de l'âme humaine elle-même, disposition qui s'empreint nécessairement dans toutes les manifestations affectives ou intellectuelles de l'âme dont elle est maîtresse.

En cette disposition je vois une maladie. Mais pour parler d'une maladie de l'âme, il faut avoir une conception précise de ce qui en est la santé, le normal. Toute mon investigation et mon appréciation des phénomènes romantiques s'inspirent d'une doctrine très arrêtée sur ce point, doctrine pour laquelle je suis infiniment loin de prétendre à l'originalité, l'ayant reçue de la plus haute tradition philosophique. Aristote et avec lui tous les philosophes classiques nous dissuadent de reconnaître le caractère de l'humanité à tout ce qui peut s'agiter de vague, d'effréné, de confus dans la conscience de l'être à face d'homme. Ils nous font concevoir un ordre, une hiérarchie nécessaire et légitime des facultés psychiques, qui caractérise l'homme digne de ce nom, qui met, pour ainsi dire, dans l'animal humain, une nature humaine. Cette hiérarchie subordonne la sensibilité à l'intelligence, l'imagination à la raison, les puissances affec-

tives et spontanées à la puissance réflexive. Elle est la condition absolue de la justesse dans les idées, de la convenance et de la noblesse dans les passions. Une pensée gouvernée par la sensibilité, usât-elle de la dialectique la plus habile, n'enfante que des monstres mentaux; une sensibilité que ne pénètre rien de supérieur à elle-même ne produit que des passions dégradantes et destructives. Renversement de cette hiérarchie, usurpation par la sensibilité et l'imagination de l'hégémonie de l'intelligence et de la raison, voilà le Romantisme. Voilà, non pas, certes, ce qu'il a cru et dit être, mais ce qu'il a été. Voilà en quel sens je l'ai défini « une révolution dans l'économie de la nature humaine civilisée » ou encore « une désorganisation enthousiaste de la nature humaine » — enthousiaste en effet, en ce que le Romantisme est de la destruction qui se prend pour de la création, de la régression qui se prend pour du progrès, de la servitude qui se prend pour de l'affranchissement. Je n'ai pas besoin de montrer l'équivalence de ces formules avec celle-ci : « un parti d'individualisme absolu dans la pensée et le sentiment » ou avec cette autre, à la condition de lui donner la portée la plus grande : « confusion des genres ».

Il en est de cette vue générale sur la nature du Romantisme comme des hypothèses dans les sciences. Elle ne tire ce qu'elle peut avoir de valeur que du nombre de faits qu'elle explique en les coordonnant sous une loi commune. Je crois en avoir essayé assez

minutieusement la vérification. On conçoit en tout cas comment les positions esthétiques, morales, philosophiques, politiques, religieuses du Romantisme me semblent un même fait fondamental ou initial se répétant dans divers domaines, une même lésion centrale qui se propage dans toutes les parties de la pensée et du sentiment. Et l'on voit pareillement comment toutes mes façons de juger dérivent ici d'une même norme.

§

Dans les critiques pourtant vives ou même furieuses adressées à mes jugements sur la littérature romantique, je n'ai rien trouvé contre quoi j'éprouve l'opportunité d'une mise en défense. Plusieurs professeurs, mes collègues, m'ont demandé avec une accablante ironie si j'oserais pousser « l'amour du paradoxe et des traditions » jusqu'à regretter que le lyrisme de Hugo eût remplacé dans le goût des Français celui de Jean-Baptiste Rousseau, d'Esménard ou de « Lebrun Pindare ». La logique de ma théorie m'obligerait, d'après eux, à préférer aux *Contemplations* les ouvrages de Népomucène Lemercier, de Baour-Lormian ou de Viennet. — Plaisante manière de défendre un dieu contre son blasphémateur ! Hé quoi ! êtes-vous si peu exigeants ! Nous pouvons donc nous entendre. Moi aussi je trouve Hugo très supérieur à Baour-Lormian et à Viennet. Mais il n'y a guère de comparaison entre les plaisirs si courts et pesants qu'il me

donne là où il n'est pas intolérable, et ceux que je trouve auprès des grands poètes de l'humanité. Je ne m'arrêterai pas à des objections de cette force, d'autant que, en matière d'esthétique, il est assez stérile d'argumenter. Quand certain goût faux et barbare fleurit, le mieux est d'inoculer à ses racines un poison mortel et puis de laisser faire le temps.

§

Il est d'une autre importance de dissiper un malentendu concernant la doctrine politique dont je m'inspire. Cette doctrine est la Contre-Révolution, et, comme elle est aujourd'hui celle de toute une école, l'élucidation de ce malentendu offre un intérêt qui dépasse infiniment l'intérêt propre de mon livre. Je saisis cette occasion d'y contribuer.

J'ai donc vu que plusieurs critiques qualifiaient de « traditionaliste » la position très déterminée que je prends contre les idées de la Révolution française. Ils n'ont éprouvé aucun besoin de s'assurer si effectivement j'invoque contre ces idées l'autorité de la tradition, ce que je ne fais pas du tout. Ils ont décidé depuis fort longtemps que les principes de 1789-1793 sont l'expression de la « Raison » elle-même. Telle est leur illusion épaisse et aujourd'hui, on peut le dire, singulièrement retardataire. Ils taxent donc de « traditionalisme » tout adversaire doctrinal de la Révolution française, et entendez bien que « traditiona-

lisme » signifie pour eux l'opposé de « rationalisme » et de « raison ». Leur erreur est des plus répandues, mais aussi des plus grossières. Cette antinomie où ils se fient tant n'existe pas. Il y a un traditionalisme tout autre que le seul qu'ils imaginent et il a précisément la raison de son côté.

Sans doute, si l'on appelle traditionalisme un attachement sentimental à la coutume allant au point d'objecter à toute proposition de réforme systématique cet argument, ou plutôt cette fin de non-recevoir : la coutume, l'autorité du passé ! j'avoue qu'il n'y a rien de plus irrationnel, c'est-à-dire de plus déraisonnable. Mais alors qu'on y prenne garde ! Il y a deux « passés ». Il y a celui des institutions et des organisations duquel la Révolution voulut abolir tout vestige. Mais il y a celui qu'un siècle de Révolution constitue aujourd'hui. Voici cent dix-huit ans que les principes des « Droits de l'Homme », les idées de « Contrat social » et de « Démocratie » sont un objet de piété, aveugle ou non, en tout cas respectable, de passion religieuse même pour de très nombreux Français, cent dix-huit ans (pour ne pas rechercher et remonter plus loin) qu'ils forment pour bien des familles françaises une véritable tradition morale et civique. Parmi les intelligences que je vois se résoudre à les rejeter présentement, j'en sais qui ont dû péniblement les arracher du cœur. Philosophiques peut-être et réfléchies chez quelques-uns, de telles croyances sont, au même titre que toutes autres croyan-

ces, de nature à revêtir chez le plus grand nombre une forme purement affective et à n'opposer aux négateurs qu'elles rencontrent que le cri d'une sensibilité blessée ou l'obscur fureur d'une habitude mentale dérangée. *A priori* donc le grief de traditionalisme (pris en ce sens) n'est pas moins susceptible d'être invoqué contre les principes de la Révolution que contre ceux de la contre-Révolution. Je dis mieux : c'est en faveur des premiers que règne l'habitude la plus forte.

Il y a donc (s'exerçant d'ailleurs au profit d'opinions fort contradictoires) un traditionalisme qui n'est que sujétion passive à l'usage ou trop craintive fidélité à des sentiments dont on exagère le prix.

Mais il y en a un autre. Celui-ci n'est fait, à vrai dire, que de bon sens. En quoi consiste-t-il ? Tout uniment à croire qu'il n'est pas pour l'activité humaine guide plus sûr ni plus nécessaire que les leçons du passé, à croire en d'autres termes que l'homme est un animal capable de progrès. Il existe une expérience du genre humain. Il existe, dans tous les genres et par rapport à toutes les fins naturelles de l'action humaine, des institutions, disciplines, maximes, méthodes éprouvées par le succès, génératrices de conquêtes solides, de créations durables, de résultats heureux. Il y en a d'autres qui n'ont jamais pu prévaloir sans entraîner dissolution, subversion, confusion, instabilité, ruine. Cette expérience régit la pratique tout entière, politique, pédagogique, économique, scientifique, esthé-

tique. Toute éducation, toute culture, toute formation générale ou spécialisée de l'homme repose sur elle, n'en est, pour mieux dire, que la transmission. Elle nous enseigne quelles causes font croître et prospérer les nations, quelles les font décliner et périr, quelles causes maintiennent l'union dans les groupes sociaux, dans les familles, quelles y sèment la discorde, quelles causes procurent à l'individu son maximum d'accord avec lui-même, de valeur et par conséquent de bonheur, quelles divisent sa conscience et ruinent sa volonté, quelles causes, le génie individuel étant donné, le préservent de l'avortement, du vain gaspillage des efforts dans l'investigation scientifique et la construction esthétique, quelles condamnent, si vif soit-il, ses travaux à une prompte caducité. Les leçons du passé ! Ce mot sonne mal, en « démocratie », à bien des oreilles. Hé ? Quel autre critérium aurions-nous donc des conditions et directions d'une activité bienfaisante et féconde, à moins de compter sur les illuminations de l'Esprit-Saint ? Michelet, Quinet, Hugo, George Sand, le Lamartine des *Girondins*, se sont représenté la Vérité politique, morale, religieuse, tombant en coup de foudre dans la conscience humaine du Sinaï de 1789 ou 1793. Et parmi les divagations qui ont fait leur chemin en ce monde, celle-ci ne tient pas le dernier rang. Mais quel esprit doué d'un moindre souffle lyrique s'essayerait aujourd'hui à regonfler cette creuse vaticination ?

Ce qu'on dira de plus raisonnable, c'est que cer-

taines époques, et entre toutes l'époque moderne, se distinguent par d'immenses nouveautés de fait qui mettent l'esprit humain en présence de problèmes sans précédents dont la solution ne saurait être empruntée au passé et demande une création véritable. Ainsi les modes nouveaux du travail industriel issus du machinisme, la densité des populations modernes, l'entre-croisement infini des intérêts économiques internationaux ne proposent-ils pas aux gouvernements contemporains des difficultés d'organisation incommensurables à celles que rencontrèrent les plus habiles gouvernements du passé? On demanderait assez semblablement si les principes fondamentaux de la mécanique classique qui ont suffi à Galilée et à Newton pour rendre compte des actions réciproques des masses dans le système solaire suffisent à expliquer le jeu et les relations de ce monde de forces subtiles que découvre dans la matière la physique d'aujourd'hui. Rendons-nous compte cependant du genre et du degré de nouveauté de ces grands problèmes modernes. Leur différence avec les problèmes anciens n'est-elle pas, comme disent les philosophes, plutôt de quantité que de qualité, de matière que de forme? La grandeur, l'extension, la complication matérielle des facteurs sont incomparablement supérieures; mais la nature de ces facteurs et leurs rapports ne sont-ils pas les mêmes? Le type des meilleures solutions traditionnelles demeurerait donc applicable, à la condition de l'assouplir et de l'adapter, ce qui peut

aussi bien demander un grand génie inventif. Dans tous les cas, il y a entre la position ancienne et la position moderne de tous les problèmes une part de communes données immuables : celles qui tiennent à la nature humaine. Par exemple, si de la fin d'Athènes, de la fin de la Pologne, on a pu conclure que le gouvernement électif, non pas en vertu de telle ou telle conjoncture accidentelle, mais par lui-même, est bien la cause qui a poussé ces nations sous la domination étrangère par le chemin de la guerre civile, l'incapacité politique du nombre est une vérité aussi définitivement acquise à la science du gouvernement des sociétés que le peuvent être à la physique les lois de la pesanteur. — Et enfin il ne faut pas nier que les mouvements de l'histoire, que les découvertes de l'expérience mettent parfois l'esprit humain en présence de questions et de difficultés vraiment inédites pour la solution desquelles les plus heureuses réussites du passé ne l'arment pas. Mais ces questions et difficultés, en survenant, n'abolissent pas, j'imagine, celles qui composent le cours ordinaire et avec lesquelles l'humanité fut et demeurera toujours aux prises. Même aux époques marquées par l'apparition spontanée ou la découverte du plus grand nombre de phénomènes inconnus, ces phénomènes ne sont qu'une faible minorité par rapport à ceux dont chaque génération recommence l'expérience et qu'il lui est, tout comme à ses devancières, nécessaire de gouverner. Il importe d'opposer aux risques des pre-

mières expériences, des premiers essais qui sont à faire sur tel ou tel point, au danger des erreurs inséparables de tout commencement, une plus forte prise d'équilibre sur l'ensemble de ce qui est éprouvé par les siècles. Ainsi l'architecte, avant de réaménager quelque partie d'un bâtiment, le consolide. Pour l'esprit révolutionnaire, la nécessité d'innover dans une partie commande le bouleversement du tout, une remise en question universelle. Il n'y a au contraire de véritable esprit progressif qu'enraciné dans l'esprit de conservation. Prétendez-vous que les problèmes de l'organisation du travail se présentent de nos jours dans des conditions sans analogues aux époques passées qui les résolurent de la façon la plus satisfaisante? Raison de plus de souhaiter aux peuples un maximum de forces disponibles pour accomplir cette grande opération sociale et pour amortir les ébranlements qui en peuvent résulter, c'est-à-dire un maximum d'assiette de la constitution politique et d'autonomie du pouvoir central. Prétendez-vous que l'internationalisation croissante de l'échange et de la production livre le jeu des relations internationales à des forces hier inconnues? Raison de plus pour chaque nation de porter au comble ses moyens de défense militaire. Le canon à tir rapide et le fusil à répétition font, à certains égards, de la prochaine guerre européenne une expérience inédite dont les capitaines les plus habiles ne sauraient peut-être imaginer les résultats. Raison de plus pour demander plus de pro-

messes de succès que jamais à cette partie immuable et toujours prépondérante de la doctrine militaire qui concerne les forces morales.

Voilà la véritable position traditionaliste. Qu'on oppose aux raisonnements sur lesquels elle se fonde d'autres raisonnements ! Mais qui oserait y voir autre chose qu'une attitude de la raison ? Je ne crois pas qu'elle trahisse une pensée livrée à l'empire de l'instinct ni des aveugles « impulsions ataviques ». S'il arrive que ce traditionalisme recommande à l'individu la conservation, le culte de certains sentiments, c'est pour des raisons, bonnes ou mauvaises, mais c'est pour des raisons ; c'est parce que ces sentiments sont jugés marquer à la volonté des directions bienfaisantes, c'est parce qu'ils inscrivent dans la conscience ou dans l'inconscient de l'homme civilisé les plus sûres acquisitions morales des ancêtres, c'est parce qu'ils condensent une longue et héroïque expérience des conditions de prospérité et d'ascension de la vie.

Qualifié par certaine critique de traditionaliste, je devais m'expliquer sur les fondements, le genre et la mesure de l'autorité qui doit être reconnue à la tradition. Il me reste à dire que le traditionalisme, en quelque sens qu'on le prenne, n'est d'ailleurs engagé en aucune manière dans la thèse à propos de laquelle on me l'attribue : à savoir la condamnation radicale portée contre les « principes » de 1789-1793. On peut parfaitement bien rejeter ces principes en tant qu'ils font abstraction et des leçons du passé et du poids du

passé (c'est-à-dire des exigences concrètes de l'état politique et social légué par un long passé historique). On peut parfaitement bien les rejeter en tant qu'ils imposent de reconstruire d'un seul coup et de toutes pièces, d'après un plan de constitution écrite, l'édifice politique et social. Rien de plus légitime que cette fin de non-recevoir. Je n'ai garde d'en refuser les avantages à la doctrine de contre-Révolution. Mais il est possible d'attaquer les principes de la Révolution par des arguments beaucoup plus décisifs que celui, même très bien employé, de la tradition. Il s'agit de les prendre sur leur propre terrain, sur ce terrain ou dans ce ciel de la raison pure, abstraite, idéale, d'où ils se prétendent venus. On admettra donc comme chose non déraisonnable en soi-même la tentative de déduire de certaines définitions et théorèmes fournis par la pure raison, sans recours à l'expérience, l'ensemble de l'organisation et des pratiques politiques convenables à un temps et à un lieu. Ou plutôt on fera abstraction du temps et du lieu. On supposera le vide historique, une société tout à fait malléable à la théorie qui prétend en déterminer les formes et en régler le développement. Il demeurera pourtant deux choses qu'on ne pourra s'empêcher d'admettre : c'est que des hommes sont des hommes, c'est qu'une société est une société. Je dis que même rapportés à ces conditions d'application idéalement favorables, à ce minimum idéal de résistance possible, les principes de la Révolution s'avèrent non seulement incapables de

rien fonder, de rien organiser, mais agents de dissolution et de décomposition éternelles. Si cela est démontré, on en pourra conclure *a fortiori* que ces principes sont, pour un grand peuple qui les adopte à tel ou tel moment de son histoire, une cause de mort nationale dont l'intensité et la rapidité d'action se proportionnent à la mesure dans laquelle il les met effectivement en pratique.

Leurs partisans « retarderaient » donc, comme on dit, s'ils se flattaient de n'avoir à compter qu'avec les arguments inspirés par le déterminisme historique, par le naturalisme politique ou toute autre philosophie qui asservit l'idée au fait. Il ne leur suffit plus de triompher de la lourde insuffisance d'une telle philosophie et d'affirmer le pouvoir qu'a l'idée, qu'a la raison de se subordonner les faits et de s'y réaliser. Car ce qu'on leur conteste, c'est l'accord de leur idée avec la raison. On lui reproche d'être la pure déraison. Et l'on admet bien qu'elle puisse passer dans les faits avec une facilité infiniment plus grande que les conceptions antagonistes (la facilité du *moindre effort* en tous sens), mais, à vrai dire, sous l'une ou l'autre de ces deux formes monstrueuses, intimement parentes quoique contradictoires : anarchisme individualiste ou despotisme d'Etat.

Voilà sur quel terrain se place la discussion des idées de la Révolution française que l'on trouvera dans cet ouvrage. Discussion fort incomplète d'ailleurs, mon objet propre, dans les chapitres qui la

contiennent, étant surtout, de mettre en lumière les affinités profondes des idées révolutionnaires et du Romantisme. J'ai voulu en souligner ici la méthode et l'esprit.

PIERRE LASSERRE.

Janvier 1908.

Celui qui est sans cité par l'effet de sa nature, et non de la fortune, est ou vil, ou meilleur que l'humanité. . . Celui qui est impuissant à former société, ou qui n'en a aucunement besoin, parce qu'il se suffit à lui-même, n'est pas partie de la cité : c'est un animal ou un dieu.

(ARISTOTE, *Politique*, liv. I, ch. II.)

Il portait l'humanité future dans ses entrailles. Ils le déclarèrent sauvage, misanthrope, parce qu'il méprisait les enivremens de la vanité et fuyait le théâtre des vanités puérides. En un mot, ils furent comme les pharisiens de tous les âges à la venue des prophètes, et Dieu put dire d'eux aussi : « Je leur ai envoyé mon fils et ils ne l'ont point connu..... » Le temps n'est pas loin où l'opinion ne fera pas plus le procès à saint Rousseau qu'elle ne le fait à saint Augustin. Elle le verra d'autant plus grand qu'il est parti de plus bas et revenu de plus loin, car Rousseau est un chrétien tout aussi orthodoxe pour l'église de l'avenir que le centenaire Mathieu et le persécuteur Paul le sont pour l'église du passé.

GEORGE SAND, *Quelques Réflexions sur J.-J. Rousseau* (1841).

CHAPITRE PREMIER

SA FORTUNE

Au milieu du XVIII^e siècle, l'élite de la société française tomba sous la domination d'un rhéteur despotique. Bien que depuis un siècle Paris ne ménageât pas ses caresses au talent, un succès comparable à celui des écrits et du personnage de Jean-Jacques Rousseau ne s'y était jamais vu. Jean-Jacques apportait aux imaginations de ses contemporains des plaisirs nouveaux. Essentiellement, il s'imposa comme un réformateur total des cœurs et des esprits. Remontant avec une témérité inouïe par delà l'origine de toute institution, jusqu'à la nature humaine primitive dont il croyait trouver le type en lui-même, Jean-Jacques, du haut de cet absolu, jugeait les sentiments, opinions et coutumes des hommes civilisés. Sous une telle perspective, toutes choses changent de qualité et de nom. Ce qui avait passé pour naturel apparaissait conventionnel et factice, l'état sauvage devenait une idylle; l'état de société, réputé par l'assentiment universel la condition de tout bien possible, était dénoncé l'auteur de tout mal. On reconnaissait dans la civilisation la vraie barbarie.

Un homme cependant n'accomplit pas à lui seul une

révolution morale. Il faut que la rupture des anciennes attaches livre les esprits à tous les vents. Survienne une parole radicale et passionnée, elle les polarise dans une direction unique. Rousseau parut en un de ces temps de dangereuse mobilité.

Depuis les premières années du XVIII^e siècle, la littérature et la conversation enseignaient l'irrespect : Voltaire, le Montesquieu des *Lettres persanes*, les Encyclopédistes, avaient mis l'esprit public en possession d'arguments, de plaisanteries, qui frappaient d'une marque de superstitieux et de ridicule toute règle établie, toute croyance politique et religieuse. Guerre étourdie, purement destructive. Est-il si scandaleux que la fable soit fable, si elle exprime la convenance, la nécessité? Les constitutions, les hiérarchies, les mœurs publiques de l'ancienne France étaient revêtues d'une autorité mystique séculaire. Des réformateurs sérieux, s'ils avaient jugé le moment venu de soustraire les intelligences françaises à une autorité de ce genre, l'auraient rendue inutile en enseignant les causes physiques et historiques d'où les pouvoirs sociaux tirent leur légitimité. Cette méthode, seule éducatrice et qui sera celle d'un Auguste Comte, eût doucement substitué la raison à la foi dans des têtes capables de ce changement, sans détruire chez les autres une juste soumission. Elle eût créé un instrument de progrès. La folle dialectique de Voltaire ne montrait que la verve de Voltaire. Elle supprimait la croyance sans engendrer la raison, c'est-à-dire qu'elle faisait plus grande la place de la déraison. N'étant plus défendue ni, par les traditions, sagesse vivante

et perfectible, que la moquerie, une logique abusive, avait dissoute, ni par ce peu de saine philosophie qui n'est jamais que l'apanage d'un bien petit nombre, l'époque offrait une proie aux insolences spéculatives, aux fantaisies frondeuses de l'esprit individuel.

Une crédulité désordonnée, une badauderie ingénue, fut le fruit nécessaire de tant de malice. Les maîtres de l'opinion se laissaient dicter tous leurs jugements par ce caprice de satire envers l'ordre établi. Une élite avertie pouvait goûter leurs impertinences. Mais le public les suivait avec une docile candeur. Témoin cette anglomanie qui commença à faire délier nos aïeux entre 1735 et 1740. Voltaire, dans ses *Lettres philosophiques*, avait donné des Anglais un panégyrique sans véritable information, qui n'était manifestement qu'une très vive échappée d'humeur contre ses compatriotes. Un enthousiasme subit pour l'Angleterre s'empara des âmes, toujours très nombreuses, dont la générosité se montre volontiers en faveur des idées du lendemain. Malheureusement ce qu'on célébrait sous le nom d'Angleterre, ce n'était pas la nation trois fois admirable, mais encore si peu connue, dans son histoire, dans ses institutions, dans son Shakspeare. C'était la plus fade chimère, une Salente de la vertu, de la liberté et de la philosophie, uniquement peuplée de citoyens fiers, rudes et sublimes, et qui semble, dans les descriptions du temps, le rêve de quelque Plutarque niais. Le discrédit, l'oubli léger des disciplines qui avaient fait la grandeur du siècle précédent, joints à la vanité française de se dénigrer soi-même, assuraient un accueil sérieux à ce

que d'avisés gens de lettres venaient conter de la sagesse des Lapons et des Taïtiens. En rejetant le passé, les mobiles cervelles parisiennes avaient rejeté ce fonds d'expérience qui fait prendre rapidement la mesure des choses. Les Français se dépouillèrent alors de leur privilège, unique au monde, d'être enthousiastes sans être dupes. Sans avoir rien perdu de ce feu intellectuel qu'ils tenaient de leur sang et de deux cents ans de lettres, on les vit se mouvoir dans le monde des idées avec une naïveté d'enfants, une intempérance de sauvages. Cela éclate chez Diderot. Jamais tête plus productive fut-elle plus dérégulée? Sa verve bourbeuse lance pêle-mêle saillies profondes et sottises. L'usage de l'intelligence est pour lui une frénésie, une débauche. « Mes idées sont mes catins (1) », dit-il dans la manière qui lui est propre. Placé au centre de l'opinion publique, écho autant qu'excitateur universel, ce journaliste merveilleux nous révèle son siècle. Siècle bavard, hardi jusqu'à l'effronterie et innocent comme l'instinct, qui pense, déduit, analyse sans retenue, qui met en poudre dans ses propos de table l'édifice de civilisation et de convenances dont il jouit délicatement, mais qui, en même temps, découvre l'homme et écoute attendri, étonné, la révélation de son bon cœur. Siècle assez libre de tête pour se trouver fou, et cependant le plus facile à tromper qui fut jamais.

Il est très notable que les femmes y dominant, non pas seulement les sentiments et les mœurs qu'elles ne sauraient qu'embellir, mais les intelligences. La façon

(1) Dans le préambule du *Neveu de Rameau*.

brusque dont nous voyons jusqu'à des théories économiques devenir mode dans les salons du dix-huitième siècle, ne porte-t-elle pas la marque de leur nature mentale? On peut douter d'ailleurs si le pouvoir pris par ces ardentes philosophes a causé la ruine de méthodes plus sévères, ou s'il n'en a pas été le symptôme. Toujours l'ont-elles précipitée et menée de leur train.

Mais le signe le plus décisif de désarroi intellectuel, c'est l'importance usurpée à cette époque par les gens de lettres. *Le héros, homme de lettres* (1), annonce Carlyle, quand, dans sa galerie des grands conducteurs de l'humanité, il atteint Jean-Jacques. La formule, en elle-même, fait sourire. Historiquement, elle dit vrai. La « royauté » de Voltaire avait inauguré cette grande nouveauté des mœurs. L'Europe ne fut pas seulement éblouie par les feux d'artifice de son génie. Elle se laissa émouvoir par toutes les vicissitudes de son humeur. Pendant cinquante ans, l'élite de l'univers ne connut pas événements plus excitants que les colères, les vengeances, les attendrissements, les bons tours de ce fébrile amant de la célébrité. Affranchie des principes qui assignent à chaque chose sa dignité et son rang, de quoi la France se fût-elle fait une idole, sinon de l'esprit? Elle lui céda un empire illimité. Au lieu de lui mesurer sa place parmi les puissances sociales, elle l'excita à se prévaloir par-dessus tout et tous. Grands seigneurs, magistrats, grands commis de

(1) *Les Héros* (trad. Izoulet.) Le portrait que Carlyle trace de Rousseau en trois pages (p. 290) est d'ailleurs étonnant d'intensité et de profondeur.

l'Etat, doutaient de leurs titres et se sentaient sujets de la philosophie.

La royauté de Voltaire n'avait été en mainte occasion que la royauté de Scapin. On l'adorait pour ses grâces infinies. Mais il ne déplaisait à personne qu'il fût bâtonné. Un autre cependant se préparait, qui sur cette sensibilité et cette curiosité publiques trop émues, allait jeter les prises d'une souveraineté bien plus profonde. La domination de Voltaire fut comme un essai léger de celle de Rousseau. Celle-ci remplit la seconde moitié du dix-huitième siècle et aucune voix ne lui dispute l'empire.

On a vu ce qui lui frayait le chemin. Il fallait aux âmes de larges brèches pour y laisser entrer le torrent d'idées et de sentiments le plus subversif qui se fût jamais déchaîné parmi les hommes.

CHAPITRE II

ROUSSEAU EST LE ROMANTISME

Ces sentiments et ces idées composent le Romantisme. Rousseau n'est pas à l'égard du Romantisme un précurseur. Il est le Romantisme intégral. Pas une théorie, pas un système, pas une forme de sensibilité ne revendiqueront par la suite la qualité de romantique ou ne la recevront, qui ne se trouvent recommandées ou autorisées par son œuvre. Je ne vois rien non plus dans les conceptions, passions et imaginations qui font la matière de son éloquence, à quoi le caractère

romantique puisse être dénié. Rien dans le Romantisme qui ne soit du Rousseau. Rien dans Rousseau qui ne soit romantique.

La notion très incomplète et mal éclairée du Romantisme, que retiennent encore nombre de bons esprits, vient de ce que ce phénomène n'a été baptisé de son nom qu'à l'occasion d'une de ses manifestations déjà tardives, la plus retentissante, il est vrai, mais non pas, tant s'en faut, la plus proche de son essence profonde. Je veux dire : la jeune littérature de 1830. Le Romantisme enveloppe bien autre chose qu'une mode littéraire. Il est une révolution générale de l'âme humaine. Cependant, longtemps avant l'apparition de ce substantif, dont la forme annonce bien une sorte de nouveauté systématique, l'adjectif avait joui, et particulièrement chez Rousseau lui-même, d'une certaine fortune obscure et comme hésitante. « Romantique » se dit dans *les Réveries d'un promeneur solitaire*, et pareillement dans *Obermann*, d'un paysage de montagnes où rien ne montre la main de l'homme, ni ne donne lieu à son passage, et de la défaillance voluptueuse ou de l'exaltation vaine que ce spectacle, selon qu'il est calme ou agité, communique, en se prolongeant, à une sensibilité lyrique; ces émotions, au dire de Senancour comme de Rousseau, reportant celui qui sait les éprouver en deçà de la civilisation et le replaçant dans la véritable disposition intellectuelle et morale de l'homme primitif. Réservant, pour l'instant, la signification réelle de ces états psychiques, rapprochons l'interprétation philosophique qu'en proposent Senancour et Rousseau, des théories esthétiques.

ques de 1830; l'idée commune aux applications diverses et partielles d'un même vocable devient évidente. Que demandent et que se flattent d'avoir réalisé sous le nom de « Romantisme » les jeunes séides d'*Hernani*? Affranchissement des règles et des traditions, « liberté », c'est-à-dire spontanéité absolue dans la création artistique, l'artiste se mettant en présence de lui-même et de la nature et ignorant qu'il y ait eu un art et des hommes avant lui. Le Romantisme, c'est donc le système de sentir, de penser et d'agir conformément à la prétendue nature primitive de l'humanité. C'est la prédication même de Jean-Jacques. Il n'y manque que le mot. L'objet en est universel. Il n'y a pas d'affaire de l'intelligence ou du cœur où elle ne doive, une fois acceptée, produire ses exigences.

Cependant l'idée d'une nature primitive de l'homme est un concept de fantaisie. L'homme primitif est un vain mot, ou c'est Adam. Prudemment, le dogme chrétien nous enseigne qu'il est au-dessus de nous de nous représenter la félicité d'Adam et que l'homme du péché originel nous est seul connu, au lieu que le Romantisme oppose à l'artifice et à la misère de la civilisation l'Adam de ses complaisances. Rousseau, il est vrai, dans une partie de son œuvre théorique, ne méconnaît pas que l'intelligence humaine n'a pu se développer sans le secours du langage et que la perfection du langage suppose l'avancement de la civilisation : aussi place-t-il le véritable bonheur et la véritable majesté de l'homme dans « l'imbécillité » innocente. Mais quand il n'assujettit pas sa liberté à cette gageure de logique, il attribue tout simplement le titre

et la dignité métaphysiques du « primitif » et du « naturel » aux émotions qui lui plaisent, aux idées qui le satisfont et aux chimères de constitution politique où il se représente qu'il serait grand-prêtre. Chacun peut, avec même droit que Jean-Jacques, donner pour corps les passions, les rêves et les fantaisies de sa nature propre, à la vide entité de la nature primitive, appeler son Moi, l'Homme. Le Romantisme se définira donc en des termes étroitement conséquents à ceux déjà proposés, un parti d'individualisme absolu dans la pensée et dans le sentiment.

Les pensées que l'individu tire de son fonds, quand il s'isole et ne consulte que soi, sont courtes et pauvres. La richesse de l'esprit consiste dans une communication abondante et généreuse avec la vie. Le Romantisme n'eût été qu'un vagissement, si sa prétention régénératrice ne cachait la passion de détruire. Quelques virtualités que les forces obscures de la vie aient déposées dans l'animal humain, la nature humaine, dans ses attributs propres d'intelligence, de sensibilité intellectuelle, de sociabilité et de moralité, est une organisation ou, pour mieux dire, une culture, culture aussi délicate et fragile que riche, qui n'a pu réussir, comme elle ne peut s'entretenir, que dans les milieux politiques les mieux ordonnés. Merveilleux travail de l'art, du temps et de la fortune, à ronger, à perforer et à désagréger tout d'abord dans toutes ses parties, pour qui veut se frayer le chemin de l'état primitif. C'a été l'activité du Romantisme. Et de niaiserie, cette activité l'a fait fièvre. Diversité et stérilité pures par son principe, la consistance même des réa-

lités contre lesquelles il s'acharnait a mis une espèce de cohérence générale et de dessein apparent dans ses aveugles ardeurs. Il en a même emprunté la magnificence, comme la flamme emprunte la splendeur des matières qu'elle dévore. Négatif de tout, il a pu se prendre pour l'affirmation suprême et donner aux forces destructives les beaux noms des choses détruites, appeler le désordre Liberté, la confusion Génie, l'instinct Raison, l'anarchie Énergie. Il est la désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée.

Après Rousseau, quand le Romantisme aura composé une Esthétique du laid, une Philosophie de l'obscur, une Morale de la passion et une Politique de l'instinct, ses prestiges pourront séduire des esprits bien nés, les perdre en leur donnant l'illusion de les mener à quelque chose de grand, égarer, à l'exception de quelques intelligences trop robustes ou trop fortement disciplinées, des générations entières. Mais avant d'être idée, le Romantisme a dû être réalité. Avant d'être pensé, il a dû être vécu. Le fait de la composition morale a dû logiquement et psychologiquement en précéder l'apothéose. Le Romantisme est primitivement maladie. Cette maladie pourrit jusqu'au fond la sensibilité, la volonté et l'intelligence de Jean-Jacques Rousseau. Jointe à un étonnant génie lyrique, elle a fait de lui la bête la plus curieuse. Nous avons décrit comment le désœuvrement intellectuel d'une époque qui avait parcouru jusqu'à la satiété le champ si court de la négation la livrait à ce montreur de soi-même.

Le développement du présent ouvrage nous amè-

nera en présence des formes pompeuses, des creuses symphonies et des faux éclats du Romantisme. En voici la forme, pour ainsi dire, ingénue. Je raconterai naïvement Jean-Jacques. Ces chapitres qui le concernent pourraient s'intituler : Couliasses du Romantisme ou encore : Formation organique d'un virus.

CHAPITRE III

SES MŒURS

« Mon cœur, transparent comme le cristal. »

J.-J. ROUSSEAU. *Confessions*,
partie II, livre IX.

A. LE FOND DE RUINE. — B. L'ELDORADO. — C. LES DEUX MUSES. — D. LE MASQUE DE CATON. — E. LE MIME. — F. SES SOLITUDES. (1. *La Nature*. — 2. *Le « Monde enchanté »*.)

Quand on étudie la vie de J.-J. Rousseau dans ses épisodes les plus décriés, on sourit de la violence de ses détracteurs. Nul ne fut moins « honnête homme », mais nul ne mérita moins le nom de « scélérat ». C'était une âme pauvre et voluptueuse, jalouse de tromper sur sa misère, tirant des frénésies mêmes de cette impatience une partie de son génie, mêlant à une anxieuse pudeur le défi et l'orgueil.

A. — LE FOND DE RUINE

« Le vertueux citoyen de qui j'ai reçu le jour, vivant du travail de ses mains et nourrissant son âme des vérités les plus sublimes... »

J.-J. ROUSSEAU. *Discours sur l'Origine de l'Inégalité* (dédicace).

A la base de l'individualité morale de Rousseau, et l'affectant dans toutes ses parties, il y a un élément morbide. Cet élément ne fera éclat que dans l'âge mûr, pour aller s'aggravant sous les surexcitations de la célébrité et de la polémique. Mais il convient de le relever dès ici, parce que Rousseau, jeune lui-même, n'a sa couleur vraie que sur ce fond de ruine, héritage paternel.

Isaac Rousseau fut un type d'irrégulier, d'impulsif, à la fois violent et léger jusqu'à l'absurde, se faisant d'horloger maître de danse, plantant là, pour chercher fortune à Constantinople, une femme charmante et fidèle, follement bruyant et querelleur, gâtant ses enfants quand ils sont près de lui, les laissant partir à l'aventure sans montrer souci d'eux.

Au front baissé que Jean-Jacques porta par le monde, on le prendrait pour le contraire de cet étourdi. Mais l'hérédité à de ces réversions. Comme on voit chez un même sujet les états exaltés du délire s'abîmer en dépression suppliante, pareillement, d'une génération à l'autre, un principe d'impulsivité débordante réapparaît-il sous forme de timidité, fébrilité, angoisse. Ce feu qui, chez Isaac, se consume en agitation de

paroles et de conduite, chez ses deux fils, dévore obscurément l'âme. L'aîné, François, concentré et ingrat, s'en va de bonne heure de la maison paternelle, on n'entend jamais plus parler de lui. Se fit-il tuer dans quelque régiment d'Allemagne? Mourut-il de misère et d'abandon? Quant à Jean-Jacques, il n'est pas besoin d'avoir pénétré, comme nous l'allons faire, dans les replis de sa nature morale, pour sentir l'obsession de décrépitude qui, du plus profond de sa conscience, se projette sur ses imaginations et ses humeurs.

De sa mère il reçut le don lyrique qu'il combina avec cette misère. Suzanne Bernard « dessinait, elle chantait, elle s'accompagnait du théorbe, elle avait de la lecture et faisait des vers (1) ». Elle était belle. Elle avait été romanesque. Elle mourut en donnant le jour à Jean-Jacques. Le laisser-aller, si conforme au caractère d'Isaac, envahit son ménage. Après le repas du soir, il lisait avec son fils l'*Astrée*, le *Grand Cyrus* ou Plutarque.

Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : « Allons nous coucher, je suis plus enfant que toi (2). »

De ce côté aussi, Jean-Jacques avait une prédisposition aux lettres. Mais le pathétique dont il devait échauffer ses idées les plus accablées, le rythme immortel de ses plaintes, les bosquets de volupté qui se rencontrent parmi ses vipères et ses broussailles,

(1) *Confessions*, partie I, livre I. (Le passage manque dans certaines éditions.)

(2) *Ibid.*

c'est l'âme de Suzanne Bernard mêlant une magie à la bile et au sang mauvais de Jean-Jacques.

Pour comprendre comment la sensibilité d'un écrivain a influencé ses idées, rien n'importe autant que la qualité sociale de sa famille. On a coutume d'imputer aux rancunes, à l'orgueil du plébéien parvenu, l'anarchisme des théories de Rousseau. Mais le peuple lui-même, quand de père en fils il vénère quelque chose, possède l'essence de l'aristocratie. Au contraire, l'absence ou la ruine de toute piété héréditaire prépare inévitablement dans les classes fortunées le goujat, dans les humbles couches l'utopiste enflammé et brutal. Jean-Jacques comptait parmi ses ascendants, à côté d'une majorité de bons artisans, des membres de l'aristocratie marchande et lettrée de Genève. Il semble bien que sa famille fût dans les derniers temps devenue plèbe par un certain abaissement de la dignité domestique. La glaciale tradition genevoise n'étendait plus son ombre sur les générations auxquelles appartenaient Suzanne Bernard et Isaac Rousseau. Et cette émancipation n'allait pas sans vulgarité. Quand, à la suite de l'érudit M. E. Ritter, on pénètre chez le père, l'oncle et les tantes de Jean-Jacques, on a l'impression de gens qui demandent assez insolemment le plaisir. Ils se nourrissent de romans. Mais ils sont indifférents à la cité, à la religion, nul intérêt général ne les affecte. M. Ritter qualifie les origines de Rousseau de « troubles et limoneuses. » Epithètes bien lourdes. Disons : sans distinction. En somme, un milieu trivial et d'une espèce fort répandue, qu'il n'y aurait aucunement lieu

de décrire, si Jean-Jacques était devenu romancier picaresque ou auteur comique. Mais il a eu la fureur de l'homélie morale et des grands sentiments, il s'est donné mission de régénérer les hommes. Il est d'extrême conséquence qu'avec toute son exaltation, son âme n'ait pas été de bon lieu, qu'elle ait manqué de mœurs et d'humanité première.

De dix à seize ans, Jean-Jacques est un jeune être triste et secret. D'inavouables idées baissent sa tête vers la terre. Son âme dérobe aux témoins une vie d'émotions fébriles. Comme il apparaît dans la première partie des *Confessions*, on dirait assez un sournois de séminaire chez qui la terreur de l'enfer se mêle aux voluptueux énervements. Mais l'éducation religieuse de Rousseau fut sans intensité et tenait peu. Les précoces étrangetés de sensation et de désir qu'il nous avoue avoir été la hantise de son enfance ont leur source au fond de lui-même, tels les gaz émanés d'un cadavre. Ce ne sont pas crises d'un âge, mais égarements innés de la sensibilité que le premier objet propice met à nu. Joignant à des enfantillages de collégien une science corrompue de vieillard, cette sensibilité ne sera jamais assainie par une vigoureuse onde virile. A Bossey, pour quelque faute, M^{lle} Lambercier, sœur du pasteur chez qui on l'avait mis en pension, fustige Jean-Jacques. Il dut aux émotions de cette épreuve la révélation des plaisirs humiliés qu'appelaient sa nature. Dès maintenant et pour toute sa vie, la plus haute supplication qu'il méditera d'adresser à la beauté, ce sera de lui être une Lambercier. A défaut du châtiment lui-même, au moins lui faudra-t-il la

mine impérieuse et courroucée, et lui, aux pieds de l'altière Clorinde, fondu en repentir et en larmes. Ainsi recherche-t-il ses misérables délices en des vœux que la réalité honnit. Il habite un monde tortueux et faux. A son retour de Bossey, une loueuse de livres continue, avec de plus grossiers philtres, le pernicieux enchantement commencé par Isaac Rousseau avec La Calprenède et d'Urfé.

J'atteignis ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goût de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujets de larmes, soupirant sans savoir de quoi, enfin caressant tendrement mes chimères, faute de rien voir autour de moi qui les valût (1).

Que Jean-Jacques, vers ce temps, ait trop polissonné, que, plus tard, telles aventures embarrassantes l'aient fait un peu gibier de police, bien des critiques y insistent ; je ne crois pas qu'il s'en soit rien déposé dans son caractère, dont les équivoques ont des causes plus intérieures. De telles conjonctures révèlent à eux-mêmes un Gil Blas, un Figaro, un Casanova. Mais quoi de commun entre le « citoyen de Genève » et cette race d'agréables effrontés, peu portés à se dévorer l'esprit ?

(1) *Confessions*, partie I, livre I.

B. — L'ELDORADO

Le vrai Rousseau est né des femmes, né de M^{me} de Warens.

MICHELET, *Hist. de France*,
t. XIX, chap. iv.

Jean-Jacques avait seize ans quand survint l'événement qui allait mettre pour longtemps sa destinée dans le plus grand accord possible avec son cœur. Il entra chez M^{me} de Warens.

Protestante du pays de Vaud, convertie au catholicisme, la baronne de Warens avait fui son mari, de complicité probable avec un jeune paysan, Claude Anet, dont elle fit son intendant. Son abjuration, certaines missions secrètes restées mal connues, lui valurent de la cour du Turin une pension de quinze cents livres. Elle s'intéressait aux catéchumènes, et c'est à ce titre qu'elle accueillit Jean-Jacques, échappé des mains de son terrible patron; le graveur Ducommun, le dimanche des rameaux de l'année 1728, au retour des vêpres. Jean-Jacques était un chérubin assez en dessous, mais non sans attrait. La peur des coups se joignant à la gourmandise d'un enfant craintif pour une belle femme, ses yeux la supplièrent de le garder. Plusieurs fois, sollicitude ou lassitude, elle essaya de lui faire une carrière au dehors. Mais il revenait toujours aux commodes délices de cette domesticité, d'où il ne sortit qu'à la veille de ses trente ans.

M^{me} de Warens était lettrée, quelque peu alchimiste et théologienne. Un vénérable ami l'avait initiée

aux mystères du piétisme. Son esprit s'ouvrait à toutes les semences. L'évêque d'Annecy, de savants prêtres, des littérateurs fréquentaient chez elle. M^{me} de Warens, capable de tenir tête à ces hommes distingués, n'avait pas de préférence pour les conversations intellectuelles. L'entretien de Claude Anet lui eût suffi. Sa maison s'emplissait d'intrigants de passage qu'elle ne s'étonnait pas d'y voir. Elle eut la manie des entreprises industrielles, s'associa avec le premier venu et s'y ruina. Jamais personne de meilleur ton ne poussa plus loin le sentiment de l'égalité universelle des choses et des gens au sein de la mère commune. Cette bonté, jointe à la bonhomie de la province, empêcha le timide orgueilleux qui se cachait en Jean-Jacques de souffrir dans la société qui fréquentait chez sa protectrice. Il put en jouir et en profiter sans en être blessé. C'est là qu'il commença son instruction, M^{me} de Warens lui épura le goût, lui fit sentir la belle langue de la passion et de la mysticité. Soucieuse du bien de sa jeunesse, elle voulut plus faire; mais le jour où le fruit charmant s'abassa vers sa bouche, le malheureux ne sut pas y mordre. Il l'a accusé d'être sans saveur! Ni cette bienfaisance, ni la grande dépense qu'elle fit pour Jean-Jacques, ne prouvent du reste qu'il ait été bien important pour M^{me} de Warens. Elle était indolemment généreuse. Tout désir trouvait son cœur défaillant et distrait. Avec sa vitalité abondante et sereine, avec cette hospitalité aux idées, aux sentiments, aux hommes et aux bêtes, elle fait penser à George Sand. La destinée de la « bonne dame » d'Annecy se laisse encore imaginer d'une autre

manière : elle finit sous les traits d'une vieille étourdie dans un cinquième étage parisien ; malgré ses faibles ressources, elle trouve toujours de jeunes protégés ; elle se fait assassiner.

Il n'est pas douteux que M^{me} de Warens, en épargnant à son élève les hostilités de la vie, n'ait conjuré l'ulcère dont il portait les germes. Les deux ou trois occasions de sa jeunesse où il a presque manqué de pain n'ont pas été bien cruelles. Eloigné de sa « maman », il sentait entre sa détresse et lui le cœur et le lit de cette excellente femme. Jean-Jacques en ce temps, c'est un abbé chez une châtelaine où tout va à l'abandon, tandis que lui-même ne pense pas que cela finira. Cette condition réduisit le cœur de Jean-Jacques à ses parties jouisseuses et rêveuses. C'est alors qu'il eut toute sa vertu. La main de la jolie baronne, en déridant ce front du pli d'angoisse qu'y creusaient les injustices du pasteur Lambercier et la méchanceté de Ducommun, avait entr'ouvert une sphère de félicité. Sauvé de la terreur, Jean-Jacques vit une couleur d'Eldorado se répandre sur l'univers. Dans ce château, qu'apprécieraient ses compagnons d'atelier ? La table et les femmes de chambre. Il y conçoit un rêve de jouissance infinie pour le cœur.

Certes, un tel rêve est intolérable. Mais on n'est pas forcé d'en imiter l'excès, l'orgie ; et une sensibilité honnête trouve son aliment dans tels rayons de soleil tombés de l'imagination émue de Rousseau sur les plus simples choses de la nature et de l'existence. Qui ne se rappelle l'escapade à Toune, près d'Annecy, M^{lles} Galley et de Graffenried, les deux jolies fripon-

nes, prenant en croupe l'enfant de chœur rencontré dans la campagne, la gaieté de cette aimable jeunesse tout le jour, et, le soir, le retour silencieux, grave de désir? Faut-il vous redire, vie des Charmettes, vendanges, premiers bourgeons salués avec un cri de joie, soins du jardin et du pigeonnier, collines courues à l'aube, bon livre lu l'après-dîner, paix nocturne, éternels recommencements, seules choses humaines qui ne vieillissent pas, si douces et chargées de la mélancolie du vieillissement de toutes les autres? On vous retrouve dans le sombre poème des *Confessions*, étincelantes de lumière alpestre. Pourquoi ne pas vous y chérir? Oui, même parmi les impuretés suspectes de Rousseau, faisons, amants de la réalité, notre miel.

L'imprudent Jean-Jacques, abrité contre le réel, s'est fait un idéal. Le monde ne se présente que sous des aspects de langueur et de délices à son âme vagabonde et doucement enivrée.

C. — LES DEUX MUSES

Jusqu'à vingt-neuf ans, il a vécu dans cet empyrée.

Alors le mauvais état des affaires de M^{me} de Warrens, la place prise chez elle par un certain Wintzenried ou de Courtilhe, grossier successeur de Claude Anet, amant et factotum, l'obligeant à descendre parmi les hommes. Après diverses aventures, il rentre à Paris vers la fin de l'année 1744, le plus obscur des quémandeurs de places, pour n'en sortir que douze ans après, le plus fameux des écrivains de l'Europe. Il essaie de la composition musicale, dont il ne sait

rien, et de la littérature, où il s'ignore encore au point d'imiter Marivaux. Il gagne sa vie comme secrétaire de M^{me} Dupin et de M. de Francueil.

Des Charmettes à un mauvais hôtel meublé du quartier de la Sorbonne, mesurons la chute. Dans ce marais, notre pauvre troubadour a froid et va au plus nécessaire. « Il fallait un successeur à maman. » Il le trouva sur son escalier, dans la personne de Thérèse Le Vasseur. Cette paysanne de l'Orléanais, qui ne sut jamais lire ni écrire, devenue servante dans un garni parisien, se recommandait à Jean-Jacques par la complaisance d'une bête des champs. Il ne fait aucun doute qu'il eût préféré la belle M^{me} de Mably ou M^{me} Dupin. Mais le malheureux Jean-Jacques, « né avec un sang embrasé », ne devait jamais comprendre le danger d'impatisier une femme d'esprit. Il fit donc bien d'élire la commode Thérèse. La constance avec laquelle il l'a conservée ou rappelée près de lui, à travers le bouleversement continu de ses liaisons et de ses arrangements d'existence, sa tolérance, sa docilité, ses égards envers elle, prouvent bien (en l'absence surtout d'esclavage sensuel) quelle influence tutélaire il ressentait de son génie naturel. Si elle le brouillait avec tout le monde, sans doute s'entendait-elle à le réconcilier avec lui-même. Qu'avec ce talent elle fût, comme il le dit, simple, et même stupide, voilà qui prête aux méditations des philosophes.

Dans le monde des Dupin, des d'Épinay, où il commence son chemin, quelle figure fait ce petit secrétaire? Je lui vois une gaucherie, une douceur d'ecclé-

siastique et de paysan, des grâces et des lourdeurs de terroir, une façon unique d'entrer dans les affaires et le cœur des gens, qui les ravit d'abord, puis leur pèse. Auteur d'une comédie de château, ce n'est encore qu'un bel esprit de second ordre.

Observons-le mieux : sa physionomie véritable n'est pas douce, mais crispée. Sous sa politesse humble, on sent une susceptibilité prête aux éclats. M^{me} de Warens s'étonnerait de le voir ainsi. A Annecy, aux Charmettes, des larmes, des caresses, des pardons effaçaient vite les chagrins survenus au cours de ces longues journées faciles et mollement exaltées. Mais cinq années de frottement social ont passé sur cette innocence. Rappelons-nous le roman pédagogique de Rousseau : l'homme devenant mauvais dès qu'il lui est donné de se comparer aux autres. C'est sa propre histoire. Aux Charmettes, Jean-Jacques était bon, il remplissait seuls sa sphère. A Paris, il a comparé son obscurité à ce qui scintille le plus dans le monde : grands seigneurs de l'esprit, poètes et philosophes célèbres. La chétivité de leurs personnages, de leurs coteries et de leurs intrigues a commencé d'irriter ses ferments intérieurs : en méprisant leurs gentillesses, il a pris conscience des courants farouches, des sombres feux latents en sa pensée. L'indignation et l'orgueil empoisonnent cette espèce de clerc à l'apparence inoffensive, au sourire d'excessive affectuosité.

Ce fond troublé, s'il ne se dévoile pas encore, du moins embarrasse, attire, met sur Jean-Jacques une énigme. On le croit la tendresse même : un procédé amical lui mouille les yeux. Mais soudain certaine

fuite du regard entr'ouvre un gouffre de bouderie. On le ménage infiniment parce qu'il y a sur lui comme un malheur, parce qu'il a un charme, parce qu'il ne connaît rien des hommes ni de la vie. On redoute de l'indisposer, parce qu'il joint à cette naïveté la perspicacité des natures inquiètes. On dérobe à son observation ombrageuse le traitement de faveur qu'il repousserait avec violence, tout en s'y constituant un droit muet. A Chenonceaux, à la Chevrette, dans les allées où déjà ses hôtes respectent sa promenade solitaire, ne poursuit-il que de touchantes mélancolies? Je crains qu'il ne se repaisse de doutes sur ses bienfaiteurs.

Comme il avait, l'imprudent, oublié Ducommun et M. Lamercier! Il s'était formé en Savoie un optimisme sans vergogne. Dans cette amabilité trop flatteuse qui fut son premier visage, je lis une infatuation de l'âme, la certitude qui semble griser cette âme d'une harmonie nécessaire entre les dispositions d'autrui et ses propres complaisances. Rien en ces années de vagabondage et d'adolescence prolongée, n'avait gêné Jean-Jacques pour faire du monde un lit à son rêve. Il arrive à Paris, l'esprit hyperesthésié par cette débauche. Son imagination perdue de délices, énuclée la réalité de tout élément résistant ou hostile; elle éteint les mille yeux durs, méchants ou ironiques, avec lesquels la nature et la société regardent l'individu. Jusqu'en plein âge mûr, il s'est laissé ouater l'existence par une femme et par des prêtres, sans qu'aucune fibre en lui réclamât plus mâles contacts. Jeté par un coup de vent sur les parties les plus déli-

cates de la société française, que demande-t-il? S'y épanouir sans mesure, en être aimé, caressé. Il porte son cœur devant lui, comme pour enrichir ses semblables. Ne nous y trompons pas: c'est pour qu'on le lui hospitalise.

Au premier contact de l'humanité et de la vie vraies, un effroi doit saisir le malheureux enivré d'une présomption aussi fabuleuse. Si peut-être Jean-Jacques allait rester « incompris! » Sa naïveté d'optimisme, un peu vile chez un adulte, pourrait cependant inspirer d'agréables chants de flûte, si elle s'accompagnait de bonne grâce. Ce n'est pas le cas de Rousseau. Que l'expérience désillusionne ce berger, il se changera en lion indigné. Il s'en ira sur la place publique prendre les passants à témoin de « l'injustice » des hommes.

De là ses deux physionomies contradictoires: l'une illuminée de sentimentalité, exprimant au genre humain une confiance dont il semble se réjouir comme du rayonnement de sa propre noblesse intérieure, l'autre tout assombrie de soupçons et de peur. Son regard proclame la bonté universelle et guette partout la vilenie.

Ce sont ses deux inspirations poétiques, ses deux *Muses*.

D. — LE MASQUE DE CATON

« Pauvre cœur de femme sous
le masque de Caton!... pauvre,
pauvre *citoyen!* »

MICHELET.

De ces muses alternées, la noire, l'affreuse fut la

première inspiratrice de son talent d'écrivain. Il touchait à la quarantaine quand le fameux problème proposé aux littérateurs par l'Académie de Dijon : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs, » vint offrir à l'accumulation de gémissements contre la vie, contre l'œuvre humaine, qui lui gonflait le sein, une magnifique issue. En lisant cet énoncé ridicule qu'il allait rendre immortel, Rousseau pleura.

Le discours contre les sciences et les arts renferme tout son nihilisme. Si la passion et l'orgueil de connaître, si les jouissances et le bien-être résultant du progrès des arts et de l'industrie empoisonnent l'humanité, la société organisée est chose mauvaise. Car ce sont là ses fruits nécessaires. La condition de l'homme anté-social, ou seul, ou associé sans loi et par le pur instinct affectif à ses semblables, était l'innocence et le bonheur. Pourquoi est-il devenu le malheureux « animal politique ? » Parce qu'il conçut un jour des désirs supérieurs à son état et dont la réalisation exigea le travail, l'entente et la subordination des volontés individuelles. Mais encore pourquoi ces ambitions, cette manie d'extension et de puissance ? Autant demander pourquoi la Vie ? pourquoi les énergies immanentes ? pourquoi pas l'inertie pure, le rien ? L'insulte lancée par Rousseau contre les manifestations les plus brillantes de l'activité humaine, atteint de cause en cause jusqu'aux principes générateurs de la nature, jusqu'à ces « Mères » éternelles qui, selon une imagination de Goethe, ourdissent dans les abîmes de l'inconnu toutes les formes de l'être.

Mais Rousseau ne va pas au bout de cette déduction diabolique. Il n'est pas Satan, il est Jérémie. Le tumulte et la gloire des cités l'assombrissent ; il voudrait que le soleil ne les éclairât plus. Mais il jouirait d'exister sur une terre vierge, dans des rapports, suffisamment vagues avec des êtres d'une douceur assez inerte pour que ne fussent jamais brusqués le voluptueux laisser-aller et la stabilité fragile de son âme. « C'était un sauvage des bords de l'Orénoque, dit une voix amie, M^{me} de Staël, qui se fût trouvé heureux de passer ses jours à regarder couler l'eau (1). » Qui l'en empêchait ?

Mais non ! il s'est retourné contre la vie pour jeter un anathème à celles de ses créations dont la complexité et l'éclat offensaient ses nerfs malheureux. Il a déclaré seule légitime pour l'homme la seule condition d'existence dont il se fût personnellement accommodé. Condition chimérique d'ailleurs et contradictoire dont il compose la fiction au mépris de toute philosophie naturelle. Pour accréditer qu'elle ait existé, pour accabler l'espèce humaine sous la folie qu'elle a commise, sous le tort qu'elle a fait à Jean-Jacques en en sortant, il forge un système à lui de philosophie de l'histoire, et de politique.

En occupant son époque de ce système, Rousseau ne l'occupait donc que de Rousseau. Aussi la foudroyante célébrité que Paris lui fit, un beau matin, comprenait-elle plus de caprice pour un individu étrange que d'intérêt pour les idées et le talent. Jus-

(1) *Lettres sur les écrits de Jean-Jacques Rousseau* (lettre VI).

qu'alors il semble que l'élite des peuples mêlât toujours à l'enthousiasme pour les grands écrivains et artistes, le culte du passé illustre ou studieux qui avait nourri leur génie. Ce sentiment, tempérant le premier, l'ennoblissait. Leur union composait la gloire. Comment l'hommage s'en fût-il adressé à un rhéteur qui ne se voulait d'aïeux et de frères que les sauvages? C'était répudier pour soi, pour ses prétentions, ses idées, toute mesure admise d'estimation et ne laisser aux gens que l'alternative de huer ou d'idolâtrer.

Dans une telle position, Jean-Jacques fut nécessairement seul. N'était-ce pas son vœu le plus jaloux? Diderot et les Encyclopédistes, grands maîtres de l'opinion après Voltaire, commencèrent par le choyer, tout ce qui était subversif leur paraissant leur, puis par cet empressement des sectes militantes à enrégimenter les grosses renommées. Quel malentendu! Sans doute, c'est à la faveur de l'anarchie intellectuelle créée par les démolitions des Encyclopédistes que le monstrueux paradoxe de Rousseau put se faire prendre au sérieux. Mais ce paradoxe, outrage passionné au génie scientifique et philosophique de l'humanité, avilissait la partie honorable de leur doctrine, leur confiance au progrès de la condition et de la moralité humaines par le progrès des lumières. Ainsi en guerre à la fois avec le passé et avec l'avenir, Jean-Jacques se refuse à toute solidarité et se dresse unique sur sa stérilité orgueilleuse. Observons, cependant, que, s'il diffame son siècle, il en profite. Etranger, il raille àprement l'étourderie, la frivole ivresse des têtes

françaises ; et cette disposition, montée au comble, est l'ouvrière de son coup de fortune.

Le voici donc homme à la mode. Ce grand visiteur, le succès, emplit d'une affluence incessante le logement d'ouvrier qu'il habite avec sa sordide famille. Comment le reçut-il ? En ours. Jean-Jacques aimable, reconcilié avec la vie par la vogue, aurait déçu l'attente d'une société que l'auteur du Discours sur les sciences et les arts n'avait charmée qu'en l'insultant. Il s'enfonça dans le personnage de censeur universel qu'il venait de faire applaudir. C'est le moment d'où il date sa grande réforme personnelle. Entendons qu'il fut lui-même avec une absence de contrainte dont il n'avait jamais joui.

Sous le masque dont il s'affubla, le nourrisson de M^{me} de Warens pouvait en effet se méconnaître. Il se fit romain, stoïcien, « citoyen. » Après vingt-cinq ans d'absence et d'aventures, il se souvint que Genève était sa patrie. En phrases d'une admirable harmonie, il déplora de n'avoir point coulé ses jours dans cette cité du droit politique et de l'austère vertu. Il menaçait de s'y fixer. Mêlant ensemble des réminiscences de moralisme calviniste et de civisme antique, il se composa un idéal d'héroïsme rude qui élevait à une signification supérieure ses airs de croquemitaine. Cet échauffement d'imagination dura de son propre aveu quatre ou cinq années, assez fort pour enflammer ces thèmes scolaires d'une éloquence où M^{me} Roland, Napoléon adolescent, Beyle puiseront des excitations d'énergie. L'énergie de Rousseau ! Les critiques qui vont chercher la source de ces déclamations dans

l'éducation première, dans l'âme d'âpre jurisme dont Genève était imprégnée depuis Calvin, ainsi que dans la précoce lecture de Plutarque, ne se sont point renseignés. Nous avons vu la famille de Jean-Jacques, jouisseuse, romanesque, étrangère à tout esprit public, son père déréglé jusqu'à la bohème, incapable de lui inculquer aucune affection d'ordre général. Lui-même né protestant, l'agrément d'une belle convertisseuse le fit catholique, comme il l'aurait fait bouddhiste. Jusque dans l'appareil du plus sententieux dogmatisme le sentiment personnel est son unique démon. La Genève qu'il décrivait et invoquait fastueusement n'avait presque rien de commun avec la constitution et les mœurs de la Genève réelle. N'y voyons qu'un épouvantail dont il effarouche ses contemporains et s'enfièvre lui-même, comparable à ce catholicisme terroriste et théâtral du haut duquel un autre homme de lettres, Barbey d'Aurevilly, a foudroyé le XIX^e siècle.

Ce que Rousseau nomme sa réforme personnelle, ce fut l'adoption d'une attitude injurieuse à toutes les bienséances, ce « vernis du vice ». Sous prétexte de se refaire l'homme de la nature, il réédita le personnage le plus forcé de l'histoire : Diogène. Pour n'être plus conventionnel, il fut caricatural. Il abandonna la perruque, l'épée, les bas blancs et se fit voir dans les lieux les plus fréquentés, à la Cour même, vêtu d'une façon vile. Il vendit sa montre pour signifier qu'il planait par-dessus le temps. Plus tard, il s'arrangea un accoutrement, habit arménien et bonnet fourré, qu'il prétendait, bon apôtre, très commode pour certains soins de santé. Dans la dernière période

de sa vie, il s'habillait comme tout le monde. Ce qui ne varia jamais, ce fut l'orgueil de s'attirer la risée et le mépris. Il se retournait, animé d'une fureur magnifique, écrasant de ses ironies les mieux frappées, de ses moralités les plus hautaines, la badauderie qu'il avait ameutée sournoisement. Il infligea au siècle l'humiliation de voir son plus grand philosophe copier de la musique. Quand les plus illustres noms de France entraient dans sa chambre, il lui plaisait souvent de ne pas lever les yeux de sa besogne. Il se faisait surprendre écumant le pot.

E. — LE MIME

Les brouilles de Rousseau, à partir de sa célébrité, avec M^{me} d'Epinaÿ, Grimm, Diderot, Hume, sont fameuses. Il lui fallait peu de temps pour avilir les illusions qu'il avait exaltées. « Un nain moral monté sur des échasses », dira de lui M^{me} d'Epinaÿ. A le suivre dans la plupart des milieux où il s'arrête, nous le verrions, ingénûment adoré au début par tout ce qu'il y a de généreux et de sensible, partir bientôt sous une bourrasque de défits et de mépris.

A-t-il donc été le mendiant envieux et haineux, le traître, le bas courtisan qu'invectivaient ses amis au lendemain des ruptures, avant que l'exaspération eût fait place à la pitié glaciale? Il est bon que la conscience publique ne cesse pas de réserver d'énergiques épithètes aux procédés et attitudes qu'on relève à sa charge. Mais l'observateur doit distinguer.

Rousseau a beaucoup vécu dans la condition de parasite. Mais Virgile, La Fontaine aussi. C'est, dans les états de civilisation un peu perfectionnés, un sort légitime pour les poètes. Ceux-là surtout, plus sensibles que virils, pour qui le monde ne sera jamais que le livre de leurs émotions, ont une vocation d'enfants gâtés qui les rend réfractaires à bien des parties de l'obligation civique. D'ailleurs le parasitisme de Jean-Jacques était tout sentimental. S'il implore qu'on le soulage du fardeau de vivre, ce n'est pas que besogner fasse peur à ce fils d'artisan. Ce qui l'effraie, c'est les impressions froides au cœur. Le jour où M^{me} d'Épinay lui envoie un cotillon de flanelle d'Angleterre pour se faire un gilet, il baise vingt fois ce présent avec des larmes. Mais il s'accommodait du linge du plus commun.

Il est vrai qu'il a une atroce manière d'épier les dessous de l'hospitalité qu'on lui donne, pour surprendre tout ce qui peut en diminuer moralement ou bien en aggraver matériellement la valeur et lui permettre de jeter plus tard à la face des gens la boue de leurs petits calculs ou de sa propre humiliation. C'est son naturel de couvrir avec la même chaleur, dans le même temps et à l'égard du même bienfait, des émotions de reconnaissance et des arrière-pensées de vilain. Quelle joie aimable le jour où il prend possession de l'Érmitage, sous les yeux de M^{me} d'Épinay ! Cependant il suppute le peu que cet arrangement a dû coûter à la dame. Il se plaint tendrement que Diderot ne fasse jamais les visites qu'il annonce. Mais un jour que le philosophe semble bien résolu à courir jusqu'à Mont-

morency, il l'en dissuade en ces termes gracieux :

Vous vouliez venir à pied, vous risquiez de vous faire malade, et vous n'en auriez pas peut-être été trop fâché(1).

C'est un autre indice bien lourd à sa charge que l'espèce d'ébriété qui se fait sentir dans sa tenue vis-à-vis des personnes de rang supérieur. Dans ces rapports, la roideur, non moins que l'abaissement, prouve qu'on n'est pas sûr de ne devoir point se mépriser soi-même. Sur le seuil des grands qui l'hébergent, il annonce qu'il « hait les grands (2) ». La première fois que le maréchal de Luxembourg lui offre un appartement dans son château, il y met des façons d'empereur. « Quand je n'y aurais couché qu'une nuit, lui déclare-t-il, le public, la postérité peut-être, me demanderaient compte de cette seule nuit (3). » Il y coucha un été avec Thérèse. Avec cela anxieux de mal faire jusque dans son chien, il en avait changé, avant d'entrer chez ses nobles hôtes, le nom de « Duc » en celui de « Turc ». « Je suis toujours dans le doute, avoue-t-il, d'être familier ou rampant (4). »

Malgré tout ces traits (et nous avons choisi parmi les plus tolérables) le cas de Rousseau n'est pas du tout un cas d'infamie vulgaire. Ses vilénies n'ont pas du tout pour but la curée. Et c'est ce qui leur donne

(1) *Correspondance*, janvier 1757.

(2) 4^e *Lettre à Malesherbes*, 28 janvier 1762.

(3) *Lettre au maréchal de Luxembourg*, 27 mai 1759. — Du 30 avril 1759 : « Je me dirai tous les jours de ma vie : Souviens-toi que si M. le maréchal de Luxembourg t'honora de sa visite, et vint s'asseoir sur ta chaise de paille, au milieu de tes pots cassés, ce ne fut ni pour ton nom, ni pour ta fortune, mais pour quelque réputation de probité que tu t'es acquise. »

(4) *Lettre au maréchal de Luxembourg*, 30 avril 1759.

un tour si triste. On dirait qu'il n'y cherche que l'apaisement d'un horrible prurit. Qu'est-il donc ? En Savoie, sous l'aile de M^{me} de Warens, nous l'avons vu : un Chérubin morose, qui se fait gorger de caresses. Mais dans la société des hommes ?

Un simulateur.

A la période définitive de son développement où nous sommes parvenu, la fièvre d'une publicité subite, les blessures de toutes sortes semées par la contradiction première entre un idéal chimérique et la vie, ont réveillé et ramené au jour le fond de versatilité nerveuse héréditaire de Rousseau. Ces organisations malheureuses se jettent dans des états de sensibilité artificiels, avec une violence imitant la plus ardente sincérité. Ce qui leur manque, c'est, comme le disait bien Grimm de Jean-Jacques, « un naturel » en propre. Il semble que les éléments organiques qui soutiennent l'unité, la solidité de la personnalité aient fléchi. La vie intérieure n'a, pour ainsi dire, pas de centre, elle est ingouvernée. Si elle est riche (et elle peut donner l'illusion d'une extrême richesse), ce n'est que du côté affectif et impulsif ; en éléments stables et continus, en énergies de répression et d'inhibition, en pouvoir sur soi-même, en volonté, en raison, elle est indigente. Dans ce désarroi, un être délicat fuira jalousement les responsabilités ; religieux, il se délivrera, par la piété, par le cloître, du tourment d'une volonté convulsive. Mais une sensibilité sans mœurs, surtout deux fois stimulée à l'impudence par l'exagération de sentiment qui règne autour d'elle et par une certaine génialité, se composera l'illusion des passions les

plus emphatiques. On croit alors à une puissance surexaltée. C'est une ruine qui s'étourdit.

Tout chez Jean-Jacques accuse ce cabotinage d'une âme ruinée, impatiente de soi-même. Vilain, mendiant ingrat, tout comme Caton, « citoyen », homme de la nature, ce sont là ses rôles. Le plus constant fut celui de Persécuté. Faut-il rappeler qu'il a été le plus choyé des hommes de lettres modernes? Sa proscription à la suite du brûlement de *l'Emile* fut une proscription pour rire. Tandis qu'il fuyait de Montmorency, les huissiers venus pour l'appréhender saluèrent respectueusement son carrosse. Les plus illustres protections se disputèrent le soin de sa personne. Que telles perfidies de confrères aient pu parfois démonter un pauvre ours de Berne, Jean-Jacques aurait-il donc la prétention qu'il n'y eût pas de mouches pour son front, aux jours de chaleur?

S'il ne fut pas un persécuté réel, n'a-t-il pas été un persécuté imaginaire? C'est l'interprétation communément adoptée de sa « folie ». Le Dr Möbius (1) n'a eu qu'à puiser à pleines mains dans les *Dialogues*, les *Rêveries*, la *Correspondance*, les exemples de systématisation aberrante, pour montrer en Rousseau le cas type de cette sorte de délire. Mais les manœuvres et complots auxquels Jean-Jacques se peint en butte, ont un aspect théâtral ou même funambulesque qui nous rend sceptiques sur la spontanéité de ses imagi-

(1) J.-J. Rousseau's *Krankheitsgeschichte*. Voir dans la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 février 1896 une étude aigüe de M. Espinas sur Rousseau « hystérique simulateur ». L'éminent philosophe paraît rattacher à cette idiosyncrasie toutes les manifestations publiques du personnage de Jean-Jacques (cité par Çabanès, dans le *Cabinet secret de l'histoire*, 3^e série).

nations. Dans la solitude de Wootton, il construit à force de subtilité la grande trahison de Hume : Hume ne l'ayant conduit, sous prétexte de l'honorer, dans un pays où il est tout puissant sur l'opinion, que pour le livrer sans défense à la dérision et aux calomnies des gazettes. Comment, naïf, ne s'en était-il pas douté ? Dans une chambre d'hôtellerie où ils couchaient tous deux pendant leur voyage, il a entendu Hume s'écrier d'une voix effrayante : « Je tiens Jean-Jacques Rousseau ! » Mais surtout le regard de Hume ! « ce regard sec, ardent, moqueur et prolongé » que celui-ci tenait sur Rousseau, les soirs, au coin du feu !... (1). Visible-ment, Jean-Jacques veut se faire peur à lui-même et joue l'halluciné.

Une telle disposition explique cette continuité de tempêtes dans l'existence publique et privée d'un homme que les cœurs les mieux nés de son époque croyaient équitable de traiter avec une exceptionnelle mansuétude, et dont d'Alembert disait si humainement qu'il ne fallait « ni le guérir, ni l'outrager ». Ces tempêtes, Rousseau les provoque, pour en être brûlé, fouetté. Laborieusement, au prix des plus louches manœuvres, s'épouvantant tout le premier des spectres qu'enfante son souterrain travail, il crée à ses amis des sujets de colère et d'indignation contre lui, à lui-même des sujets de soupçons contre ses amis. Pourquoi ? Pour avoir des scènes de reproches, de réconciliation, de larmes, pour accorder ou supplier des pardons, pour palpiter de générosité ou de honte, pour se sentir vivre enfin dans le torrent des émotions

(1) *Correspondance*, 9 avril et 10 juillet 1766.

déchaînées. Le scandale soulevé par ses propres indiscretions et agitations autour de sa passion stérile pour la comtesse d'Houdetot, offrit d'incomparables thèmes à ce mime effréné. Tout d'abord le remords vis-à-vis de son ami Saint-Lambert, amant légitime. Il court s'en décharger dans la conscience de Diderot, qui l'enthousiasme pour la démarche chevaleresque et morale d'écrire à Saint-Lambert pour lui tout avouer. Mais à peine Jean-Jacques a-t-il la plume à la main qu'un autre démon prend la place de ce démon-là et il adresse à Saint-Lambert l'invective d'un prédicant malotru contre les liaisons adultères. De telle sorte qu'à la fin il ne lui manque que les coups de bâton.

Il faut le voir encore dans l'imbroglio qui se rattache au voyage de M^{me} d'Epinaÿ à Genève. Celle-ci ayant décidé d'aller avec son mari consulter Tronchin, propose à Rousseau d'être du voyage. Lui bougonne, veut se faire prier, trouve moyen que la chose parvienne très grossie jusqu'à Diderot, lequel l'avertit un peu impétueusement, quitte à n'y plus penser une heure après, de l'ingratitude de son refus. Complot, s'écrie Jean-Jacques, prêtant à ses voisins un néronisme effroyable.

Quoi donc! un malheureux accablé de maux, qui se voit à peine des souliers à ses pieds, sans habits, sans argent, sans ressources, qui ne demande à ses chers amis que de le laisser misérable et libre, serait nécessaire à M^{me} d'Epinaÿ, environnée de toutes les commodités de la vie et qui traîne dix personnes après elle! Fortune! si dans ton sein on ne peut se passer du pauvre, je suis plus heureux que ceux qui te possèdent, car je puis me passer d'eux... Ainsi le philosophe Diderot, dans son cabinet, au coin d'un bon feu,

dans une bonne robe de chambre bien fourrée, veut que je fasse vingt-cinq lieues par jour! en hiver, à pied, dans les boues, pour courir après une chaise de poste, parce qu'après tout, courir et se crotter est le métier d'un pauvre. Mais en vérité M^{me} d'Epinaï, *quoique riche*, mérite bien que Jean-Jacques Rousseau ne lui fasse pas un pareil affront. Ne pensez pas que le philosophe Diderot, quoi qu'il en dise, s'il ne pouvait supporter la chaise, courût de sa vie après celle de personne; cependant il y aurait du moins cette différence qu'il aurait de bons bas drapés, de bons souliers, une bonne camisole; qu'il aurait bien soupé la veille et se serait bien chauffé en partant, au moyen de quoi l'on est plus fort pour courir que celui qui n'a pas de quoi payer le souper, ni la fourrure, ni les fagots (1).

Et il se peint « allant plutôt expirer secrètement au coin d'un buisson que de causer les moindres frais et retenir un seul domestique ».

Comme ce discours n'est pas tenu une sébile à la main, il n'a qu'un sens: Rousseau jouit à se vautrer dans l'imagination de sa propre détresse, à se voir meurtri, objet de pitié. Ne lui connaissons-nous pas ces plaisirs? Le fouet de M^{lle} Lamercier l'y fit goûter jadis. Avec délices il s'écrie: « Je suis un misérable. »

Comment concilier ces postures avec le masque catonien? C'est même jeu. Le simulateur tient moins à ce qu'il simule qu'à simuler, pourvu que l'attitude corresponde à d'extrêmes émotions. Une bassesse pathétique et le sublime moral satisfont également au besoin d'alibi de Rousseau. Celui qui ne l'a pas surpris dans sa mimique d'abjection ne comprend rien aux exclamations célèbres qu'il consacre à sa vertu.

(1) *Correspondance*, 19 octobre 1757.

Je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, et très persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie aucun ne fut meilleur que moi (1).

Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule où elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu..... Je me suis montré tel que je fus; méprisable et vil quand je l'ai été; bon, généreux, sublime quand je l'ai été (2).

Quiconque ne se passionne pas pour moi n'est pas digne de moi..... on peut ne pas aimer mes livres, et je ne trouve point cela mauvais; mais quiconque ne m'aime pas à cause de mes livres est un fripon (3)...

Monseigneur, si je suis un hypocrite, je suis un fou (4)...

Par cette effrayante mobilité de perspective, il arrive que tantôt il se peigne près de trépasser, tantôt vante son sang pur, suivant que sa démangeaison soit de pleurer sur lui-même ou bien de dire leur fait aux pourritures de la civilisation. Il donne à quelques pages de distance deux versions contradictoires de sa maladie (5). Il explique l'abandon de ses enfants un jour par une insouciance criminelle de roué, une autre fois par la prévoyance d'un bon père.

F. — SES SOLITUDES

Depuis l'Ermitage nous ne voyons plus Rousseau

(1) *Première lettre à M. de Malesherbes.*

(2) *Confessions*, 1^{re} partie, livre 1^{er}.

(3) *Correspondance*, 26 septembre 1762.

(4) *Lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris.*

(5) Voir dans Cabanès (*loc. cit.*, p. 61) une lumineuse consultation du Docteur J. Janet sur ce point.

que dans la mise en scène de ses rapports avec la société. Il est temps de revenir à l'occupation solitaire de son âme. Chaque fois qu'elle peut se laisser à elle-même un peu de trêve, elle s'adonne à la jouissance d'un univers complaisant à ses désirs. Pénétrons dans cette orgie de songes, brûlants d'une liqueur qui coulera jusqu'à la moelle de la littérature moderne.

La Nature. — Déjà dans son adolescence, alors que ses inclinations s'harmonisaient au cadre de ses jours, Jean-Jacques recherchait dans la solitude une solitude plus profonde encore. Il ne sentait jamais d'assez épais feuillages entre le monde et lui. A Chambéry, il quittait M^{me} de Warens pour penser à elle dans un jardin qu'elle avait loué hors ville. Lorsque Paris, la réputation, les gens de lettres, la famille Le Vasseur eurent exercé pendant six à sept ans sa fébrilité, une irrésistible nostalgie de campagne, de libre nature, s'empara de lui, à laquelle il pouvait d'autant mieux céder que la disparition de sa personne ne manquerait pas d'augmenter le retentissement de son nom. De là l'impatience malade qu'il eut d'habiter l'Ermitage. « Je n'ai commencé de vivre, confiait-il à M. de Malesherbes, que le 9 avril 1756 (1) », jour où il emménagea.

J'ai commencé de vivre!... Il faut traduire : le 9 avril 1756, je consentis voluptueusement à la mort. Sous les ombrages de Montmorency, Jean-Jacques traîne la fatigue d'être. Là comme plus tard au lac de Biemme, à Wooton, à Trye, à Bourgoin, à Ermenonville, dans tous ces beaux refuges où on le voit se jeter au sortir de ses guerres avec le genre humain,

(1) 3^e Lettre de M. Malesherbes.

la paix des choses l'invitant à ne plus s'acharner, son mal fait relâche. Tombée de sa tension crispée à un total abandon de soi, son âme en éprouve l'illusion d'un regain de vie. Elle glisse de toutes parts à une sorte de fluidité qui, multipliant son contact avec toutes les émanations de la terre, du ciel et de l'eau, met comme un infini dans ses sensations.

La fatigue de vivre est une maladie aussi vieille que la civilisation, peut-être que la première apparition de la conscience chez l'animal humain. Il faudrait bien prendre notre parti que des milliers d'individus en eussent souffert, si elle n'avait donné naissance à des disciplines religieuses et philosophiques dont l'objet est de détacher sagement la volonté de l'homme de toutes les fins de l'existence terrestre, pour l'ache-miner, sous apparence de spiritualisation supérieure, vers la quiétude du néant. Les religions de l'Inde sanctifient l'horreur de l'action, la contemplation morose du grand « Tout », c'est-à-dire du rien. Même dans cette Grèce qui a fondé la science et l'art, qui a produit ces deux belles glorifications lumineuses et mesurées de la nature humaine : les poèmes d'Homère et la morale d'Aristote, une heure vint où la tâche d'organiser la sagesse échut à des consciences brisées. On sait avec quelle perfection raffinée la discipline épicurienne définit et cultiva les dispositions intérieures propres à amortir, à éluder les assauts des passions, du souci, à ralentir et attiédir les pulsations de la vie.

Que la contemplation du paysage soit pour Rousseau un narcotique, le baume d'un esprit que toute relation

définie fait souffrir, les expressions mêmes le prouvent par où il nous initie à l'intimité de ses promenades et de ses stations solitaires.

J'errais nonchalamment dans les bois et les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs (1)..... Le flux et reflux de l'eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image, mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait..... sans aucun concours actif de mon âme (2).....

Par son mal profond, Jean-Jacques est bien le successeur de ces ascètes bouddhistes, de ces Grecs décadents, chercheurs d'ataraxie, dans l'hôpital moral de l'humanité. Mais la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes met entre eux et lui un abîme. Comme ils tiennent toutes les ambitions et activités humaines pour de dangereux vertiges (et en ce qui les concerne sans doute voient-ils juste), ils se retranchent définitivement de la cité, des mêlées de l'opinion ; ils placent à l'abri de toutes les perturbations et servitudes extérieures leurs existences discrètes. Surtout ils combattent ce grand ennemi du dedans : le désir. Contredit par la vie, et impuissant à se mettre d'accord avec elle, Jean-Jacques sent la sagesse de la fuir. Mais l'ins-

(1) *Réveries*, 4^e promenade.

(2) *Ibid.*, 5^e promenade.

tant d'après il revient, il la harcèle et se laisse envelopper dans les plus désordonnés conflits avec la réalité. Il reconnaît « qu'il n'a jamais été propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir (1) » et s'ingère de lui dicter des lois! Il va par les rues, fait le prophète, et quand, rompu, il recourt à l'ombre, ce n'est point comme on s'astreint à une cure, mais comme on se livre à un excès. Il ne se félicite pas humblement d'être loin des hommes. Il s'en enivre. Ce n'est donc qu'une crise encore. De l'agonie de son énergie il veut tirer d'intenses plaisirs. Loin de tuer le désir, il veut jouir de tous les désirs, mais à bonne distance des réalités qui, normalement, les inspirent, et les exigeraient plus précis, plus mâles, qu'il n'est en lui.

Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? De moi, de l'univers entier..... Je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur, mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités (2).

Oui, demandons pardon à ces épicuriens, séniles, mais respectueux d'eux-mêmes, de leur avoir comparé ce fol androgyne. Car Jean-Jacques se fait femme. Il se couche sous l'univers, comme pour en subir un immense frôlement. Et quels singuliers appels échappent à sa pâmoison!

L'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais

(1) 3^e Lettre à M. de Malesherbes.

(2) *Réveries*, 7^e promenade.

avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élan- cer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicate que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand être ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus (1).

Tel est, dans son essence vraie, ce « sentiment romantique de la nature », dont les manuels nous répètent que Rousseau l'a « découvert », comme Colomb l'Amérique.

Le Monde enchanté.— Les champs ne suffisaient pas aux plaisirs de Jean-Jacques. Soupirant d'avoir grisonné sans rencontrer sur cette terre « une situation qui contentât son cœur », il se composa un romanesque cortège d'héroïnes et de héros qui le gavaient d'amour. De cette débauche est née *la Nouvelle Héloïse*.

On ne peut dépeindre les personnages de ce roman, à moins qu'il ne ressortît quelque idée claire de l'entassement de toutes les abstractions exprimant les états les plus flatteurs de la sensibilité morale sous tous les adjectifs qui y font sentir d'inépuisables délices. L'unique motif d'exister de ces belles âmes, c'est qu'elles parcourent en l'agrandissant et en l'embellissant sans cesse l'histoire de leurs émotions généreuses, de leurs sublimes scrupules, de leurs délicieuses faiblesses, qu'elles nomment des « crimes ». Que la vertu

(1) 3^e lettre à M. de Malesherbes.

cornélienne est grossière en comparaison ! Elle fuit le danger. Ici les plus fortes tentations qui puissent naître des passions et des sens, la conscience les dépasse et les dissipe par quelque sentiment supérieur qu'elle tire de son fonds comme par miracle. Deux amants, séparés par une obligation qu'ils acceptent, sont exposés à se revoir après des destinées qui ajouteraient beaucoup de violence à leur étreinte. Plus versé dans cette psychologie surnaturelle, le mari, presque vieux, les rapproche, afin que cette intimité même force leur pureté d'intention à déployer ses ailes et à les transporter au-dessus d'eux-mêmes. « Faites votre sœur de votre amante », dit Volmar à Saint-Preux. Et c'est ce qui advient..... ou à peu près. Jusqu'aux plus communes fatalités de l'organisation physique que le moral déjoue. Saint-Preux, arrivé trop tôt au premier rendez-vous de sa maîtresse, écrit une belle page sur les tourments de l'attente. Julie à l'agonie réunit sa famille, ses gens, donne à dîner, prêche et platonise pour chacun pendant une semaine, et d'une manière nuisible à la personne la mieux portante. La fable se recommence indéfiniment sous l'impulsion d'un « Encore ! encore ! » murmuré par le poète, sinon par le lecteur. *La Nouvelle Héloïse*, c'est un interminable défilé de nuages parés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; parfois passent des teintes vraiment délicates ou magnifiques, mais noyées. « Monsieur, cela est bien beau », disait la Mère Le Vasseur, quand Jean-Jacques lui en donnait la lecture sur le manuscrit cousu de faveurs de soie et séché à la poudre d'or (1).

(1) *Confessions*, partie II, livre IX.

Au centre de ce monde enchanté, un personnage en capte toutes les effluves. Celui-là n'est pas un héros comme l'anglais Bomston ou le sévère athée Volmar. Rousseau lui a choisi une part qui sera plus communément enviée. « Saint-Preux, disait-il à Bernardin de Saint-Pierre, n'est pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être » (1). Saint-Preux, fragile, palpite pour la vertu. Aussi ces rudes hommes, qui n'ont que faire de s'aimer eux-mêmes, mettent-ils en lui leur complaisance. Il les rend témoins de ses crises sensibles, de ses idées de suicide. Ils le font frémir sous leurs reproches à la Brutus, l'enthousiasment pour leur conception stoïcienne du devoir ; ainsi jouit-il gratuitement de toutes les émotions attachées à la grandeur morale. C'est lui que les femmes chérissent. Maître d'études, deux filles nobles, deux cousines, ses élèves, « l'une blonde, l'autre brune », celle-là plus gravement passionnée, celle-ci plus piquante, sont prêtes, pour lui à toutes les défaillances. Il préfère la première. L'autre épousant un sot au cœur pur reste par l'âme à Saint-Preux. L'humble qualité sociale de ce jeune homme n'est pas une condition mauvaise pour ses plaisirs. « Il n'y a de bien aimé qu'un laquais par une duchesse », eût dit à ce propos une personne sans idéal, comme M^{me} du Deffand. Mais le céleste jargon de *la Nouvelle Héloïse* nous porte à un sens plus élevé des choses. N'aimant Saint-Preux pour aucun mérite extérieur, Julie ne l'aime que pour « son âme ». Et ce qui va de l'âme à l'âme n'est-il pas sublimé par là-même ?

(1) Bernardin de St-Pierre. *Essai sur Jean-Jacques Rousseau*.

Ainsi les rendez-vous que la jeune M^{lle} d'Étanges adresse à son précepteur quand ses parents sont en voyage, l'argent qu'elle lui offre à deux reprises, ou encore les confessions singulières qu'elle reçoit de lui : qu'il s'est enivré, qu'il a passé la nuit dans certaine maison ? (1) « N'ajoutez pas, lui écrit-elle entre deux caresses, le mensonge à la crapule ! » (2)

Si Saint-Preux est l'élève de tous, même de son élève, c'est que tous prennent soin de son cœur. Ses émotions sont la cause finale de tout ce que pensent, disent et font les autres personnages. Ses désirs font naître autour de lui une humanité qui les flatte. Mais c'est l'humanité la plus fausse du monde. Julie n'est pas un être vivant, mais la synthèse des jouissances contradictoires (être adoré et être méprisé) que Rousseau combine dans ses songes sans frein. « Par quel art connu de toi seule, lui écrit Saint-Preux, peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvements incompatibles (3) » ? Fille un peu bien facile et pourtant romaine, maîtresse ensorcelante et prêchante calviniste, il y a, en effet, de quoi s'y perdre. Mais pourquoi l'auteur lui eût-il rien refusé ? « Je me suis fait, avoue-t-il, une société d'imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvais cultiver sans peine, sans risque et la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait (4). » On le voit : c'était le cas de toutes ses jouissances achevées de demander la soli-

(1) *Nouvelle Héloïse*, 2^e partie, lettre XXVI.

(2) *Ibid.*, lettre XXVII.

(3) *Ibid.*, 1^{re} partie, lettre XXXI.

(4) 2^e Lettre à M. de Malesherbes.

tude. Retenons cette poétique subjectiviste. Il n'y a peut-être eu qu'un Jean-Jacques. Elle régnera plus d'un siècle. Elle règne encore.

On ne relèverait pas si vivement que ce roman avilisse les mœurs, s'il ne flétrissait par là même les grâces de l'amour; je parle de l'amour dans son innocence naturelle, indépendamment des règles sociales avec lesquelles il doit composer. En attendant le mariage, Julie a demandé de secrets plaisirs à son professeur. Elle l'a fait en fille de son siècle, riche de sang, libre de tête. L'époque aimait ces francs larcins, ces « heureux moments », sujet favori de ses gravures. Julie, à lire telles lettres brûlantes, n'est pas la dernière à en estimer les solides douceurs. Beaucoup préféreront de plus subtiles séductions, les modulations de Monime, la malice d'Henriette et d'Agnès. Entre les cent façons dont Amour sait se faire aimer, ne choisissons pas, puisqu'en toutes on peut être honnêtes gens. Ce qui eût paru également affreux à tous les poètes de la passion féminine, d'Homère à Racine, d'Anacréon au chevalier de Bertin, c'est que Julie fasse de ce qui lui est advenu sous les charmilles et que Corrège eût peint divinement, un événement théologique dont elle disserte du plus haut de sa tête. Et c'est, à l'école de cette philosophe, la marotte de tous ces gens-là. Ils parlent de leurs fortunes amoureuses comme d'un dessein formé de toute éternité par la providence universelle sur leurs individus.

Ces deux belles âmes sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces et

d'exercer leurs vertus, elles auraient éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, bouleverser l'harmonie des êtres pensants? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau? (1).

Ainsi la séparation de deux amants « faits l'un pour l'autre », est pour l'humanité une perte plus grande que celle de Newton! La plus vive excitation de l'instinct sexuel, où la sagesse des peuples avait toujours vu la plus puissante source d'illusion, équivaut ici à la plus haute intuition philosophique. « Divins égarements de la raison, plus brillants, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même » (2)!

Ce n'est certes pas la chaleur du lyrisme qui peut blesser en telle matière (il y a, comme dit Sainte-Beuve, un « sublime des sens »), c'est la confusion des genres. La raison et la passion, la sagesse et l'amour sont deux. Leur conflit éternel n'est pas seulement une donnée de la vie, il est la condition de l'art. La fureur des flots n'est une belle fureur que par la stabilité des rochers qu'ils viennent battre. Que l'élément résistant et fixe se laisse dissoudre dans l'élément capricieux et terrible, celui-ci perd sa violence et ce n'est plus qu'une onde molle, paresseusement épandue, sans profondeur, souillée de débris.

(1) *Nouvelle Héloïse*, 2^e partie, lettre II.

(2) *Ibid.*, 6^e partie, lettre VII.

CHAPITRE IV

SES THÉORIES

Les théories de Jean-Jacques sont la glorification de ses mœurs. Elles en contiennent donc la confirmation. C'est ce que je me contenterai présentement de démontrer à leur sujet. Elles aboutissent par cinq ou six voies différentes au nihilisme social qui est le vœu profond de son cœur. Elles proposent avec éloquence soit l'anarchie, soit la Révolution éternelle. A défaut de ces solutions, elles insinuent une dictature sacerdotale exercée par Rousseau.

En voilà l'inspiration commune, et, en quelque sorte les réalités. En voici les divisions et les objets apparents ou, pour mieux dire, la mise en scène : système sur l'origine de l'état social et de la civilisation, système d'institution politique, système pédagogique.

I

La nature primitive de l'homme, avant la formation de la société, ne comportant aucune investigation positive, ne saurait être qu'un objet de rêverie. Du moins, si l'on en rêve, ne faut-il pas prêter à « l'homme des bois » des caractères exclusifs de ceux qu'il devait revêtir par la civilisation. *Homo homini lupus*, disait Hobbes. Nos premiers ancêtres n'étaient peut-être pas si féroces. Mais on conçoit qu'un loup ait été maté et

apprivoisé. Si l'homme avait jamais été tel que le peint Rousseau à l'origine, il fût demeuré éternellement stupide.

Plutôt farouches que méchants..... Ils ne connaissaient ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris..... Ils regardaient les violences qu'ils pouvaient essayer comme un mal facile à réparer, et non comme une injure qu'il faut punir, et ils ne songeaient même pas à la vengeance, si ce n'est peut-être machinalement et sur-le-champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette (1).

Ils étaient doux, inertes, moroses. Il y avait assez de nourriture pour tous et la jalousie sexuelle est une absurdité née de la société. Dans cette condition d'apathie absolue, il n'y avait ni forts ni faibles. L'individu n'éprouvait aucune tendance à sortir de l'isolement, soit pour s'unir aux autres, soit pour les asservir. Il est absurde, mais plein de sens, qu'avec cette nullité psychique, Rousseau attribue à ses primitifs la « pitié ».

Le spectacle de cet animal qui reçoit les coups paisiblement et qui pleure, quand il voit frapper, est d'une tristesse où il y a de l'ignoble. Entre tant de façons d'imaginer le roman de l'humanité primitive, qu'est-ce donc qui fait rencontrer à Rousseau celle-là? Son grief intime contre l'énergie. En ne mettant dans le sein de l'homme de la nature qu'hébétude et indolence innocentes, il suggère que la formation des sociétés organisées n'est pas approuvée par la nature. La civilisation devient un cruel : Marche! Marche! crié à l'humanité lasse, depuis l'aventure insensée qui la

(1) *Discours sur l'Origine de l'Inégalité*, 1^{re} partie.

tira de son pacifique croupissement. C'est l'arrière-pensée anarchiste.

Mais, comme presque toutes les inventions de Rousseau, son homme primitif est à deux fins. Il sert avec la même perfection l'idée révolutionnaire. Si l'homme est, selon la pensée d'Aristote, né social, la société est un fait de nature, qui a ses lois propres et primordiales, lois dont l'industrie humaine peut tirer un parti de plus en plus utile et étendu, comme de toutes les lois naturelles, mais à condition, comme dit Bacon, de leur obéir. Si l'homme est la bête sauvage dont parle Hobbes, l'organisation sociale qui l'a dompté est un fait de force, et elle restera éternellement une composition de forces plus ou moins bien équilibrée. Dans les deux cas, la prétention de fonder l'état politique sur des données de raison pure et des conceptions abstraites de justice est également creuse. Elle l'est deux fois, si Aristote et Hobbes ont raison tous deux, si, ce qui semble bien la vérité, l'homme est composé d'instincts sociaux et d'instincts antisociaux. Il n'est qu'un cas où les constructions de la métaphysique politique ne rencontreraient aucun obstacle : c'est celui où l'homme n'aurait d'instincts, de tendances, d'appétitions, de forces innées d'aucune sorte, où il réaliserait l'idéal de la passivité. Tel l'a fait Rousseau. Il n'est pas parfaitement exact que l'homme de Rousseau soit une abstraction. C'est un abruti, d'un abrutissement, j'en conviens, qu'on a peine à se représenter, nécessaire cependant pour que la mécanique du *Contrat social* n'ait à redouter de lui aucun soubresaut naturel ou volontaire. L'idée révo-

lutionnaire postule l'homme de Rousseau. L'esprit révolutionnaire contient, au moins en puissance, la noble sensibilité de Rousseau.

Cependant le tableau de l'état de nature pourrait ne pas donner à tout le monde « l'envie de marcher à quatre pattes » que Voltaire confessait à Rousseau, après l'avoir lu. Rousseau proposait à la sensibilité de ses contemporains un plus séduisant objet de nostalgie dans sa description de la société primitive soutenue par la libre union des cœurs, comme l'état « civilisé » devait l'être plus tard par la cruauté des lois. Il est difficile, après ce que nous savons de la stupidité native de l'homme et de sa parfaite sécurité dans cette condition, de comprendre que l'état social soit né. Il naquit. Cette transition dans le roman de Rousseau est des plus pénibles. Au paradis de l'imbécillité succéda celui des bons sentiments. Ce fut l'âge idyllique de la vertu sans contrainte, de la bonté naturelle.

On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre; le chant et la danse, vrais enfants de l'amour et du loisir, devinrent l'occupation, ou plutôt l'amusement des hommes et des femmes oisifs et attrou-pés... Ce période du développement des facultés humaines tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard qui, pour l'utilité commune, eût dû ne jamais arriver (1).

(1) *Discours sur l'Origine de l'Inégalité*, 2^e partie.

Ce funeste hasard fut « la découverte du fer ». Elle eut pour conséquence l'agriculture.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage et de la propriété une fois reconnue les premières règles de la justice (1).

Entendons : de la justice, non philosophique, mais civile. Les parts eussent pu demeurer égales sans la maudite inégalité des talents et des activités. Les plus avisés, (que devient décidément l'imbécillité originelle?), les mieux placés, produisirent plus et plus vite. Par cette concentration, en quelques mains, de produits nécessaires à tous, un petit nombre de riches tint dans sa dépendance la multitude des pauvres forcée de travailler à son service ou de périr. Il y eut des révoltes, les propriétaires furent spoliés, mais remplacés par de nouveaux propriétaires, également oppresseurs. Ces violences durèrent des siècles jusqu'à ce qu'enfin les riches firent un pacte pour stabiliser les résultats de la violence, pour ériger le fait en droit. C'est l'origine des lois. Par le fait seul qu'elles fixaient un certain ordre de choses, elles assuraient quelques garanties aux pauvres, mais au prix de les plonger à tout jamais dans leur condition. Ceux-ci, victimes perpétuelles des révolutions, se laissèrent passer la chaîne au cou. Ainsi la propriété fit ce chef-d'œuvre de s'instituer sur le consentement juridique des non-possédants.

Telle fut, ou dut être l'origine de la Société et des lois, qui donnèrent de nouvelles entraves au faible et de nou-

(1) *Discours sur l'Origine de l'Inégalité*, 2^e partie.

velles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et, pour le profit de quelques ambitieux, assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude et à la misère (1).

L'institution politique et sociale, c'est donc de la guerre civile, de la violence momentanément arrêtée, au profit d'un petit nombre d'exploiteurs et pour l'écrasement de l'humanité. L'histoire n'offre pas d'autre spectacle. C'est chez les peuples admirés comme les plus prospères et les plus puissants que l'oppression a été la plus forte. La cause première de ce règne de l'iniquité, c'est la cupidité de l'homme industriel. « La prévoyance, voilà la véritable source de toutes nos misères » (2). Le sauvage qui coupe la branche pour avoir les cerises représente l'antique sagesse (Rousseau oublie que cette sagesse est encore très fréquente). Puisqu'il est trop tard pour y revenir, il reste à Rousseau de réconcilier la justice avec l'institution politique.

Voyons-le dans ce rôle dont le succès de Montesquieu aviva chez lui le prurit.

II

Que cet atroce romancier ait pu passer aux yeux de philosophes, qui ne se dissimulent pas la mauvaise qualité de son roman, pour l'annonceur des vrais

(1) *Discours sur l'Origine de l'Inégalité*, 2^e partie.

(2) *Emile*, livre II.

principes de la justice politique, c'est un fait, un fait triomphant non pas hier, mais aujourd'hui encore. Je n'ai pas une tête formée pour le comprendre. Je crois avoir montré que le roman est étroitement engagé dans les principes. Ceux-ci d'ailleurs peuvent-ils faire illusion ?

Le problème pour Rousseau (et il ne peut s'en poser d'autre), c'est de restituer à l'individu, dans la société politique, l'équivalent du droit primitif qu'elle lui a ravi en le dépouillant de la liberté des forêts. S'agit-il de relâcher, pour la plus grande commodité des particuliers, les liens du gouvernement ? Ce serait, pense Rousseau, ramener l'époque de déprédation. D'un côté, l'individu n'ayant plus, pour exercer sa liberté, les solitudes primitives, la collectivité doit s'en rendre maîtresse. D'autre part, dans la condition où il fut créé, si l'individu souffrait de la dépendance à l'égard des choses (mais celle-ci, selon Rousseau, ne l'asservit pas, n'ayant aucun caractère moral) (1), il n'en subissait aucune à l'égard des hommes, ce qui s'appelle être libre. Il était donc comme le possesseur unique de l'univers. Toute institution qui lui ôte tout ou partie de cet empire sans bornes consacre une violence. Le problème politique, c'est de faire l'Etat maître de chacun et chacun maître de l'Etat.

Voici l'opération mystique par laquelle sera procuré ce résultat (2).

Tous les membres de la collectivité font respectivement abdication de leur « volonté particulière ». Entier

(1) *Emile*, livre II.

(2) *Contrat social*, liv. I., ch. VI.

de la part de tous, cet abandon n'a rien d'onéreux pour chacun. Chacun fait remise à la masse de tout le pouvoir qu'il a contre elle. La masse fait remise à chacun de tout le pouvoir qu'elle a contre lui. Nul ne s'appartient plus. Et cependant un seul reçoit la puissance de tout le peuple. En d'autres termes, il n'y a plus de volontés particulières. Il n'y a que la « Volonté générale » créatrice unique et légitime de la loi, autorité infaillible et quasi divine qui ne reconnaît rien au-dessus d'elle, qui surgit au sein du peuple assemblé et par laquelle celui-ci peut légitimement tout, jusqu'à bouleverser sa constitution, chaque matin, et même renoncer à l'existence.

Il est aisé de voir que ce charlatanisme dialectique n'enfante rien de concevable. Qu'est-ce que ces absolus dans un monde où rien n'existe et ne se conçoit que limité et balancé par autre chose? Ils s'anéantissent l'un l'autre. Sans bornes de par la nature, le droit de chacun dénie tout droit de la collectivité sur lui. Le droit de la collectivité, sans bornes lui-même, puisqu'il résulte de l'abandon de tous les droits individuels, dénie à chacun le moindre droit. Ce sont deux infinis, ou, ce qui revient au même, deux zéros. Leur rapport est zéro. Nous venons d'exposer laborieusement un pur néant.

Si cependant notre objection était elle-même trop scolastique? Si Rousseau, après avoir trop algébriquement défini la volonté générale, en prouvait l'existence en la montrant à l'œuvre? Par quels actes concrets concevoir donc que cet Esprit-Saint se manifeste?

A cette question, Rousseau offre deux réponses. L'une conduit à un idéal social et politique de nivellement éternel ; l'autre à une espèce d'oligarchie théocratique ou à l'autocratie religieuse.

Tout d'abord il entend la Volonté générale négativement, comme la répression de la tendance qu'ont toutes les volontés particulières à conquérir le plus de biens, de pouvoir possible. Imaginons tous les membres d'une société dépouillés de tout ce qu'ils pouvaient individuellement posséder et ramenés à « l'égalité » primitive, c'est-à-dire au dénûment absolu. C'est bien l'hypothèse du *Contrat social*.

Ses clauses, bien entendues, se réduisent toutes à une seule, savoir l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à la communauté (1). Chaque membre de la communauté se donne à elle au moment qu'elle se forme tel qu'il se trouve actuellement, lui et toutes ses forces dont les biens qu'il possède font partie (2).

Devant ces « constituants », la masse de richesses, de forces sociales, de droits, à partager. Dans l'identité ainsi convenue de toutes les personnes et de toutes les situations, le contrat ne saurait stipuler que ceci : part égale pour tous. Et pour n'être pas violé, aussitôt exécuté, il devra trouver sa sanction dans un mécanisme légal, capable de sarcler sans trêve les inégalités que le jeu naturel des volontés particulières tend indéfiniment à reproduire.

C'est un cauchemar. Mais voici qu'après avoir tant peiné pour montrer dans la masse humaine la seule

(1) *Contrat Social, loc. cit.*

(2) *Ibid.*, chapitre IX.

créatrice des lois justes, Jean-Jacques, qui est un fou, mais non pas une bête, l'en déclare sans façon incapable.

Comment une multitude aveugle qui souvent ne sait ce qu'elle veut parce qu'elle-même sait rarement ce qui lui est bon, exécuterait-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile, qu'un système de législation (1) ?

Il ajoute, il est vrai, « que la volonté générale est toujours droite, mais le jugement qui la guide n'est pas toujours éclairé. » Une volonté déterminée par un jugement faux, et qui néanmoins reste droite, cette subtilité théologique passe notre compréhension. Rousseau confesse qu'il faudrait pour légiférer par consentement universel un peuple de dieux (2).

Il s'est donc moqué de nous ? Ou bien cette interprétation s'impose : l'œuvre constituante et législative appartient à une petite élite philosophique et sacerdotale. Rousseau ne s'arrête pas à ce moyen. Il conclut que la loi doit être faite par un seul. C'est son dernier mot. Qui sera celui-là ? « La grande âme du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission (3) ! » Nous voici fixés. « Nul homme ne fut meilleur que moi. » La grande âme du siècle, c'est Jean-Jacques. L'inspiré de la Volonté générale, c'est lui. Il médita d'aller instituer dans l'île de Corse la société juste et accusa Choiseul de concerter toute sa politique pour l'empêchement de ce dessein.

L'histoire de l'humanité, partie de Rousseau homme

(1) *Contrat Social*, livre II, ch. VI.

(2) *Ibid.*, livre II, ch. VII.

(3) *Ibid.*

des bois, se consomme donc en Rousseau dictateur-prêtre.

Ces théories tiennent infiniment moins de place dans le champ du possible, ou seulement de l'imaginable, que la Corse sur le globe terrestre. Elles s'anulent entre elles et chacune est un monstre. Il va de l'anarchisme pur à l'égalitarisme destructeur. Puis, aussi effrayé de maintenir ces positions qu'il a mis d'inconscience à les prendre, il se jette dans le droit divin, qu'il entend, non pas à la façon de de Maistre, comme un équivalent mystique du droit traditionnel et positif, mais comme le droit inné d'une conscience supérieure de faire la loi à la foule.

Que cent révolutions se soient faites ou se fassent au nom des formules de Rousseau, que telles ou telles institutions politiques se donnent pour des applications totales ou partielles de son système, cela ne prouve pas le moins du monde qu'il se soit jamais accompli et constitué, ni qu'il puisse s'accomplir et se constituer jamais un ordre de choses réellement conforme à ces formules et à ce système. « Volonté générale » peut servir d'étiquette aux explosifs révolutionnaires, s'inscrire sur des monuments et des codes — bons ou mauvais — solenniser des rites — utiles ou nuisibles. Mais ce n'est en tout cas qu'une expression mythologique.

III

L'Emile est un gros livre. Mais c'est un livre léger. L'élément satirique en est excellent. La « doctrine »

vaut un haussement d'épaules. La stérilité d'un esprit tout négatif n'est jamais si agaçante que quand il abuse d'un certain genre de verve pour étendre aux institutions la faute des individus qui les appliquent avec maladresse. Parce qu'il y a des éducateurs formalistes, bornés et pédants, parce qu'il y a des petits messieurs chez qui le bon ton a semé des ridicules, Jean-Jacques nie l'éducation. Parce que certains maîtres, en se servant trop du ressort de la crainte, rendent les enfants dissimulés, « les mensonges des enfants sont tous l'ouvrage des maîtres ». Parce que c'est l'art le plus rare que de savoir mettre un principe à la portée du jeune âge, il ne faut lui inculquer aucun principe. Une tête décente conclurait de ces observations l'incalculable délicatesse de la science et des qualités pédagogiques, et, si elle s'ingérait de traiter les sujets qui en ressortissent, elle s'efforcerait d'élucider l'une, de se donner les autres. Il est beaucoup plus commode et plus retentissant d'annoncer que l'humanité civilisée a erré jusqu'ici en s'imaginant que l'intelligence et l'âme d'un honnête homme se « forment » par des préceptes et des disciplines.

S'il nie l'éducation, Jean-Jacques systématise, en quelque sorte, l'inéducation. Et cela fait tout de même un système d'éducation extrêmement minutieux et extrêmement vague à la fois qui se résume dans cette formule : tout apprendre en n'apprenant rien. On a tout dit sur l'impossibilité de se représenter le développement moral d'un enfant séparé, comme l'est Emile, de sa famille, des compagnons de son âge, en tête à tête perpétuel avec le précepteur qui, sans

jamais intervenir, ne laisse pas une minute de pouvoir clandestinement à ses progrès. Remarquons que la méthode imaginée par Jean-Jacques, si elle ne tombe pas sur un rachitique intellectuel, doit faire une petite bête lâche et sournoise. Pour ne rien mettre d'emprunté dans l'esprit de son élève et respecter en lui l'homme de la nature, Rousseau refuse qu'on lui propose la moindre règle du bien et du mal. Emile en acquerra le discernement au prix de sa propre expérience. Cependant, comme la nature n'a pas embusqué un croquemitaine dans chaque verger pour convaincre les jeunes maraudeurs que les pommes du voisin sont respectables, on y disposera le croquemitaine; on ménagera sur le chemin d'Emile, avec l'occasion des actions illicites, des engrenages de circonstances combinés pour leur faire automatiquement produire des conséquences telles qu'il n'ait plus envie de recommencer. Si Emile n'est pas un benêt, il éventrera l'artifice. Si Emile n'est pas un benêt, il sera averti de mieux prendre ses précautions la fois prochaine. Mais qu'il s'avise, parce qu'il s'est échaudé, d'avoir violé quelque loi sans laquelle les hommes ne pourraient former société, non, je ne crois pas que les inductions de ce jeune animal fassent un tel bond.

Aussi bien, l'énergie de briser des clôtures est-elle ce que Rousseau a le moins prêté au caractère de son élève. A côté de l'Emile abstrait et systématique, on en voit, au cours du roman, se dessiner un autre, émanation morose de l'âme de Jean-Jacques, triste Alcibiade de ce triste Socrate. Dans sa prodigieuse inconscience à éliminer les données fondamentales

des problèmes dont il traite, Rousseau ne pose pas une seule fois la question pédagogique première : qu'advient-il de cette jeune sensibilité ? Il décide qu'il n'y a pas lieu de s'occuper d'elle avant la « quinzième année ». Mais elle n'attend pas ce terme. Privée de tout aliment héroïque, elle se prend secrètement pour son propre objet, et, tout en s'appauvrissant, acquiert sur la pensée le plus fort empire. Ainsi échauffé sans être nourri, à « quinze ans » entretenu, avec des adjurations arrosées de larmes, de réalités indéterminées et qu'il distingue à peine de lui-même, la Nature, la Femme, Dieu, sans patrie, sans passé, sans enfance, autant que sans virilité, Emile s'engagera dans la vie, uniquement plein de la logique de son cœur.

Ne s'exhale-t-il pas de toutes ces fantaisies moroses une odeur de cadavre ?

CHAPITRE V

GÉNÉRALISATION

Tel est Rousseau. Notre but n'était pas de peindre un individu, mais de caractériser, d'après l'individu qui en a été le prophète et qui en a tiré sa gloire, cette corruption intégrale des hautes parties de la nature humaine, qu'on appelle Romantisme. Généralisons les résultats de nos analyses et appliquons aux attitudes de cette personnalité le vrai nom que leur donne la discipline intellectuelle et morale.

Au plus profond, la Peur, l'Orgueil et la Volupté. La première, en faisant trembler le cœur, interdit à l'esprit la connaissance. Elle conseille la fuite des hommes. Mais son hymen avec la volupté enfante le monde faux de la rêverie. De son union avec l'orgueil naît l'expédient vital de se faire accepter et admirer des hommes comme la victime d'une destinée supérieure. Le personnalisme pur condamne à une personnalité factice.

Il faut à un acteur des thèmes, à un acteur social un thème antisocial. L'anxiété, que les succès du rôle n'éteignent pas dans les entrailles, s'accorde avec les exigences du rôle lui-même pour échauffer d'éloquence une malédiction stérile des conditions de la vie :

Mécontent de ton état présent par des raisons qui annoncent à la postérité malheureuse de plus grands mécontentements encore, peut-être voudrais-tu pouvoir rétrograder ; et ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers aïeux, la critique de tes contemporains et l'effroi de ceux qui auraient le malheur de vivre après toi (1).

Ces plaintes ne vengeraient qu'à moitié une âme brouillée avec elle-même, si à la noirceur du réel elle n'opposait un « monde idéal » (c'est le mot de Rousseau), Eden du passé ou de l'avenir, synthèse indéterminée de toutes les jouissances, sans mélange de labeur ni de peines. Le ciel chrétien est la « Surnature », on y entre au prix de la vertu et dans une autre existence. Le ciel romantique, c'est le mirage d'une terre et d'une humanité complaisantes à tous mes désirs. Les efforts de la dialectique romantique se dépensent

(1) *Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes* (Préambule).

à faire apparaître la réalité naturelle et sociale qui de toutes parts les offense et ne me laisse d'autre alternative que de sortir de moi-même ou de sombrer, comme chose artificielle et accidentelle qui aurait pu et dû ne pas être ; le paradis de nos vœux paresseux s'accrédite du même coup comme la « nature » vraie et légitime, On déplore que la matière soit pesante, le tigre carnassier et que les bons sentiments coûtent. L'œuvre de Rousseau est la plus intempestive doléance dont voix d'homme eût jamais fatigué l'espace.

Elle exprime la bassesse de l'âme. Mais elle contient aussi une erreur de l'esprit, laquelle, chez Jean-Jacques, procède du sentiment, tandis que, chez mille autres, il arrivera qu'elle vienne gâter la sensibilité en passant par l'intelligence. Cette erreur, c'est la méconnaissance d'un souverain principe de philosophie naturelle, qui nous avertit que plaisir et douleur, vertu et vice, sagesse et folie, justice et violence, généralement bien et mal, ne sont pas constitués d'éléments différents, mais des mêmes éléments, dont le premier terme exprime l'état de concordance et d'harmonie, le second, l'état d'inorganisation et de dérèglement. Principe d'où les métaphysiciens grecs aimaient tirer une explication universelle du monde, mais dont on peut dire tout au moins qu'il est étroitement engagé dans toute œuvre, dans toute tâche de l'activité humaine, si l'architecte qui, en équilibrant ensemble des pierres lourdes, les rend légères, l'honnête homme qui, en réglant ses penchants, en fait des vertus, le politique qui, en mesurant la satisfaction des ambitions particulières aux convenances de l'intérêt géné-

ral, les transforme en forces sociales, ne font pas autre chose que composer l'ordre avec l'anarchie par la hiérarchie. *Polemos pater pantôn*, tout s'engendre d'une guerre, disait le vieil Héraclite, de cette guerre féconde de l'énergie artiste contre la déraison et la résistance spontanée des choses. Ce n'est qu'une donnée d'éternel bon sens. Mais il s'ensuit que la condition de l'homme sera éternellement une lutte, que tout objet des vœux humains s'achète et se paie par l'énergie, est sujet à la fortune, à la dissolution, que le malheur est impliqué dans les magnificences de la destinée. Conséquence qui, bien comprise, rectifie l'optimisme par la rudesse et le pessimisme par la confiance, dont il n'y a à tirer ni humilité, ni fierté, mais dont la vue salutaire est tout ce qu'il y a de plus empêché par les inspirations de la Peur.

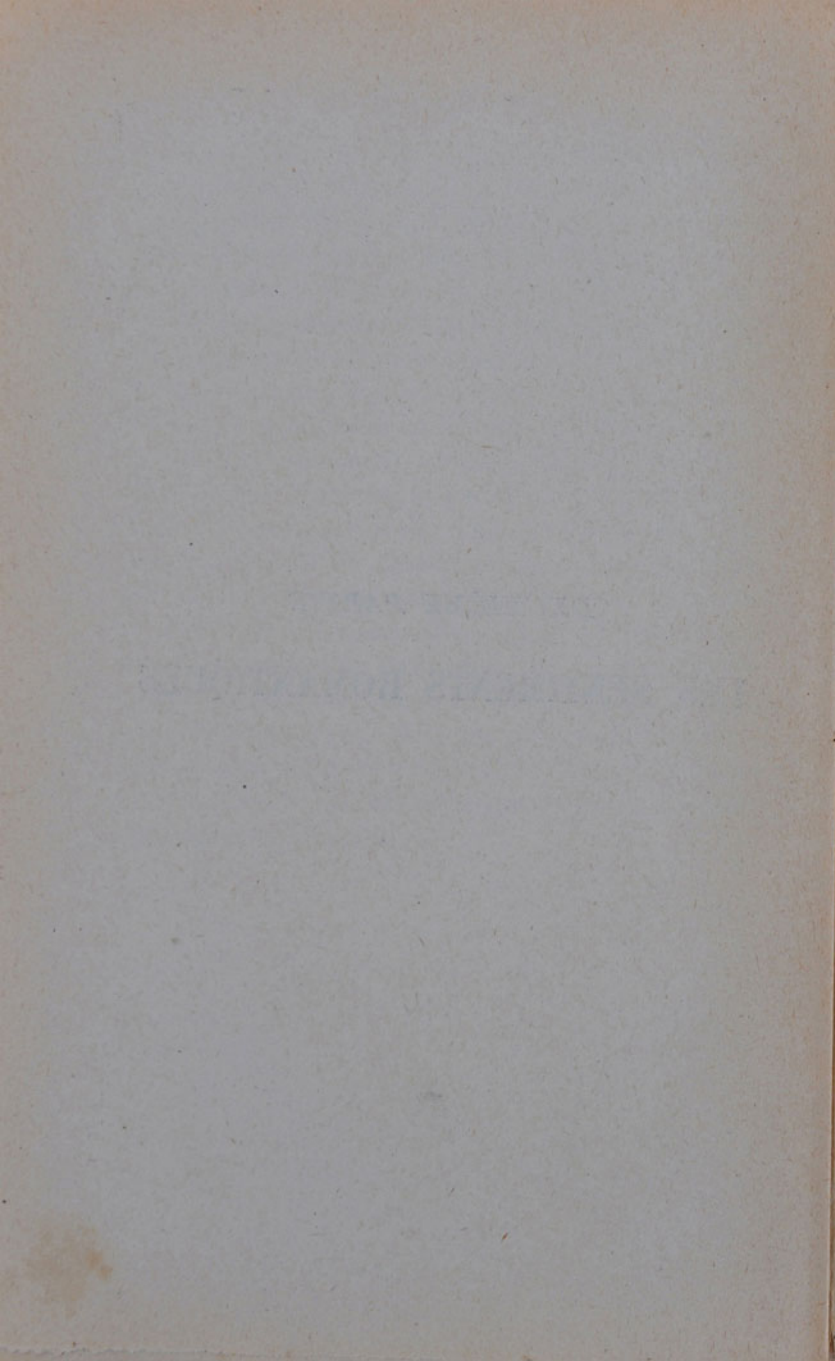
Rousseau, comme s'il n'avait jamais vécu, rêve de jouissance et de souffrance, de félicité et d'infortune, de vertu et de vice, de justice et d'iniquité, comme d'essences pures et sans mélange, dont son sens intime, sans égard aux rapports extérieurs, serait l'infaillible pierre de touche. Horrible naïveté! Il donne de faux noms à ses émotions et il juge de la qualité objective des choses d'après ses émotions. « Tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal. » Il y a donc des sentiments purement bons, absolument et infiniment bons, bons en toute hypothèse et on peut s'y abandonner sans retenue; ils n'ont à composer avec rien. C'est la ruine des mœurs. Ce qui est bon en soi est divin. « Conscience! Immortelle et céleste voix! » C'est l'avilissement de la Reli-

gion, Dieu mis en tiers dans tous les mouvements auxquels il plaît au cœur de se laisser entraîner.

Art, Morale, Religion, Politique n'ont d'autre objet que de réaliser l'unité d'éléments et de forces contraires — stériles et destructeurs, tant que leur contradiction n'est pas subordonnée et vaincue. Cette réalisation c'est le bien, sous ses noms divers, de beau, d'honnête, de sage, de juste. Mais s'il y a une bonté, une vertu, une justice spontanées et primitives, ces disciplines ne sont pas seulement inutiles, elles sont l'artifice méchant qui empêche le paradis naturel de s'épanouir. La substance réelle d'un tel optimisme, c'est donc le nihilisme de l'esprit et du cœur. Nihilisme que Rousseau exerce en rongeur morose, qui après lui réclamera le laisser aller universel des choses humaines sous le nom de Liberté. C'est un beau cri que « liberté » entre les murs d'une prison ou sous le poing du conquérant. Mais quand le joug dont nous nous sentons oppressé n'est rien d'autre que la nature du réel, c'est le cri désolé d'une servitude qui s'accepte en se maudissant.

DEUXIÈME PARTIE

LES SENTIMENTS ROMANTIQUES



OBJET ET DIVISION

Les préceptes d'éducation humaine les mieux éprouvés dégénèrent en routine, quand une autre autorité leur est attribuée que celle de l'expérience. Il peut être bon que des esprits négatifs, comme Montaigne ou même Rousseau, quelque inconstant ou mauvais modèle d'humanité qu'offrent leurs personnes, nous rappellent parfois que l'honnête homme ne se fabrique pas mécaniquement. Cependant, je ne crois pas que la nature de l'honnête homme concède la moindre parcelle d'elle-même à la spontanéité pure. Qu'il y ait des règles à observer et beaucoup de précautions à prendre pour penser avec justesse, personne ne l'oserait nier, si beaucoup s'en moquent. Rousseau, qui ne pense qu'avec ses instincts, rend cet hommage à la discipline intellectuelle, d'affecter partout à l'excès la rigueur du raisonnement. Même aujourd'hui, après un siècle et demi de perversion romantique, il est aisé de faire convenir, texte en main, les plus gâtés, qu'un Michelet donne ses sensations pour des opinions et la forme grammaticale du jugement à de simples cris. En revanche, il y a peu de principes plus généralement obscurcis que celui qui affirme la nécessité d'une organisation des sentiments. Ce principe répond

pourtant à l'office primordial de l'éducation, si la sensibilité est un facteur capital des attitudes de l'intelligence, et, si, par conséquent, la qualité de celles-ci dépend, dans une grande mesure, de la qualité de celle-là.

Pour un homme qui sent avec quelque force les événements spirituels, c'est un cruel malaise d'être divisé contre soi-même. Mais qu'une âme s'accorde avec elle-même dans toutes ses parties, c'est là un art et une fortune. Ni toutes les circonstances extérieures, ni surtout toutes les époques ne le favorisent. L'important, c'est de savoir la magnificence morale ou plutôt la vitale nécessité de l'unité en nous, et, si elle doit nous demeurer inaccessible, d'en ménager le bien à nos enfants. Je m'étonnerais, si aucune folie d'opinion pouvait étonner, d'entendre aujourd'hui glorifier le contraire, louer qu'une conscience démente ses principes par ses sentiments, qualifier de noble et de généreuse telle passion qui, passée en acte, produirait des effets absurdes et dégradants. On est, par exemple, monarchiste, comme Chateaubriand, et on avoue à la démocratie n'aimer qu'elle. On ne conteste pas la nécessité de la patrie ni des sacrifices individuels qu'elle impose, mais on a le cœur trop grand pour la préférer. On est un patricien de fait, soutenant de ses opinions effectives le patriciat, n'en déclinant pas la fonction, et on s'accorde l'élégance morale d'être bourrelé par l'injustice des inégalités. Il y a une vertu émotionnelle parée de tous les honneurs et une vertu pratique dont on accepte les exigences en la dédaignant du haut de la première. L'oi-

seau qui souille son nid est l'emblème de cette morale par laquelle les forces conservatrices au XIX^e siècle ont si puissamment collaboré contre elles-mêmes avec la Révolution. Entre des passions conformes aux exigences objectives et des passions qui ne peuvent, en s'admirant, que déplorer leur inopportunité, ce sont celles-là qui sont saines et celles-ci perverses. Le sentiment pur, le sentiment gratuit, soutenu par lui seul et alimenté de sa seule substance, peut se croire sublime, il porte en soi l'abjection d'une versatilité infinie.

Je dis qu'une âme a des mœurs quand ses sentiments sont organisés en harmonie avec l'ordre nécessaire de la vie et de l'action, quand il règne entre eux une hiérarchie d'accord avec la hiérarchie des intérêts naturels et sociaux.

Je me propose d'étudier dans cette seconde partie la désorganisation des mœurs par le Romantisme, d'après les poètes et les livres romantiques qui nous offrent les plus magnifiques modèles de l'anarchie sentimentale et qui en épuisent le spectacle.

Dans une troisième partie, j'analyserai la désorganisation romantique de la faculté de penser. Ce fait se superpose étroitement au précédent et il est inévitable que les deux sujets débordent l'un sur l'autre en quelque mesure.

Cette division, que justifierait suffisamment une raison de méthode, est assez conforme à l'ordre historique. En 1815, avec Senancour, Constant, Chateaubriand et M^{me} de Staël, le désordre des sentiments a déjà trouvé de magnifiques et de complets interprètes.

Par la suite, rien d'essentiel ne sera ajouté pour le fond. Il y aura surtout changement (et abaissement) dans la forme poétique et le ton. — C'est au contraire après 1815 que s'affirme et se généralise le désordre idéologique pour arriver avec 1830 à son plein éclat.

Rousseau demeure la source commune des deux courants et il faudra sans cesse remonter à lui.

La désorganisation des sentiments ou anarchie des mœurs (dans le sens tout psychologique que j'ai précisé) nous offrira à son tour le sujet de deux livres.

Je rencontre d'abord une classe d'esprits, qui, chastes, pour ainsi dire, dans la débauche, austères dans le dévergondage, ne retiennent de l'exemple de Rousseau que le principe de solitude. D'autres, pervertis au même idéal d'impossible jouissance, le poursuivront par l'abus des passions et ravageront toutes choses autour d'eux. Les premiers ne consomment que leur propre vie et sont les amants de la chimère pure. Tout lettré a déjà nommé Senancour. Il s'agit de creuser sans illusions le cas lamentable de cet homme si distingué. Bien que le présent ouvrage se restreigne au romantisme en France, soucieux surtout de complète information psychologique, je montrerai dans le Faust de Goethe un témoin privilégié d'une autre forme essentielle du même mal.

LIVRE PREMIER

LA CHIMÈRE

Pour jouir, tu t'es détruit.
(SENANCOUR, 6^e *Réverie*.)

CHAPITRE PREMIER

LA CHIMÈRE DU CŒUR : OBERMANN (1)

En 1788, à Paris, dans une maison de bourgeoisie sévère, assombrie de jansénisme, un jeune homme de dix-huit ans, trop sérieux, destiné par son père à l'Église, se nourrissait secrètement des *Réveries* et d'*Emile*. Insoumis de pensée, mais à jamais timide par l'effet d'une éducation trop étroite sur une organisation nerveuse facile à briser, il se grisait d'aspirations et d'utopies silencieuses et se composait à outrance un monde irréel. Toutes ses énergies de sentiment se polarisaient sur cette chimère intérieure. Nous allons voir celle-ci les dévorer. L'irréalisme des idées et des

(1) Sur la biographie de Senancour, voir principalement : Jules Levallois : *Senancour avec des documents inédits* Paris, Honoré Champion, 1897. Allvar Saladin Tornudd, *Etienne Pivert de Senancour*. Helsingfors, 1898. Voir aussi Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire* (14^e leçon) et *Portraits contemporains*, 1.

désirs avait pu faire la gloire de Jean-Jacques, dont la magnifique inconscience soutenait à merveille un enthousiasme factice. Inoculé à l'âme scrupuleuse de Senancour, il la minera du doute et du désespoir d'elle-même.

Ecrite sous la forme de rêverie ou de méditation philosophique, l'œuvre de Senancour n'est qu'une longue analyse du moi, indéfiniment reprise et creusée; on ne peut dire: une autobiographie, tant son existence est vide d'incidents. Sans état, à peu près indifférent aux affaires publiques, étranger, ce qui est à peine croyable, aux événements littéraires les plus retentissants de l'époque (il dit n'avoir connu *le Génie du Christianisme* qu'en 1816), Senancour a systématiquement cherché la retraite et n'a voulu tenir compte que de la vie intérieure. Il a eu vingt ans au début de la Révolution, elle l'a ruiné, et il ne l'a pas vue. L'expérience n'existait pas pour lui et n'entraîne pour rien dans la formation purement subjective de sa pensée, qu'il se flattait de tenir au-dessus du temps dans je ne sais quelle région de « permanence » (c'est son mot favori), d'éternité.

Tant de dédain pour la réalité s'explique. Un fait minime : les avortements de sa destinée individuelle, a exercé sur la philosophie de Senancour une influence qui n'appartient légitimement qu'au spectacle de la nature et de la société. Mais ces avortements nous apparaissent eux-mêmes comme le résultat si nécessaire d'une aberration initiale de l'esprit, qu'on ne saurait suivre Senancour, quand, avec la discrète amertume d'un raté de génie qui se respecte, il s'en

prend à la gêne de sa condition de n'avoir pas réalisé son grand œuvre et rendu son nom cher aux hommes. Il est vrai qu'il a vu s'émietter un grand héritage duquel il espérait l'indépendance si précieuse au penseur et à l'écrivain; qu'à vingt ans, il s'est laissé mettre sur les bras une compagne, trois fois inopportune par la mesquinerie de son esprit, par son manque de bien, et par la quantité exagérée de vie morale que les Senancour attendent des gens. Son existence, sans avoir jamais été misérable, fut constamment précaire, rétrécie. Mais la jeunesse de Chateaubriand, la vieillesse de Lamartine (il ne faut pas citer de moindres noms à côté du sien) ont connu d'autres traverses. La vérité, c'est que Senancour cherchait la pierre philosophale. Ayant surmené à cette poursuite de l'inattingible son extrême sensibilité, sa belle imagination, sa force morale, sa dialectique, que lui restait-il à nous confier? Son insuccès sombre, sa vie gâtée, bien pis : rapetissée, son oscillation éternelle d'une espérance hallucinée à un noir déboire. C'est ce qu'il a fait, parfois en aveux cruels, plus souvent dans l'illusion d'estimer la vie humaine en général.

Assistons à la destruction d'une nature d'élite par des visées que la réalité ne comporte pas

L'obscur jeunesse de Senancour n'a été qu'un long abandon à l'imagination et à la sensibilité. Des désirs illimités qu'elles lui suggèrent, il s'est fait un ciel. Et comme son ciel le rend « un étranger » parmi ses semblables, il débute par ne pas consentir à la société.

J'interrogeai mon être, je considérai rapidement tout ce qui m'entourait ; je demandai aux hommes s'ils sentaient comme moi ; je demandai aux choses si elles étaient selon mes penchants... (1)

C'est avec cette grande prétention déçue que nous avons vu Jean-Jacques entrer dans le monde, l'insulte à la bouche. Désenchanté de la terre, Senancour gémit, s'enfonce en lui-même et s'isole.

C'est certainement à la flamme de Rousseau que s'est allumé le délire imaginaire de l'auteur d'Obermann. Mais l'infériorité oratoire de celui-ci, qui se trouve en même temps une délicatesse morale, c'est que sa vaine concupiscence porte beaucoup plus haut ou beaucoup plus dans le vide. Il ne se satisferait pas de « houris. » La différence entre la sensibilité de son maître et la sienne, c'est celle d'un apprenti gâté par le plus mauvais romanesque à un adolescent de très bonne naissance, énervé par le mysticisme. Certes Senancour ne voudrait pas donner un nom, une limite à l'idéal objet des jouissances capables de l'apaiser.

Il y a une distance bien grande du vide de mon cœur à l'amour qu'il a tant désiré, mais il y a l'infini entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être. L'amour est immense, il n'est pas infini... Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin qui soit toujours devant moi, au-delà de moi, plus grande que mon attente elle-même, plus grande que ce qui passe (2)... Les affections de l'homme sont un abîme d'avidité... Mon cœur désire tout, il veut tout, il contient tout. Que mettre à la place de cet infini qu'exige ma pensée (3) ?

(1) *Obermann*, édition Charpentier, lettre I.

(2) *Ibid.*, XVIII.

(3) *Ibid.* XLI.

L'infini? Lequel? De volupté, de pouvoir ou de science? Mais y a-t-il dans l'infini des divisions? Et comment se figurer l'éprouver, si ce n'est en une extase qui fût comme la somme de tous les épanouissements nerveux? Etrange passion! C'est toujours le « monde idéal », le « monde meilleur » de Jean-Jacques, mais dépouillé de toute image précise et fondu en une espèce d'essence métaphysique dont la communication, ou mieux : la caresse, ne laissât plus rien manquer à l'âme.

Cette passion, Senancour ne la subit pas seulement. Il la cultive. Et la partie consciencieuse, religieuse, de son esprit y intervient comme pour la fixer solennellement en lui. Il se refuse à tout concept, à tout désir moindres que cette infinité de sensation. Ce serait la pâture d'un dieu. L'homme qui s'illusionne d'y goûter ne ronge que lui-même. Sa sensibilité, ne s'exerçant que sur elle-même, s'y tue. Pour engager tout son être moral, persister toute une existence, comme l'a fait Senancour, dans cette direction sans terme, il faut qu'à la soif excessive du cœur s'ajoute une erreur intellectuelle, une notion viciée du réel, l'appel d'un fantôme, ce halo enfin d'un mysticisme chrétien sans christianisme réel, sous lequel les séduisantes images de la nature, les objets naturels de nos appétitions n'apparaissent plus que démesurément agrandis et embrumés, ôtant au désir son antique confiance, sa hardiesse ingénue, pour n'en laisser subsister, stérile et dévorante, que la palpitation intérieure.

C'est le propre d'une sensibilité profonde (ne devrait-il pas être : désorbitée?) de recevoir une volupté plus grande

de l'opinion d'elle-même que de ses jouissances positives? celles-ci laissent apercevoir leurs bornes, mais celles que promet ce sentiment d'une puissance illimitée sont immenses comme elle et semblent nous indiquer ce monde inconnu que nous cherchons toujours (1).

Exaltation d'un instant et d'où l'on retombe bien bas. Cet univers de rêve, ce grand mirage paradisiaque d'un érotisme égaré, il faut, pour lui donner sa vraie couleur, l'image funèbre qui lui fait cortège. L'ennui, le vide, voilà la morne rhapsodie d'Obermann. (Obermann, indiquons-le une fois pour toutes, c'est Senancour à son plus haut degré de sincérité). Entre l'atonie et l'extase, il n'y a pas pour lui d'états de conscience.

Triste et vaine conception d'un monde meilleur! indigne extension d'amour! regrets des temps qui coulent inutiles! sentiment universel, soutiens et dévore ma vie! Que serait-elle sans ta beauté sinistre? C'est par toi qu'elle est sentie; c'est par toi qu'elle périra (2)! »

Mais même ainsi endeuillée, l'illusion première se laisse de moins en moins ressaisir et l'ivresse se dérobe.

Comment trouverais-je dans les choses ces mouvements qui ne sont plus dans mon cœur, cette éloquence des passions que je n'ai pas et ces sons silencieux, ces élans de l'espérance, ces voix de l'être qui jouit, prestige d'un monde déjà quitté (3)?

Voilà Senancour à vingt-cinq ans. Guérira-t-il? N'est-ce qu'une crise, peut-être une attitude? On pour-

(1) *Obermann*, II.

(2) *Ibid.*, IV.

(3) *Ibid.*, LV.

rait le croire, au souvenir des jeunes générations qui, depuis lui, ont joué de la désespérance. Mais le gémissement d'Obermann est trop morne pour que ce qu'il nous livre ne soit pas le fond, l'irréremédiable. Toutes ses fibres se sont trop usées sur la Chimère pour n'en avoir pas gardé une impuissance définitive aux émotions et aux activités naturelles. L'aspiration insensée de son adolescence sera le regret de son âge mûr, et, dans sa vieillesse, où le besoin le mit au métier proprement dit d'homme de lettres et de journaliste, un ridicule émouvant qui s'ajoutait à celui de grand esprit resté dans le nuage, et que sa modeste dignité rendait vénérable. Il n'a jamais su que se fuir lui-même ou se creuser lui-même, rêver la vie ou en mettre la valeur en question. Sentons cette témérité d'une âme élevée. Mais n'omettons pas ce qu'elle implique de mal venu, de chétif.

Son vain élan rompu, il médite son cas et l'universalise. Le débat de son être devient le drame de l'humanité. Il fait passer dans le vieux thème de Rousseau sur la méchanceté de la civilisation la cruauté de son propre malaise. D'où vient ce qu'il souffre ?

Du « produit vainement admiré de cent siècles de délire (1) ! » De ces grandes ambitions d'idées et de sentiments, si étrangères au besoin naturel, où s'engagea un jour l'étourderie des ancêtres, que le temps a accumulées et irritées et dont les âmes modernes ont hérité « une imprudente énergie » (2), « un monde de regrets et de désirs ».

(1) 7^e Réverie.

(2) 4^e Réverie.

Le remède? Retour à la condition première. Senancour médita de la reconstituer dans un ouvrage sur le « Monde primitif. » Il eût fallu, pour l'entreprendre, la féconde ignorance de Rousseau. Mûr, puis vieilli, Senancour continuera de se retourner vers cette construction imaginaire dont les contours, avec le temps, devenaient plus faibles. Nulle autre ne lui paraissait digne d'être entreprise. « Si au moins il appartenait à ma destinée de ramener à des mœurs primordiales une contrée circonscrite et isolée! » Voici, bien changée de ton, étouffée, naïve et comme pudique, la grande hâblerie de Jean-Jacques.

La félicité, ou tout au moins la tranquillité de l'homme civilisé succombe donc sous un ennemi intérieur : la complexité acquise de sa vie psychique, la mémoire, « cette incalculable multiplicité des impulsions conservées ou reproduites qui imprime en nous une activité immodérée et nous entraîne à des efforts vains et destructeurs (1)! » Heureux l'homme originel! Toutes ses idées tenaient « à l'action présente des êtres extérieurs... toujours modifié selon le cours universel des choses, toujours à sa place, il était toujours bien. » Psychologie singulièrement humble, qui rappelle la statue de Condillac, au moment où la pensée entre en elle, avec la première sensation, et qui voudrait éterniser le genre humain dans cette aube supposée de son développement mental, assez au dessous des animaux supérieurs, lesquels ne connaissent pas la mélancolie élevée, mais déjà se souviennent,

(1) 7^e Réverie.

comparent et désirent. Cet état d'idéal équilibre nous étant devenu inaccessible, il faut trouver à l'inquiétude de l'esprit des dérivatifs qui la tempèrent sans la laisser tomber jusqu'à l'apathie. Le pauvre Senancour se décrit avec une précision attristante. A « cette agitation dans l'épuisement » dont il se plaint, à « cette sensibilité dans la langueur », à cette peine « d'être toujours mû sans pouvoir se mouvoir », reconnaissons une débilitation des centres nerveux et comme un tarissement de l'innervation centrale qui laisse la conscience sans défense contre le jeu fatigant et vain de la pensée spontanée. Cette séduction continuelle à l'inconsistance d'impressions fugitives semble plaire et rafraîchir tout d'abord, mais dès qu'elle se prolonge, elle accable.

A défaut d'une refonte de la condition humaine, Senancour connaît et pratique quelques palliatifs à sa maladie de l'âme. « Quand je vis les Alpes, les rives des lacs, le silence des chalets, l'égalité des temps et des choses, je reconnus des traits de cette nature présente (1). » Sous cette formule mystique, on discerne l'action d'une morphine. Senancour en abusa. Vécut-il plusieurs mois, comme son Obermann, seul, en « homme primitif » dans une caverne de la forêt de Fontainebleau? Cette endurance est peu vraisemblable. Les beaux sites, si l'on en veut tirer trop de jouissance, aggravent bientôt le poids dont nous sommes opprimés. Les douze à quinze années que dure l'histoire morale, déroulée dans *Obermann* et les *Réveries*, ne sont guère occupées, à l'exception de

(1) *Obermann*, LXXVI.

deux ou trois voyages forcés dont l'auteur, qui ne descend jamais à terre, ne précise pas la cause, que par des déplacements inquiets en Suisse. On arrive un soir dans l'auberge allemande, allégé de soi-même par le vent et les vives sensations du voyage; le feu, le souper, la belle boiserie luisante, les va-et-vient familiers, les choses patriarcales et rustiques, réconfortent doucement; le matin, la campagne fait fête au réveil; on voudrait étreindre la terre, et les moindres jeux du soleil sur ce domaine vierge renouvellent la volupté. Mais que l'après-midi est lourde! le passé nous rejoint, semé de tant de jours perdus et de déclin pareils. Tout a cruellement pâli. Il faut fuir.

Les lieux où Senancour trouve le plus d'harmonie avec lui-même, c'est les hautes vallées; dans une enceinte noire de bois, des prairies à peine animées par le bruissement du feuillage et de l'eau, et, si quelque être vivant figure dans ces muets spectacles, que la distance l'immobilise; les lentes modifications du jour dans une clairière; une avenue oubliée où la mousse étouffe les pas. Dans ces refuges où l'on dirait qu'une éternité est enclose, sa pensée trouve un rythme qui ne l'affole ni ne l'épuise et jouit d'un instant de concorde avec elle-même. « La paisible harmonie des choses fut sévère à mon cœur agité. » Il cherche aussi des sites âpres et déserts, où le roc perce de partout la terre dénudée, qui magnifient son propre déchirement. Il hait l'Été, cette immense image de bonheur qui nous laisse plus accablés de notre condition, et le chant du rossignol qui navre. Mais il chérit

L'automne, les manifestations d'une vie atténuée, endolorie. Versailles, les statues rongées des vieux parcs, délices de tant de ses successeurs en nostalgie, ne l'arrêtent pas, la mélancolie sans doute en est trop forte et invite à vivre. Parfois, parmi ses contemplations, la flèche d'un souvenir frappe son cœur d'une courte défaillance.

Plusieurs de ces collines lointaines, à divers points de l'horizon ramenaient des souvenirs douloureux et des regrets inénarrables (1)... les chants d'une voix lointaine nous accablent d'un sentiment indéfinissable de nos pertes (2).

A Paris, ses sensations sont horribles. Il se fait aveugle et sourd. Mais, posée sur un petit mur, une jonquille fleurie lui rapporte cet enchantement « d'une lueur céleste que nous croyons saisir, qui nous passionne, qui nous entraîne et qui n'est qu'une ombre, indiscernable, errante, égarée dans le ténébreux abîme (3). »

Il recourt aussi à la consolation philosophique. Mais quelle philosophie est consolatrice ? Celle pour qui « le tout seul existe seul, absolument, invinciblement, éternel, impérissable, » aveugle surtout et ignorant de lui-même. Elle nous fait comprendre le néant de notre être, et que nos opinions, nos ambitions, nos desseins, notre « sagesse », inspirés par la croyance à quelque chose de rationnel et d'harmonique dans la situation de l'homme, ne sont que des révoltes. Replongeons-nous dans la suprême indifférence de la

(1) 1^{re} Réverie.

(2) 3^e Réverie.

(3) *Obermann*, XXX.

nature qui nous porte sans l'avoir voulu plus qu'elle n'a voulu rien de particulier ni de définissable, et goûtons, dans cet abandon, une anticipation peut-être voluptueuse, de la mort qui est le seul sens de la vie individuelle.

Cède, pour n'être pas contraint; et sans opposer un effort puéril à la force universelle que rien n'arrête, sans lutter contre le fleuve éternel, repose heureusement sur la nacelle qu'une douce pente entraîne à l'inévitable mort. Si cet abandon est paisible, jouis des fruits que présente à ta main la rive qui s'offre et fuit sans cesse; si les orages ou les ennuis te font désirer le terme, quitte ta nacelle, il est partout sous toi (1).

Mais ces grands remèdes de la nature et de la philosophie ne sont pas toujours à la portée de notre humeur. Avec une minutie qui, loin de rien rabaisser, donne à cette nosographie toute sa valeur, Senancour cherche toutes les manœuvres d'hygiène psychique par où puisse s'écouler le tourment intérieur de l'esprit. Il signale « une marche lente et comme mesurée, une action uniforme des bras » ou, à défaut de ces exercices, « le mouvement facile et égal de la langue qui déplace et presse des parcelles de fruits desséchés (2) ». — Inversement, il préconise l'exaltation systématique par les excitants (mais son innocence ne dépasse pas le vin et le thé). Toute l'énergie de la vie intérieure se dépensant en imaginations violentes, on cesse d'être tourmenté de soi-même et on retrouve, par cet artifice, un équivalent de la quiétude du

(1) 2^e Réverie.

(2) Réveries.

« primitif ». Alors ce solitaire se voit « domptant les caïmans, traversant les fleuves à la nage, poursuivant le bouquetin sur les granits glacés, allumant sa pipe à la lave des volcans... mâchant le bétel, prenant l'opium, buvant l'ava ». Les baudelairiens reconnaîtront qu'Obermann les devance et contient le germe de toutes les psychoses romantiques.

Tant de soins n'empêchent pas Senancour de retomber constamment en présence de la vision la plus plate : celle de sa carrière pauvre et manquée. Mais elle n'enseigne pas à ce spéculatif incurable un peu de bon sens. Il édifie sur la part des circonstances, des hasards, des fatalités dans les destinées humaines, ces cent explications dont se divertissent déplorablement de belles facultés stérilisées par quelque défaut d'adaptation inné ou accidentel aux conditions extérieures.

Et ses années roulent dans ce chaos, uniquement tissées des rayons et des ombres que, selon l'heure, il projette sur le vague univers. L'infortuné se croit toujours à la veille des magnifiques énergies.

(Je voudrais être un quart d'heure seul devant un lac agité ! Je crois qu'il ne serait pas de grandes choses qui ne me fussent naturelles.

Dans cette jeunesse, pas un amour ! Deux silhouettes de femmes passent indécises dans la brume d'Obermann ; et il n'en aime que le regret. Les plaisirs font naître en lui une pensée trop étendue qui les tue. « Les seuls d'entre nous qui jouirent de cet instant, dit-il après le récit d'un goûter dans la montagne,

furent ceux qui n'en sentaient pas l'harmonie morale » (1).

La montagne, qu'il aimait trop, aurait pu donner à Senancour d'autres leçons. Sur un sentier de rocher, au bord de l'abîme, l'instinct nous avertit de regarder fermement devant nous. N'est-ce pas l'image de la vie ? L'âme la plus solide ne défaille-t-elle pas, au souvenir des journées perdues, à l'imagination de ce qui aurait pu être ? Le moi sème sa route de déchets qu'il vaut peut-être mieux sanglants que pâles, et dont une vapeur se lève qui serre le cœur. Sombre plaisir que de la respirer ! Mais la nature, malgré tout, est providentielle. Ce plaisir lui-même, pour donner toute son amertume, demande l'élément contraire ; il ne torture fortement que celui qui a une fois au moins saisi l'occasion par les cheveux. « Pour jouir, tu t'es détruit », se dit à lui-même Senancour. Il a cherché l'exaltation du sentiment là où il devait littéralement mourir de langueur. Nous, que son mal a pu toucher, gagnons du moins la vieillesse de telle sorte que dans le plus triste de nos jours passés il y ait eu un germe.

CHAPITRE II

LA CHIMÈRE DE L'ESPRIT : FAUST

A côté du lamentable Obermann, comme témoin du même mal, ne s'étonnera-t-on point que nous invo-

(1) *Obermann*, LIX.

quions le *Faust* de Goethe ? Faust ne personnifie-t-il pas les extrêmes audaces de l'esprit ? Comme Obermann, il souffre d'une suprême ambition déçue : mais c'est l'ambition d'omniscience. Le désespoir que lui inspire la fatale brièveté de la connaissance humaine, ne se présente pas sans grandeur. Cependant nous avons vu chez Obermann la soif d'un infini de jouissance ne signifier au fond que l'impuissance morbide d'une sensibilité solitaire aux plaisirs naturels de l'homme. Cette aspiration, en apparence si généreuse, à un absolu de vérité, ne cache-t-elle pas aussi quelque secrète ruine de l'âme ? Est-ce bien à la vérité qu'elle s'adresse ?

Le poète de *Faust* a fait à cette question la réponse la plus mâle. Son héros guérit de la désespérance spéculative, du jour où, jeté dans la vie, il trouve dans les conséquences de ses passions et les difficultés de ses entreprises, une matière de réflexion à laquelle sa puissante intelligence s'égalé à peine. Mais ce n'est que dans sa première attitude que Faust a enthousiasmé le romantisme, parce que celui-ci s'y est reconnu, au lieu que la suite de cette épopée morale, cette découverte progressive de l'ordre classique par un barbare, contenait à son adresse une leçon qu'il ne pouvait pas entendre. Etudions dans la crise initiale de Faust une des formes du naufrage romantique.

I

M. Homais a pu dire que, si Faust avait connu les merveilles de la science au XIX^e siècle, il n'eût pas dé-

sespéré de l'esprit humain. Mais M. Homais n'est pas dans la question. Non! ce n'est pas Faust, qui, pour avoir inventé la chimie organique ou la bactériologie, se fût écrié que « le monde est désormais sans mystère. » A supposer qu'il n'y eût plus un phénomène dont la loi nous échappât, encore ne s'agirait-il que des phénomènes accessibles à nos sens ou aux instruments que nos sens nous permettent de construire. Et Pascal nous rappelle opportunément cet « infini de grandeur » et cet « infini de petitesse » par où la nature physique dépassera toujours des moyens finis d'observation. Mais, l'investigation humaine pût-elle indéfiniment s'avancer vers des éléments plus ténus, s'étendre sur des espaces toujours plus vastes, qu'elle ne nous rapprocherait pas de l'énigme dont Faust se dit torturé : le pourquoi de l'existence universelle.

C'est également mal entendre Faust que d'imputer son désespoir aux lourdes négations du matérialisme ou du « positivisme » modernes. En ce cas, il suffirait de lui démontrer l'insuffisance de ces philosophies, pour terminer son chagrin. Mais sa curiosité n'est pas moins étrangère à la sphère de la métaphysique qu'à celle de la science. Il y a certainement de la vérité métaphysique, des éléments de connaissance supérieurs aux données matérielles des sens ; et la science expérimentale en témoigne elle-même, puisque c'est l'intelligence qui, en postulant un ordre constant de la nature et même les modes ou ressorts les plus généraux de cet ordre (tels que « mécanisme », « finalité »,) promet un champ ferme aux investigations de la science et dicte

la forme de ses hypothèses et théories. Allons plus loin : c'est une position tout à fait forcée, que de prétendre avec Kant, que ces grandes idées directrices expriment les nécessités ou convenances de la pensée, mais non pas les actions réelles de la nature, dont nous ignorerions tout. Est-il vraisemblable que les données constitutives, les directions essentielles de la pensée soient sans rapport avec l'économie intérieure d'un monde au sein duquel elle est née? On ne parle pas d'identité, de correspondance exacte, mais tout au moins d'équivalence profonde. Et c'est déjà concéder à la métaphysique beaucoup plus que ne font, parmi les plus autorisés des philosophes modernes, les moins brouillés avec elle. Mais où Kant nous paraît avoir tracé une infranchissable limite, c'est quand il montre que les vues propres de l'esprit, nécessaires pour éclairer la nature, sont impuissantes à jeter le moindre jour sur ce que Faust se plaint de devoir ignorer éternellement : la cause première et universelle (s'il est une telle cause), le but dernier et universel (s'il est un tel but). Nul fait ne nous est intelligible que par les principes de l'intelligence. Mais ceux-ci sont de pures abstractions, dès qu'on les considère en dehors de leur application à quelque objet d'expérience. Vouloir en tirer des lumières sur l'absolu, c'est, qu'on nous passe la comparaison, demander un travail utile à un estomac sans aliments. Il y a une métaphysique, mais une métaphysique du sensible.

Les systèmes qui prétendent nous ouvrir quelque porte sur l'Absolu, si divers et inégaux soient-ils par ailleurs, nous proposent tous, sur ce point suprême,

l'impensable, le rien intellectuel. Le Dieu de Platon, « soleil du monde des idées », est un éblouissement ; le Dieu de Spinoza, revêtu d'une « infinité d'attributs infinis, » un ténébreux abîme. La pensée cesse devant ces concepts sans contenu, qui ne se donnent une apparence d'exister qu'au moyen de l'image. A l'instant même où elle se met en face du problème des problèmes, l'intelligence se vide, pour ainsi parler. Qu'est-ce-à-dire ? Que l'inquiétude de l'Absolu n'est pas une inquiétude intellectuelle. Une faculté ne peut chercher sa satisfaction ultime dans son anéantissement. Cette absorption douloureuse dans l'énigme ontologique, dans la mesure où elle accapare l'esprit, signifie l'atonie de ses curiosités et de son activité naturelle. En fait, elle répond à une langueur de la sensibilité, à une sollicitation intempérante du cœur. La chimère de l'intelligence, c'est donc toujours la chimère du cœur.

C'est ce qu'accusent avec évidence les plaintes et les exaltations confuses de Faust. Il croit crier son ignorance et ne crie que son ennui. « Pas un chien qui voulût vivre ainsi ! » Le poète, adaptant à son dessein les données d'une légende populaire, a feint que Faust pût, grâce à certaine manœuvre de magie, entrevoir dans un éclair ce fond absolu de l'Être, objet de ses vœux insensés.

Ah ! quelles délices inondent soudain tous mes sens à cette vue ! L'ivresse sacrée de la vie se rallume en moi et ruisselle comme une lave ardente dans mes nerfs et mes veines. Un Dieu a-t-il tracé ces signes qui apaisent en moi a tempête, qui remplissent mon pauvre cœur de bonheur

et font surgir autour de moi dans une poussée pleine de mystère les forces dévoilées de la nature? Suis-je un Dieu?... (1).

Mais la sensation n'est pas assez étourdissante encore.

Quel spectacle ! mais hélas ! rien qu'un spectacle ! Où te saisir, Nature infinie ! Où vous saisir, mamelles, sources de toute vie, auxquelles terre et ciel sont suspendus, vous, vers qui se presse la poitrine flétrie ? Vous ruisselez, vous abreuvez, dois-je languir en vain ?

Ces pâmoisons ne nous sont pas inconnues. Elles berçaient Jean-Jacques aux rives du lac de Bienné et sous les futaies de Montmorency. Obermann les demandait aux hautes vallées alpestres. « Suis-je un Dieu ? » eussent-ils pu s'écrier aussi, avant de revenir ramper, l'un dans la délectation morose de ses bas soupçons et de ses inavouables griefs, l'autre dans les supputations déplorables de sa vie ratée. Ce « monde meilleur », ce « monde idéal », cette « nature présente », où les transportait l'impression de certains paysages, Faust les cherche dans le sentiment du grand tout, dans cette espèce d'illumination débraillée. « Soumettre l'univers à sa pensée », écrivait significativement Senancour dans les *Rêveries*, « répond au besoin de sensations fortes. » Entendons que la sensation la plus « forte », c'est de perdre la conscience de soi-même.

(1) La traduction des fragments du Faust cités dans ce chapitre est celle que nous avons donnée dans les *Pages choisies* de Goethe (A. Colin, éditeur).

II

Le mal d'Obermann le conduira au tombeau. Celui de Faust n'est qu'une crise. Sous son bonnet carré, ce docteur du seizième siècle n'est autre que le jeune Goethe. Et voici une des aventures intellectuelles de cette complexe adolescence qui les courait toutes. Dans le même temps que le solitaire passionné du *Faust*, n'était-il pas l'amant inconstant et bourrelé du *Clavigo*, l'élégiaque du *Werther*, le bon chevalier du *Götz*, et, partout où il passait, un précoce séducteur des esprits, un jeune patricien habile à plier la vie à ses desseins, sans blesser les hommes ? Quand, vingt ans plus tard, sur les instances de Schiller, il décidera de donner une suite au fragment que nous venons de commenter et qui constituait l'essentiel du Faust primitif, déconcerté par ce monstre esthétique : un personnage gothique, interprète des pensées modernes les plus dissolvantes, il traitera son ouvrage de « composition barbare », de « bouffonnerie », de « caricature ». Mais ces « barbaries », « ces bouffonneries » ont reçu de lui l'expression la plus concentrée et la plus brûlante ; elles seront, dans le siècle qui suit, la substance intellectuelle et sentimentale de bien des âmes. N'y reconnaissons-nous pas la fameuse « maladie du doute » ? J'ai lu dans ma jeunesse un livre intitulé : *Le doute et ses victimes dans le siècle présent*. Certes, le XIX^e siècle a compté plus de victimes morales qu'aucun autre, mais le doute métaphysique est un grand innocent.

Avant de montrer Faust rentrant dans la réalité humaine, attachons-nous à un épisode d'où ressort la différence, si nécessaire à observer, entre ces imaginations de tristesse et de défaillance, nobles, parce qu'elles demeurent ingénues, qui inspirent les dangereux chefs-d'œuvre de Schumann et de Chopin, et ces émotions frelatées et grimaçantes du romantisme, où l'orgueil exploite le désarroi du cœur. Faust, retombé de son effort exaspéré vers une ineffable et impossible possession, à l'horreur de son cabinet solitaire, a médité le suicide. C'est la fête de Pâques. Les hymnes de l'église prochaine le séduisent à la douceur de la vie. Accompagné de son famulus Wagner, grand savant qui estime la nature pour l'immense matière qu'elle fournit aux livres, il se promène dans la campagne, après vêpres.

Vois, comme aux feux du couchant étincellent les toits encadrés de verdure. Le soleil décline, c'est la fin du jour, mais l'astre se presse vers d'autres lieux et fait éclore une vie nouvelle... Hélas! aux ailes de l'esprit ne viendront pas s'ajouter des ailes de chair. Cependant nous sommes tous ainsi faits que notre âme se sent, elle aussi, emportée dans les hauteurs, quand, sur nos têtes, perdue dans le bleu de l'espace, l'alouette lance sa chanson vibrante, quand, sur les âpres cîmes couvertes de sapins, l'aigle plane, les ailes étendues, ou quand, par delà plaines et mers, la grue se hâte vers sa patrie.

On nous a vu assez peu troublé par l'harmonie célèbre de certains morceaux lyriques pour déclarer la putréfaction de leur source émotionnelle. Mais l'âme peut manquer de solidité, sans manquer de

décence. L'important, c'est de ne pas faire des désirs qui nous emportent sur le lointain espace, des dieux. La raison s'en attriste et ils en deviennent eux-mêmes perpétuels et accablants. Les poètes païens connurent aussi cette lascivité de l'âme à l'heure du couchant ou dans le clair de lune.

Mais une brutale sommation de sortir du rêve arrache enfin Faust à la solitude où il appelait Dieu et où il n'a rencontré que le désert du moi. Elle survient sous la figure de Méphistophélès, personnification de tout ce qu'il peut y avoir d'« intelligent », de supérieur et, par conséquent, de tentateur pour un esprit au-dessus du commun, dans la négation. Un *Prologue dans le ciel* nous l'a déjà montré engageant un pari avec le « Seigneur » sur le « salut » de l'âme de Faust qu'il reçoit toute licence de solliciter et d'égarer. Ce subtil analyste démêle ce qui se cachait d'infinie concupiscence sous la nostalgie transcendante de Faust. Il spéculé sur sa lamentable chute pour lui offrir pleine mesure de jouissances et d'ambitions satisfaites.

Cesse une bonne fois de te creuser la tête, et sur mes pas lance-toi dans le monde ! Je te le dis : un gaillard qui spéculé, c'est un animal que quelque malin génie promène en rond sur une lande aride, quand tout autour s'étendent de beaux pâturages verts.

Avec dédain, Faust consent à le suivre. Mais dans le temps même qu'il renonce à sa première Chimère, il tombe dans une seconde, moins périlleuse, car pour une âme bien née, elle porte en elle-même son remède. Si Dieu, pense-t-il (nous avons vu ce qu'est ce « Dieu »), seul digne d'être désiré, se dérobe éternellement, s'il

se faut jeter dans le non-sens de la vie, de l'action, au moins, pense-t-il, qu'on s'y jette avec frénésie et de façon à l'épuiser tout entier!

Précipitons-nous dans le mugissement du siècle, dans le tourbillon des événements!... Tu m'entends bien; il n'est pas question de plaisir. C'est au vertige que je me voue... Ce qui est le partage de l'humanité tout entière, je le veux éprouver tout en moi. Je la veux concevoir dans ses extrêmes, entasser sur mon cœur ses biens et ses maux, élargir ainsi mon être jusqu'à son être, et, comme elle, sombrer à la fin.

Jactance sans danger chez un esprit actif. Il suffit de mettre la main à une œuvre, matérielle ou intellectuelle, humble ou réputée, pour apprendre qu'on n'est qu'un continuateur ou rien. O docteur Faust, veux-tu t'illustrer? Ou veux-tu seulement échapper au néant, je ne dis pas à celui de la mort, mais au néant horrible et redouté de la vie? La loi est la même: collabore et perpétue!

C'est la leçon qu'entend Faust. Et l'avantage de de Méphistophélès diminue, la confiance du Seigneur va se justifiant, à mesure que Faust a plus d'expérience. Car il était de ces êtres nobles à qui l'expérience profite. Méphistophélès connaît toutes les façons qu'a l'individu d'être son propre destructeur et il les guette. Mais ce qui dépasse son horizon, c'est le bien, œuvre exclusive de la durée et de la constance, c'est le progrès d'un esprit qui, de méprise en méprise, arrive à se placer dans les conditions, toujours anti-ques et toujours nouvelles, d'une activité créatrice, à se libérer de soi-même.

LIVRE II

LA CORRUPTION DES PASSIONS

CHAPITRE PREMIER

LA SENSIBILITÉ ROMANTIQUE

La chimère qui dévore Obermann et Faust (avant la guérison) représente, par rapport aux dissolvantes rêveries de Rousseau, une aggravation du mal. C'est le même poison, mais épuré de certains éléments grossiers, quintessencié en quelque sorte, capable dès lors de pénétrer dans les sensibilités les plus fines. Le « bonheur » à la Saint-Preux, c'est, a dit M. Faguet, « le songe d'une nuit d'été d'un maître d'études. » Pâtüre trop tangible pour Obermann et Faust. Ce qu'ils cherchent, c'est plutôt ce que M^{me} de Staël appelle, dans un langage affreux, mais qui éclaire singulièrement notre sujet, « l'ivresse de la nature morale ». Cet apât de félicité et de délire que nous tend de toutes parts l'œuvre de Jean-Jacques, ils y ont mordu, mais sans convoitise vulgaire, je dirais presque : avec une intention élevée. Ils partagent la langueur de Rousseau, mais sans matérialiser, comme ce plébéien, l'objet de leurs concupiscences. La jouissance seule

sollicite ces âmes peu viriles, mais sous l'enveloppe de la religion, sous les noms de Dieu, d'Infini, de Vérité. Ils l'attendent d'en haut. Ils brouillent tout, appelant esprit ce qui est matière et sens. Voici, ô lamentable contresens ! des Rousseau métaphysiques, des Rousseau de la vie intérieure. Par eux, la sensualité romantique descend jusqu'à des fibres plus délicates et plus secrètes, ce qui semble la spiritualiser. Parce que tous les genres d'émotions que la saine nature veut distincts, se mêlent les uns aux autres dans leur cœur sans soutien, ils se croient sur la voie d'une émotion sans nom, surhumaine, infinie. Ils l'espèrent du silence et du tête-à-tête avec eux-mêmes. D'autres vont au contraire la demander fiévreusement aux occasions de la vie.

On ne vise pas ici l'influence exercée par tels ou tels livres sur une génération. On suit les modes et les phases d'une révolution générale de la pensée et du sentiment, dont les progrès se manifestent simultanément par bien des faits littéraires, mais se définissent mieux d'après quelques échantillons privilégiés que par un tableau historique général. *Obermann* paru en 1804, ne fut lu qu'à partir de 1833. *Les Réveries* plus riches encore de sens pour le psychologue, parues en 1799, n'ont, pour ainsi dire, jamais été lues. Mais l'influence romantique est endémique dès le début du XIX^e siècle. Le romantisme est l'atmosphère d'un temps où l'œuvre de Rousseau demeure sur la voie publique.

Suivons maintenant hors de la solitude ce mal raffiné. Voyons comment il s'est mêlé, pour les dévoyer

et les corrompre, à tous les sentiments. Laquelle des passions naturelles de l'homme, le ferment de cette étrange passion, suprême à la fois et sans objet, pourrait-il ne pas désordonner et flétrir? De quelle part de déraison chronique va-t-il affecter la conception de la vie?

C'est ce que nous diront, si nous les interrogeons avec une pénétration suffisante, l'auteur d'*Adolphe*, l'auteur de *René* et l'auteur de *Corinne*.

CHAPITRE II

LA MANIE DES PASSIONS

PORTRAIT DE BENJAMIN CONSTANT

A l'âge de dix ans, Benjamin Constant adressait à sa famille des lettres d'observateur et de mondain consommé, jolis monstres, uniques dans toute la littérature, dont le ton parfait nous glace. A quarante-sept ans, pour peindre son amour à Mme Récamier qui en comptait trente-sept, il se livrait à des démonstrations de mélodrame, se traînait à genoux dans des chapelles, prenait à témoin Dieu, l'idéal, les anges, le bleu du ciel, comme un étudiant allemand ou une grisette. Dans le rapprochement de ces deux notes fausses, son être moral tient tout entier. Un cœur précocement fané, un esprit désabusé et averti, s'il en fut, cherchant dans les convulsions un équivalent de la passion, dévoré du scrupule de son cynisme, y mêlant une

naïveté, comme une fleur qui s'enrage à vivre dans ce dessèchement total, n'est-ce pas là le thème perpétuel de la comédie douloureuse à laquelle on assiste, sur quelque point qu'on lève le voile de l'existence intime de Benjamin Constant, aujourd'hui d'ailleurs livrée à tous les yeux et bien étrangement applaudie de nos générations.

Si l'intelligence la plus compréhensive, de brillants talents, l'aptitude à l'élévation, de l'ambition morale, la conscience hantée d'un idéal de vie et de pensée nobles, suffisaient à faire un être supérieur, il n'en faudrait pas refuser la qualité à Benjamin Constant. Bien au-dessus de la moyenne des hommes par les intentions, il est au-dessous d'un homme par la ruine du caractère. L'âme de Benjamin Constant était chose fine, impressionnable à l'infini, en perpétuel danger de se démentir elle-même. Ce n'était pas tout à fait chose naturelle, elle ne lui appartenait pas bien, condition très dangereuse en raison de tout ce à quoi elle était capable de se prêter. Suspendue selon l'influence dominante, à tout ce que le raisonnement et l'imagination peuvent proposer de tentant, de contradictoire et de divers, elle était sans adhérence dans l'homme. Cette âme, toujours agitée de velléités ardentes, toujours en mal de recommencer la vie, n'avait pas d'âge. De la vieillesse elle-même, Benjamin n'a connu que les infirmités physiques. Homme, si l'on veut, par l'intellect et par l'étude, il a toujours été dans la conduite un mélange d'enfant et de vieillard. Ses désirs, ses projets, ses ambitions, n'ont cessé de se produire par fusées violentes, tôt évanouies, sug-

gestions d'un démon étranger qui le lançaient pour un temps hors de lui-même, mais dont, rentré dans son vide, il n'acceptait pas la responsabilité, plus misérable encore quand il s'en chargeait. Cette personnalité « unique au monde » comme il le confessait tristement (1), en même temps que la plus brûlée et la plus ravagée, a été la plus factice, double et triple avec elle-même. Il est notoire qu'il a manqué de considération. C'est que moralement il ne s'est jamais « établi », ce qu'on ne lui pardonnait pas à cause de ses dons supérieurs et de cette apparence de destination aux plus nobles choses. Il eût pu comme tant d'autres se composer de bonne heure un personnage où il eût mis tout ce qui convient de fermeté. Ses intimes seuls eussent aperçu le masque; encore chacun aurait-il pu, comme il arrive, garder pour lui seul la découverte. Mais ce parti était au-dessous de la sorte de valeur morale qu'on ne peut lui disputer. Il avait un fond de bonhomie, de sincérité, de « bon diable », disait son ami Fauriel. « Je ne suis pas tout à fait un être réel (2), » avouait-il lui-même. La grâce de ce malheureux est dans ce mot.

La grande affaire et la grande sujétion de sa vie, ce fut l'amour. Il y porta sa témérité, sa complexité, sa faiblesse. La démarche de ses passions, qui parlent toujours le langage de la passion éternelle, est étrange. On les dirait indépendantes de toute action réelle d'une femme sur son imagination et ses sens, fulguration brusque d'un caprice tout intérieur qui se cher-

(1) *Lettres à Mme Récamier*, p. 253.

(2) *Journal intime*, p. 24.

che aveuglément un objet. C'est une aventure très humaine, hélas ! que l'amour atteigne au comble avant d'être couronné et que la possession foudroie l'ivresse. C'est que l'illusion s'ajustait vraiment trop mal sur la réalité. Cette erreur n'est pas très honorable. Chez Benjamin, elle fut continuelle, non, comme il advient, par naïveté, inexpérience — qui fut moins naïf ? — non plus par la médiocrité des milieux, mais par la façon même dont les sentiments naissent en lui, la nature n'ayant pas laissé d'autre choix à son âme que la précipitation ou le dépérissement. Se faire aimer, pour Benjamin, c'est se délivrer d'un caprice qui est frêle et qui va jusqu'à la torture. Ses suppliques exaltées, ses frénésies convulsives sont sincères : elles marquent au moins la température de sa fièvre.

A peine triomphe-t-il, le voilà désenchanté, aride, mais bourrelé. Ce n'est pas don-Juan. Sa plus déplorable victime, c'est encore lui, volcan qui n'avait pour toute richesse qu'une explosion. Il en conçoit quelque honte. Sa conscience morale prend à charge le sentiment que son cœur ne soutient plus. Pour cette bonne volonté, cette pitié du surlendemain, il s'attendrit sur lui-même, se croit bon. Mais jamais cette cruelle sentence de Spinoza, que le remords n'est que le signe de la débilité portée dans la faute, ne se vérifia mieux que sur l'auteur d'*Adolphe*.

Il a vécu cette histoire de son héros, ces longues années humiliées de retours et de fuites, ces cris de lassitude brutaux, outrageants, suivis de serments exaspérés et de reprises factices. Son Ellenore, à lui, n'était pas la languissante amoureuse de son roman.

C'était Clorinde, non pas armée du casque et de la lance, mais moderne, forte de la valeur absolue de sa personne morale et des droits de son génie. Elle poursuivait Benjamin dans ses retraites et lui présentait les billets que le malheureux avait souscrits à genoux. « Qui me délivrera, s'écrie-t-il, de cette tempête, de cette furie ? » Il a quarante ans et elle quarante et un. Et il appelle son père, sa tante, sa cousine, jusqu'à l'opinion publique, à la rescousse, pour cet effort surhumain de rompre une liaison dix fois usée, finie, avilie. Il se marie en grand secret et obtient de sa commode épouse allemande la permission d'aller jeter à Coppet quelques assurances d'amour encore pour retarder l'amoncellement de l'orage. Il s'étonnait qu'on le jugeât « immoral » et ne se croyait qu'humain.

Quand on ne se laisse pas prendre à son beau feu, cet homme, dont *Adolphe* nous a montré, en même temps que la misère de volonté, l'extraordinaire finesse de pensée et de goût, perd toute convenance d'imagination, toute délicatesse de procédé.

C'est votre âme que j'invoque, tout ce qu'il y a de plus noble et de passionné dans la mienne réclame de la vôtre le prix *qui lui est dû*... Je vous aime comme on aime Dieu... Jene vous accuse pas. Il y a dans tout ceci une volonté surnaturelle; car tant d'indifférence pour un être qui vous aime tant n'est pas de la nature humaine... Vous êtes un ange qui jetez quelquefois sur nous du haut du ciel un regard de bonté : nous vous suivons des yeux, enchaînés que nous sommes à la terre. Mais vous êtes entourée d'un nuage (1)...

(1) *Lettres à M^{me} Récamier, passim.*

Tout cela est bien désobligeant ! Que dire, quand Benjamin tombe en dévotion et fait des duretés de M^{me} Récamier un moyen choisi par la providence pour le ramener à Dieu !

Dieu de bonté, tu le voulais, pour m'apprendre que cet esprit, cette conversation, cette amabilité que d'autres m'attribuaient, n'étaient que de vaines et impuissantes chimères (1).

Ainsi dans son mouvement d'élévation chrétienne, il ne manque pas de rappeler à la cruelle de quoi elle a fait fi ! Nous avons déjà surpris chez Rousseau de ces inquiétantes simultanités d'attitudes.

La même multiplicité décevante qui s'observe dans la succession de ses passions, il la porte dans chacune d'elles. Il y met tous les ingrédients du désir. Il y a en lui un libertin d'ancien régime, un sentimental romanesque et un homme d'intérieur. Pas une femme parmi celles qu'il a recherchées, à l'égard de qui il n'ait couvé dans le même temps des projets de séduction brusque, d'ivresse éternelle et de pot au feu.

Tout le secret des idées qu'il professa est dans sa sensibilité. On le loue, parmi tant de versatilités, d'y être resté fidèle, ce qui serait assez troublant, la fermeté des opinions n'allant pas sans consistance du caractère. Mais l'antinomie est résolue par la nature de ses idées qui sont le libéralisme individualiste pur, un chemin qui mène assez droit au nihilisme. Constant place dans le droit divin de la conscience individuelle, le fondement et la mesure de la liberté poli-

(1) *Lettres à M^{me} Recamier*, p. 228.

tique, sans songer que la conscience individuelle, en tant qu'elle est comme chez lui incertaine et divisée, est le sable, l'infini, ne peut servir de fondement ni de limite à rien; en tant qu'elle a des principes solides et des volontés déterminées, elle est nécessairement d'accord avec d'autres consciences fixées par les mêmes nécessités, les mêmes intérêts, la même éducation qu'elle, elle est par là même, chose disciplinée, chose sociale. Mais voilà bien ce que Constant, qui comprend tout, ne veut pas entendre. « L'instinct social, a dit son plus profond critique, l'instinct social en toutes ses formes, dans toutes ses forces et partant dans toutes ses gênes, voilà ce qu'il tient en continuelle défiance (1) ». Il n'a donc, en effet, jamais varié dans son intention profonde, dans son instinct de n'être lié à rien, à personne, pas même à soi.

N'insistons pas sur ces « dix mille faits » rassemblés pour son ouvrage sur la *Religion*, et qui, bons à tout prouver, faisaient, disait-il, volte-face au commandement, selon les nombreuses variations de doctrine, d'impression et de perspective, survenues pendant la composition de cet ouvrage remanié pendant quarante ans, né vieux et inefficace en effet. Quant à ses attitudes et campagnes de parti, avantageuses ou désastreuses, on sait que des femmes, M^{me} de Staël, M^{me} Récamier, la popularité enfin, en furent l'âme. Les faits sont ici patents et incontestés et ne sauraient faire volte-face aux commandements des apologistes. Non que le délire du cœur et des sens fût chez Benjamin plus fort que tout. En tout cas, il était bref.

(1) Emile Faguet, *Politiques et moralistes* : 1^{re} série, p. 214.

Mais l'empire du sentiment organisait pour un temps la multiplicité excessive et stérile de son vouloir, à moins qu'il ne l'affolât, ce qui était encore l'illusion d'agir. « Emparez-vous de moi », écrit-il suppliant à M^{me} Récamier. Il n'y a qu'un moyen pour lui de ne pas languir : « être saisi par une seule pensée qui le dévore comme un oiseau de proie acharné sur lui. (1) » Tant que son indécision « le grand supplice de la vie », comme il a su le dire, n'est pas ainsi tranchée par quelque folie, les années de Benjamin forment un douloureux marasme, une agonie passionnée.

Le souvenir de vingt années perdues et rivées à quiconque a voulu s'en emparer, tout cela m'inspire une sorte de mépris et de découragement de moi-même qui ne cessera que lorsque j'aurai pris une forte résolution (2).

Il s'exprime ainsi à trente-sept ans. Mais c'est sa lamentation éternelle et son illusion toujours jeune. « Je voudrais être un quart d'heure seul devant un lac agité, disait Obermann. Je crois qu'il ne serait pas de grandes choses qui ne me fussent naturelles. »

A Benjamin il faut une stimulation moins innocente que la vue d'un lac et plus aiguë. Et les « grandes choses » il les tente au risque de s'y briser dix fois et de s'y déconsidérer.

Il est Obermann dans le monde, à Paris, avide d'activité, d'honneurs, de passions et de plaisirs, Obermann sans le rêve.

(1) *Lettres à M^{me} Récamier*, p. 253.

(2) *Journal intime*, p. 30.

CHAPITRE III

THÉORIE DE SON MAL

En quoi ce caractère participe-t-il du mal que nous avons essayé de décrire ? N'est-il pas un mode de la nature humaine qui a pu se produire dans toutes les sociétés et toutes les époques ?

Je ne crois pas qu'il en existe avant *Adolphe* de témoignage littéraire. L'Inconstance est de tous les temps. Mais légèreté de l'esprit et frivolité du cœur sont, d'après les moralistes comme d'après la commune observation, tout ce qu'elle cache. Aussi incapable de mal sérieux que de bien, ne sentant rien fortement, elle ne recueille de la vie que des châtimens modérés et des plaisirs sans force. Tout au plus aboutit-elle à quelque mélancolie sur le tard d'une existence jetée au vent. — L'Irrésolution attriste, parce qu'il y manque le principe actif de l'Inconstance. Mais comme elle est généralement honnête et ne prétend pas haut, elle ne se fait pas d'ennemis et ne mène pas à des catastrophes. — Ce qui ne s'était pas encore vu, c'est le mode tragique de ces dispositions si peu tragiques ; c'est cette irrésolution ambitieuse et déchirante, cette inconstance désolée qui se harcèle sans cesse et ne se fait jamais grâce, c'est cet aride mépris de la vie avec la rage d'en obtenir les plus enivrantes palmes, c'est, avec cette sentimentalité effrénée, cette manie de gâcher le sentiment. Benjamin Constant

peut prêter au comique par telles postures. Mais par l'aiguillon de sa destinée, il mérite qu'on l'appelle un malheureux, proie infiniment distinguée d'une lèpre morale sans danger pour les âmes communes.

Au dire des médecins, la contagion morbide dépend de deux facteurs : l'importation de germes funestes dans l'organisme, la médiocre aptitude de celui-ci à la résistance. Cependant le germe, introduit en grande quantité et à un haut degré de virulence, attaque victorieusement le corps le plus vigoureux. A mesure que la sensibilité romantique ira gagnant plus de glorieux poètes, s'enveloppant de plus de prestiges lyriques et oratoires, elle aura moins besoin d'un terrain préparé chez les individus. Plaçons entre 1830 et 1840 cet apogée de puissance contagieuse, du moins un des points culminants. Car la courbe du romantisme, du commencement à la fin du XIX^e siècle, offre une suite de dépressions et d'ascensions dont aucune d'ailleurs n'est inexplicable. En Benjamin Constant je crois apercevoir non comme en Rousseau un romantique né, du moins l'être moral le moins défendu contre cette fièvre émotionnelle, et comme un malaise originel qui le condamne à y chercher son apaisement. Si cette prédestination ne tenait qu'à un accident de l'hérédité individuelle, il n'y aurait pas lieu d'y insister dans un ouvrage où l'on cherche les traits d'une époque. Mais elle met en jeu certaine influence générale et marque, non certes l'unique terrain d'invasion du désordre romantique, mais l'un des plus caractéristiques.

Comme un tableau que l'artiste a trop compliqué se

comprend mieux par la comparaison avec l'esquisse, la lésion de l'âme de Benjamin s'éclaire dès qu'on rapproche de lui son père, nature faible et irritée, dont il éprouva la tyrannie, mais non la protection. Il y avait entre eux une chaîne d'amour et de haine. Juste de Constant était un bien cruel ennemi de lui-même. Son masque taciturne et sarcastique dissimulait une susceptibilité despotique du cœur ; on eût dit qu'il se faisait un jeu amer de repousser ce qui l'entourait. Il semblait reprocher les marques d'affection qu'on ne lui donnait pas. Et dès qu'on allait vers lui, il raillait et blessait. Le seul intérêt de ces observations familières, c'est que, sous cette apparence scrutatrice et ombrageuse, cette âme n'en veut qu'à soi. L'élan des mouvements naturels chez les autres avive l'espèce de honte qu'elle éprouve de ne pouvoir se livrer aux siens propres. Cette constante répression ne tient pas du tout à la maîtrise de soi, mais à une anxiété du sentiment lui-même. Elle n'est pas libre. Juste de Constant s'était revêtu de cette ironie douloureuse, arme des natures blessées et fines, qu'un obstacle empêche d'être elles-mêmes. Obstacle invincible ici, car il était tout intérieur. Ce pli caustique et impatient du visage, cette sensibilité toujours sur ses gardes et agressive, « cette souffrance intérieure (je laisse ici la parole à Adolphe)... qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues, ou une ironie plus ou moins amère, » tout cet obscur drame

psychologique, à un tel degré d'acuité, ne saurait être, n'est pas ici, le simple effet d'une situation contrariée dans la vie. Il y a là un déchirement qui s'est développé avec le caractère lui-même et qui en a toute l'étendue. A quoi l'imputer ? A une formation morale contradictoire, à une éducation qui a pris l'âme entre deux influences violemment ennemies, et fait d'un même homme deux hommes irréconciliables.

Les Constant de Rebecque étaient une famille de réfugiés français très enfoncés dans le calvinisme. La préoccupation religieuse et moralisante dans laquelle cette secte tend à absorber l'esprit, s'y combinait avec une culture distinguée, mais froide. Un oncle de Benjamin avait composé des *Instructions de morale*. La manifestation la plus frappante de l'intime ardeur théologique traditionnelle dans cette maison, c'est que le seul dessein auquel Benjamin lui-même se soit attaché avec suite, soit précisément un ouvrage sur le problème religieux.

De toutes les formes du christianisme, le calvinisme est incomparablement celle qui porte le plus loin la peur gratuite du péché. Il est, non une discipline, mais une terrorisation de la spontanéité. Il stupéfie la conscience dans l'idée du devoir, laquelle ne se mesure plus alors aux exigences de la nécessité, mais devient une idolâtrie et ne tire sa rigidité que de l'appauvrissement de l'imagination. Tant qu'un esprit ainsi réduit ne se sent pas tenté hors de cette atmosphère indigente, tant qu'il ne voit d'autre but aux générations que de se transmettre les unes aux autres cette stupeur biblique jusqu'à l'éternité, il reste en ordre.

Mais survienne trop vif l'air de l'époque; que l'influence d'une littérature et de mœurs libres, comme celles du XVIII^e siècle, s'exerçant sur une complexion nerveuse assez fine pour offrir encore, sous cette paralysie, une prise à la tentation, la séduise à l'émancipation du sentiment; comment un tel changement sera-t-il ressenti? Sera-t-il libération, retour à l'efflorescence de l'âme et à l'art de vivre? Non pas, mais guerre intestine. Le pli de servitude fut trop dur et a trop cassé de fibres. L'intelligence, irrémédiablement rétrécie par la manie morale, ne conçoit plus d'amples, de nobles ni de rians objets d'attachement à proposer au cœur. Ardente, fébrile peut-être, mais sans générosité, sans confiance en elle-même, la sensibilité n'ose produire au grand jour sa disgrâce. De là la timidité de Juste de Constant, cette gaucherie presque tragique, cet effort souffrant pour briser le nœud. Lui et les siens fréquentaient beaucoup Ferney. Un Constant chez Voltaire, c'est un oiseau de nuit qui va blesser ses yeux à des étincelles païennes et françaises.

Cette timidité est le fond du caractère de Benjamin. Dès le plus jeune âge, nous le voyons la proie de ce prurit de se railler lui-même. Ce qui le distingue de son père, c'est qu'il a plus d'esprit, qu'il a gardé de l'héritaire discipline la sécheresse et l'impuissance sans la règle, qu'il plaisante avec sa misère. Juste n'était que déshumanisé, il est démoralisé. Enfant, il sent à l'égard des siens, tout dévoués, comme il le doit. Et il écrit ces lettres si fâcheusement ingénieuses! A vingt ans, dans sa correspon-

dance avec M^{me} de Charrière, cette spirituelle marraine dont il fut l'élève, le premier et tardif amour, et dont la mémoire ne cessa pas de l'attendrir, il fait le roué et grimace un cynisme tel que les plus vives licences ne s'en sauraient citer. Là-dessus un biographe a dit qu'il plut à M^{me} de Charrière comme un « gamin désabusé ». Erreur ! ce calviniste n'a jamais été un gamin. Toute note est fautive, qui lui prête une immoralité active et gaie. La vérité est qu'en présence des autres le malaise de son âme le contraint à la perpétuelle recherche d'un alibi moral, parfois très risqué, que sa fantaisie soutient brillamment, par où il séduit, mais inspire méfiance. « Ce qui m'a toujours fait du tort, ce sont mes paroles. » (1) En effet, une solide hypocrisie recommande mieux que ces multiples sincérités. D'ailleurs, il ne s'expose pas toujours à la mésestime et parcourt toute la gamme des attitudes morales. « Avec ses amis hommes, remarque Sainte-Beuve, il sera, dès qu'il le pourra, un honnête homme malheureux et presque attachant : tel il se dessinerait, je suis sûr, dans sa correspondance avec M. de Barante, jeune alors, et dont le sérieux aimable l'invitait, tel on l'entrevoit dans sa relation avec Fauriel..... Voilà bien des germes de qualités, dira-t-on ; nous ne nions pas les germes, nous ne nions pas les velléités en lui et la multitude des demi-métamorphoses. Mais qu'est-ce que cela prouve avant tout et après tout ? de l'esprit, encore de l'esprit et toujours de l'esprit. » (2) Oui, de l'esprit

(1) *Journal intime*, p. 30.

(2) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. V, p. 289.

pour entretenir et déployer l'illusion de forces vives héréditairement stérilisées par le fanatisme intérieur.

Tel cependant, s'il fût né cinquante ans plus tôt, on l'imagine en bien moindre discord avec la société et avec son propre cœur. Ses sentiments à courte haleine eussent imité l'inconstance délibérée qui était dans les mœurs. Dans les salons encyclopédiques, il eût pu ne jamais sortir de l'ironie ; cette négation de soi-même, son fond, sa seule sincérité, fût devenue, au prix d'une imperceptible transposition, la négation universelle qui était l'esprit du temps. En dépérissant, il eût collaboré.

Mais Rousseau était venu, qui avait mis à la mode la grande passion. Ce n'est pas assez dire. Il avait fait de l'amour des sexes une sorte de révolution ineffable de toute la personne morale portant « jusque sur les idées, les raisonnements, les actes où il y a en apparence le moins de rapports avec la passion (1). » Cette théorie fut acceptée dans les générations nourries de la *Nouvelle Héloïse*, de ceux-là même qui n'attendaient pas autant de l'amour que l'inassouvi apprenti de Genève. Et si M^{me} de Staël a dit, sans le pratiquer jusqu'au bout, que « celui qui veut mettre le suicide au nombre de ses résolutions peut entrer dans la carrière des passions » (2), toutes

(1) Vicomte de Vogüé. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1895, p. 683. Nous devons donner des armes contre nous-même et dire que M. de Vogüé a sur la *Nouvelle Héloïse* un sentiment bien différent du nôtre. « Je le dis timidement et bien bas, je cherche encore dans notre langue un roman supérieur à celui de Jean-Jacques. Et voici mon critérium : les années où je relis la *Nouvelle Héloïse*, je ne puis plus supporter de longtemps la lecture d'un autre roman » (*Ibid.*)

(2) *De l'influence des Passions sur le Bonheur*, sect. III, ch. II.

les pages de son ouvrage de jeunesse au titre si mélancolique : *De l'Influence des Passions sur le Bonheur*, nous répètent qu'en dehors de l'amour, il n'y a que la religion et la philosophie, entendez l'ennui et le deuil. Idée touchante, si l'auteur en eût modestement restreint l'application à son sexe ou ne l'eût donnée que comme un aveu; intolérable, dès qu'on nous la propose comme bilan de la vie.

Ce tourbillon d'érotisme métaphysique déchaîné autour du pauvre Benjamin le perdit. Empêché d'aimer, non pas comme Jean-Jacques, par de ridicules difficultés physiologiques, mais par la langueur de ses énergies morales, en rougissant d'autant plus qu'auprès de lui la passion était présentée comme un devoir, une vocation supérieure, il se jeta dans la recherche à outrance de la passion. Il aurait eu assez de finesse pour sentir la mauvaise qualité de cette littérature. Mais il n'y a tel pour ne pas surestimer la richesse que d'être riche. Il écouta plus sa misère que son jugement. Il nous a décrit dans *Adolphe* cette attitude à la fois indigente et libertine de son adolescence à l'égard de l'amour. Adolphe a reçu la confiance d'un de ses amis qui, « après de longs efforts est parvenu à se faire aimer... de l'une des femmes les moins insipides de leur société... »

Le spectacle d'un tel bonheur me fit regretter de n'en avoir pas essayé encore, je n'avais point eu encore de liaison de femme qui pût flatter mon amour-propre... Tourmenté d'une émotion vague, je veux être aimé, me disais-je.

Après ces aveux qui offensent par cette façon glacée

de se préparer une victime, on a besoin de penser aux douleurs et aux plaisirs des chevriers de Théocrite pour retrouver le sens de la saine nature, de l'Eros nu, beau et cruel.

Je t'aimai, ô jeune fille, le jour où tu vins pour la première fois avec ma mère cueillir des feuilles d'hyacinthe sur la montagne; et moi, je vous montrais le chemin. Depuis ce jour, je n'ai pu un instant te chasser de mes yeux; mais toi, ô dieux, tu n'en a pas souci.

Ainsi parle le Cyclope à Galathée; ainsi est blessé un cœur jeune et vrai. Écoutons Adolphe.

Offerte à mes regards dans un moment où mon cœur avait besoin d'amour, ma vanité de succès, Ellénore me parut une conquête digne de moi.

L'amour n'est-il pas sénilement défloré, à le préméditer de la sorte, non pas même comme une tromperie cynique (encore une fois écartons de la physiologie de Benjamin Constant tout trait trop vivace) mais comme un exercice moral nécessaire à la stimulation d'une personnalité dans le marasme? Qu'Adolphe obtienne sans délai l'émotion qu'il sollicite, un instant il aura « vécu ». Mais qu'un peu de résistance l'irrite, il se persuade d'être la proie de Vénus.

Mon imagination, s'irritant de l'obstacle, s'empara de toute mon existence. L'amour, qu'une heure avant je m'applaudissais de feindre, je crus tout-à-coup l'éprouver dans toute sa fureur...

L'amour? N'est-ce pas un trop beau nom pour ces sautes nerveuses? Et ce paroxysme n'est-il pas aussi vide de sentiment, aussi artificiel que le froid calcul

qu'il vient si opportunément couper? Manie d'un cœur impuissant qui se suggère arbitrairement la passion et ne se la figure infinie et divine, que parce que, naturelle et humaine, les sources en sont taries en lui.

Il y a donc sous tout cet artifice quelque chose de sincère et de vrai : la misère psychique. Et nous voici à l'origine d'une étrange révolution du sentiment, grosse d'une révolution de l'esthétique. Les poètes avaient toujours associé l'amour à la jeunesse, à la force et à la beauté. Ils nous montraient les amants appliqués à toucher leur maîtresse par la louange de ses charmes et dans l'angoisse d'être jugés par elle inférieurs à leur rival, en vaillance, en générosité, en esprit. Dans cette littérature issue de Rousseau, il se produit incontestablement une confusion entre la supplication amoureuse et la mendicité, entre l'amour et la pitié pour les plaies, disons plus : entre l'amour et le mépris. « Aime-moi, disent les amants, non parce que je suis jeune et ardent, mais parce que je suis languissant et lamentable. » Et ce discours est écouté : « Encore enfant par la tête, écrit à Saint-Preux la noble Julie, vous êtes vieux par le cœur », c'est-à-dire, tu es deux fois au-dessous d'un homme, aussi je t'adore! Et notre Adolphe, pour séduire Ellénore, que fait-il valoir? Ses propres disgrâces.

Vous connaissez ma situation, ce caractère bizarre et sauvage, ce cœur étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes et qui souffre pourtant de l'isolement auquel il est condamné...

Ce madrigal sent la pénurie ; louons-en du moins

l'opportunité. Ce n'est pas à une bergère, à une belle et farouche rieuse que Benjamin l'adresse, mais à une pauvre femme meurtrie par la maturité et les regrets. Il aime généralement là où il trouvait avec un besoin, soit douloureux et brisé, soit même impérieux, de maternité et d'hospitalité, une inlassable complaisance à se laisser torturer par les crispations de son agonie.

Il n'a jamais aimé. Mais par sa probité littéraire, par l'exactitude, le débraillé d'analyse d'*Adolphe* et du *Journal intime*, par son admirable inhabileté à phraser, il nous livre à nu le secret de cette idolâtrie de l'amour, inaugurée par Rousseau et à laquelle le romantisme ajoutera bientôt une extériorité de pathétique, de mysticisme, d'éloquence et d'images, qui la feront ingénument prendre pour un enrichissement de l'âme humaine, alors qu'elle en marque dégénérescence et anémie.

CHAPITRE IV

LE FASTE DES PASSIONS

Adolphe, dit M. Emile Faguet, c'est la matière terne et sèche de *René*. Suivant l'illustre critique, il y aurait donc entre les deux ouvrages simple différence de couleur. Le fond serait le même. Sous une imagination aussi luxuriante que celle d'*Adolphe* est aride, *René* cacherait un cœur frappé de la même stérilité. Dégagé de son orchestration, le thème de *René* est bien le thème d'*Adolphe* : vide, ennui, impuissance à parti-

ciper aux émotions naturelles de l'homme, à entrer dans le cours commun de la vie, perpétuel appel de la sensibilité désolée à la passion. Si cependant René prête une tragique auréole et un charme au personnage qu'*Adolphe* nous montre assez pitoyable, il y a là plus que supériorité de talent. Il y a supériorité de richesses intérieures. Mille cordes desséchées dans l'âme d'*Adolphe* résonnent puissamment chez René.

Le souvenir d'une vie si dévastée, si orageuse, que j'ai moi-même menée contre tous les écueils avec une sorte de rage, m'a saisi d'une manière que je ne puis peindre (1).

Ainsi s'exprimait un jour Benjamin Constant. Et avec une chute moins essoufflée la phrase serait du Châteaubriand. Qu'y manque-t-il ? Une belle image. Mais c'est beaucoup. « Peindre », chanter, poétiser avec magnificence, c'est ressentir avec générosité et grandeur. C'est ainsi que René ressent sa misère elle-même et la draper. Inégalité de noblesse donc entre ces deux prophètes d'un même désordre. En outre, inégalité de fortune ; et c'est beaucoup encore, si notre fortune c'est au moins la moitié de nous-même.

J'ai toujours la mauvaise chance de trouver des impossibilités chez les femmes que je pense à épouser : Charlotte de Hardenberg, ennuyeuse et romanesque, M^{me} Lindsay avait quarante ans et deux bâtards, M^{me} de Staël qui me comprend mieux que personne, ne veut pas se borner à l'amitié quand je n'ai plus d'amour ; cette pauvre Amélie qui me désire a trente-deux ans, point de fortune et des ridicules que l'âge a consolidés (2).

(1) *Lettres à M^{me} Récamier*, p. 223.

(2) *Journal intime*, p. 43.

Voilà en quels termes Benjamin, à la veille de la quarantaine, établit son bilan.

Écoutons Chateaubriand :

M^{me} de Beaumont ouvre la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi (1).

Et nous savons lesquelles suivirent, victimes dévouées à l'inspiration du plus grand poète des ruines !

Adolphe et René sont deux téméraires qui ont, par abus sentimental, détruit en eux-mêmes les forces nourricières du sentiment. Mais si le second peut imputer son dessèchement au dangereux privilège d'avoir été, jeune, trop aimé, — le premier y est parvenu par la rage de l'être. Leurs misères sont égales, celle d'Adolphe, native, languissante, tristement ambitieuse ; celle de René, hautaine, tient à un égarement, à une prodigalité fatale.

Étudions ce que la littérature de Chateaubriand a introduit en propre dans le culte de la passion. De ce culte Benjamin Constant nous a laissé voir à nu l'intime pauvreté.

Chateaubriand en a créé le décor, les pompes et la musique. Pénétrons tout d'abord dans l'âme qui portait en elle la source de ces nouveautés prestigieuses.

CHAPITRE V

LA SENSIBILITÉ DE CHATEAUBRIAND

Si l'individualité de l'humeur poussée à l'extrême

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 255.

faisait un grand homme, il n'y en aurait pas de plus grand. Sous les personnages qu'il a figurés et les vicissitudes de sa vie, on retrouve un fond constant d'indépendance effrénée, un quant à soi impérieux et tenace, une joie d'oiseau sauvage à se saisir à tout pour s'évader de tout. Sur ce fond aucun lien, aucun devoir n'a vraiment mordu. Il perce tous les masques successifs; mais il éclate avec une liberté inouïe dans tout ce que Chateaubriand a écrit avant d'être quelque chose, ou quand il n'était plus rien: dans *l'Essai sur les Révolutions* et dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Ministre d'Etat, ses proches amis sont à trembler qu'il ne brise tout, comme un jeune homme qui n'a pas fini ses coups de tête. La vieillesse ne le dompta pas. C'est elle qui le vit le plus impatient.

Avec cela, l'esprit le moins chimérique. Il a tout le réalisme des grandes races. Il entend la politique, le commerce, les finances, les voyages, les aventures. Il connaît les hommes. Mais tout ce qui s'est conté, depuis Platon jusqu'à Cousin, sur le mystère de l'univers, n'existe pas à yeux, bien qu'il ait tout lu.

Cousin me plaît toujours par un certain abandon de style; Quant à sa philosophie, elle ne me fait rien du tout (1).

Après un métaphysicien qui se creuse la tête, ce qui ui paraît le plus niais, c'est, je crois bien, un poète qui bée après l'idéal. « Le grand dadais! », dira-t-il un jour de Lamartine. Ses créations elles-mêmes, ses enchanteresses, Atala, Celuta, Velléda, Blanca, Cymodocée, ne sont pas son plus grand amour. Il aimait au

(1) *Souvenirs et correspondance de M^{me} Récamier*, tome II, p. 284.

moins autant le pouvoir « sans lequel, a dit un noble esprit de sa lignée (1), la gloire n'est que la fumée du rôti qu'un autre mange. » Le caractère de sa conversation, dit Sainte-Beuve, était le « bon sens » (2).

Froid et sec en matière usuelle, je n'ai rien de l'enthousiaste et du sentimental... Ma perception distincte et rapide traverse vite le fait et l'homme et les dépouille de toute importance (3).

Comment se fait-il que l'occupation passionnée de sa jeunesse ait précisément été ce qu'il y a de plus contradictoire à son inquiète énergie, à sa clairvoyance hautaine, aux dons et aux ambitions de sa naissance : la rêverie ? La rêverie est servile, vulgaire et languissante. Qui rêve ? l'esclave aux barreaux de son ergastule, la petite bourgeoise à sa fenêtre, le précepteur de château remonté dans sa chambre. Qui rêve ? un sot. Déplorable passe-temps que de demander au clair de lune des promesses de bonheur pour cœurs insatisfaits ! Et néanmoins Chateaubriand a consumé son adolescence dans les vaines constructions de félicité de la solitude. Dans les bois de Combourg, il s'est composé une idole, une féérique maîtresse, sylphide, magicienne, sultane, il s'est vu cherché par elle « à minuit, au travers des jardins d'orangers dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer, au rivage embaumé de Naples ou de Messine (4) ». Il a

(1) De sa lignée... » Oui, pour le magnifique mystère du talent poétique et la fierté de l'humeur, mais non pas (disons-le à l'avantage de M. Maurice Barrès) pour la qualité de l'influence morale.

(2) *Lettres à Juste Olivier*, 15 août 1838.

(3) *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 147.

(4) *Ibid.*, éd. Biré, t. I, p. 151.

fatigué « la cime des bois » et l' « étoile du soir » de ses stériles embrassements. Il a connu la volupté de sentir sa substance se diluer dans les phénomènes physiques.

Je trouvais à la fois dans ma création merveilleuse toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence; j'étais homme et n'étais pas homme; je devenais le nuage, le vent, le bruit; j'étais un pur esprit, un être aérien, chantant la souveraine félicité... (1).

Cette habitude de rêves et d'imaginaires enchantements ne fut pas chez lui la crise d'un âge. Elle tenait à la moelle de son être moral. Toute sa vie, il restera l'élégiaque et l'évocat passionné de Combourg. A soixante-treize ans, récapitulant son passé, il disait que comme « les filles de son imagination... les réalités de ses jours avaient elles-mêmes la séduction des chimères (2). »

Telle est la double essence de cette âme : âme de breton intraitable, d'aventurier malouin, pour qui la terre ferme est une cage, de corsaire rapace et prodigue qui convoite tous les trésors à sa portée, et quand il les possède, n'y tient plus, qui exulte et grimpe aux mâts dans la tempête; sans piété, sans amour des hommes, mais pleine de fierté et d'honneur. En même temps, âme de volupté et de nostalgie, qui, à peine éveillée au monde, a entendu de toutes parts l'appel de mystérieuses sirènes, qui, dès les bancs

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 157.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 175.

du collège, a trop parfaitement pénétré les mélancoliques délices dont les plus tendres poètes païens enveloppent l'amour, et, des sermonnaires chrétiens, retenu surtout « la douceur, le nombre, la grâce » avec laquelle Fénelon ou Massillon décrivent les coupables entraînements du cœur; âme trop tôt grisée, qui a respiré tous les parfums de la passion avant d'aimer, goûté tout le glorieux et le brillant de la vie, avant de vivre, et s'est ainsi pervertie à chérir dans les réalités, fût-ce les plus vénérables et les plus belles, non les réalités mêmes, mais une image éclatante et trompeuse.

Suivant les directions successives de sa vie, Chateaubriand a été plus sensiblement l'un ou l'autre de ces deux hommes. Mais il a toujours été l'un et l'autre. Ils s'entremêlent dans l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, cet ouvrage de jeunesse écrit à Londres pendant l'émigration, cratère où bouillonnent déjà toutes ses idées et ses images, et qu'il a plus tard, en le « traitant, prétendait-il, avec une rigueur impitoyable » reconnu « le compendium de son existence comme poète, moraliste, publiciste et politique (1). » Imprudent aveu! Cet *Essai*, c'est un cri de rébellion universelle et de personnalité sans mesure, une déclaration de mépris à toutes les formes de l'institution humaine, à l'existence elle-même, en même temps qu'un appel étouffé au bonheur et aux enivrements de la vie. L'auteur bat toutes les opinions les unes par les autres. Il emprunte au xviii^e siècle

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 151.

ses négations, ses insolences à l'égard de la coutume et des mœurs. Mais il ne sait ce qui est le plus offensant, de la niaiserie des Encyclopédistes à croire l'homme bon, ou de leur goujaterie à lui ôter les seules tutelles qui puissent le rendre décent. Il dresse contre l'ancien régime le plus virulent des réquisitoires et il accable la Révolution de ses sarcasmes. Il se sert de toutes les armes philosophiques contre les disciplines traditionnelles. Et il défie la philosophie de rien instituer. « Toutes ses opinions intérieures, il en convient, vont à l'anarchie et à la destruction de la société »... Et il abandonne aux autres ces éternelles disputes de la politique et de la civilisation.

Pris en ce qui me regarde comme individu, elles me sont toutes parfaitement indifférentes, mes mœurs sont de la solitude, non des hommes (1).

C'est Rousseau, moins l'utopie, la langueur et la foi au paradis terrestre; Rousseau, mais avec quel autre accent! Ce que l'intempérance du révolté a réduit en poudre, le bon sens du gentilhomme le remet promptement debout :

Tout gouvernement est un mal... Mais puisque c'est notre sort d'être esclaves, supportons notre chaîne sans nous plaindre, sachons en composer les anneaux de roi ou de tribuns selon le temps et surtout selon nos mœurs. Et soyons sûrs, quoi qu'on en publie, qu'il vaut mieux obéir à un de nos compatriotes riche et éclairé qu'à une multitude ignorante qui nous accablera de tous les maux.

Froide conclusion! était-ce la peine, pour y revenir,

(1) *Essai sur les Révolutions*, éd. de 1826, t. II, p. 75.

de tant avilir les tribuns et les rois et d'appuyer de tant d'arguments les instincts de destruction? Déconsidérer avec rage et perforer en tous sens ce qui, depuis les origines de l'histoire, soutient et contient l'espèce, en lui conseillant d'ailleurs de s'y tenir, et même avec des lanières toutes prêtes pour les vendeurs de chimères optimistes, n'est-ce pas élever à l'encontre de tout son humeur et son âpreté personnelles? Chateaubriand, sur les démolitions de l'*Essai*, c'est un jeune aiglon qui, d'un champ de débris, lance dans le vide un cri puissant et affirme éperdument sa vitalité.

Avec *Atala*, le retour en France, l'apparition du *Génie du Christianisme* encadrée dans le grand événement de la restauration du culte, le second Chateaubriand, celui des visions et du songe, entre en scène. Qu'est-ce donc qui, déprenant l'athée de la veille de son universelle négation, en a fait l'apologiste du christianisme? En dépit d'un certain « j'ai pleuré et j'ai cru », gardons-nous de chercher ici un phénomène mystique, une transformation de l'homme. L'âme d'un Chateaubriand, audacieuse, livrée à tous les charmes, sans illusions à perdre, capable d'amertume, mais non de désolation, est la moins exposée à la conversion chrétienne. Aussi bien, est-ce fidélité au christianisme, que de le glorifier comme magnifique répertoire de tableaux et d'images? Il est des mélanges spécieux de genre, de brillantes bigarrures, et, qu'on nous passe le mot, des frelatages, qui imposent au simple bon goût, à la commune raison, les plus urgentes réserves. Qu'on soit ou ne soit pas chrétien, il faut

prendre le christianisme, tel qu'il est, dans la nature réelle de sa prétention et de son action sur l'homme, laquelle est sévère, mortifiante, toute tournée vers l'intérieur et directement contraire aux voluptés de l'imagination. Si la religion chrétienne a des symboles pour chacun des événements spirituels qu'il est son but et son essence de susciter, c'est pour subvenir à la faiblesse de l'homme charnel. D'elle-même, elle n'est pas de l'ordre de la chair. Aussi celui qui entend la beauté comme plastique et sensible — et comment l'entendre autrement? — peut-il reconnaître au christianisme la grandeur morale, mais non la beauté. Caractère si certain, que le procédé perpétuel et inévitable de Chateaubriand, et dans le *Génie*, et dans les *Martyrs*, et dans la *Lettre à M. de Fontanes* sur Rome, c'est de prêter pour cadre et pour repoussoir aux tristes images chrétiennes, les splendeurs de la vie et de l'art antiques, les grâces de la Fable. « L'humble étendard de la Croix » ne donne tout son effet que planté sur les ruines de Rome. La « beauté » chrétienne se crée, nous allions dire se fabrique, à force d'ingrédients païens et profanes. Le résultat, on le connaît; grand parfois, équivoque souvent; ainsi lorsque Chateaubriand, dans sa fureur d'enguirlander jusqu'au cilice, compare les nonnes aux muses (1). Et quand dans ce nouveau genre d'édification quelque page plus incomparable vous arrête, ô âmes dévotes, quand vous pensez avec l'auteur qu'« il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle (le soir en mer, la prière commune à bord d'un vaisseau) n'eût point

(1) *Génie du Christianisme*, 2^e partie, livre II, chap. ix.

reconnu la beauté de Dieu (1) », prenez garde, c'est peut-être du poison que vous savourez.

N. Quand je peignis ce tableau dont vous pouvez revoir l'ensemble dans le *Génie du Christianisme*, mes sentiments religieux s'harmonisaient avec la scène; mais hélas! quand j'y assistais en personne, le vieil homme était vivant en moi: ce n'était pas Dieu seul que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses œuvres. Je voyais une femme inconnue et les miracles de son sourire; les beautés du ciel me semblaient écloses de son souffle; j'aurais vendu l'éternité pour une de ses caresses (2).

Ne nous y trompons pas! ce christianisme de Chateaubriand, c'est toujours la sylphide!

Le succès du *Génie* ouvre la période généreuse et séductrice de cette carrière. C'est alors que Chateaubriand s'engage dans toutes les voies où le suivront, sans aller plus loin que lui, mais, à coup sûr, sans se maintenir aussi haut, l'imagination et l'art du siècle. Il crée *René*, ce personnage qui va occuper de lui toute la littérature et se retrouver dans le cœur de tous les jeunes hommes imaginatifs. Par la magie, la suavité et l'éclat de ses descriptions aussi symphoniques que colorées, il ajoute et peut-être substitue à la ferme beauté de la prose française des délices presque charnelles (3). Par ses grandes évocations décoratives il inaugure la poésie et la rêverie historiques. La gloire et l'amitié se prodiguent à cette âme avide, prompt à

(1) *Génie du Christianisme*, 1^{re} partie, livre V, chap. XII.

(2) *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 39.

(3) Chateaubriand, dit M. Charles Maurras, .. communique au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair... (*Trois idées politiques: Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*. Appendice).

faire éclat de ses misères, mais qui se tait sur la profondeur de ses plaisirs. Une exquisite société, dont entre tous M^{me} de Beaumont et Joubert, qui joint à la délicatesse et à l'expérience raffinée de l'ancienne France cette jeunesse, cette témérité de cœur, à la française aussi, follement amie de toute ardente saillie de l'esprit, où qu'elle aille, de toute brillante intempérance, lui font cette atmosphère d'étroite sympathie, dont un grand artiste a besoin, qui, épaisse et adalatrice, le corrompt, éclairée et supérieure, comme c'est le cas, l'épure.

Ces années de jeunesse illustre et d'amour, on sait comme il les a romancées dans ce récit d'Eudore, où son habituel éclat se tempère d'une douceur inaccoutumée, de cette beauté d'émotion si rare chez lui. Ce que Joubert disait en reconnaissant les défauts d'Atala : « il y a dans cet ouvrage un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier.., une Vénus, terrestre pour les uns, céleste pour les autres, mais se faisant sentir à tous (1) », répétons-le de l'esprit de Chateaubriand à cette époque. Les enchantements qu'il crée et par où il désarme toujours les clairvoyances critiques et les demi-sévérités de ses intimes, le tiennent captif lui-même. Si ce n'est pas la piété de la Croix, comme on le pense à Saint-Sulpice, qui apaise en lui l'homme d'âpre caprice et de mépris, c'est du moins la piété du beau, la piété de tout ce qu'il chante lui-même divinement : la jeunesse, la gloire, l'amour, le passé, les ruines, la tombe. Un dimanche qu'il venait de lire

(1) Joubert, *Correspondance*, XXVI.

à ses amis une première et moins heureuse rédaction de l'épisode de Velléda, comme Fontanes, qualifié pour rompre le silence, se taisait, Chateaubriand essuya une larme.

En 1814, la carrière littéraire est achevée, la carrière politique commence. Sainte-Beuve imagine la vieille d'un Chateaubriand resté fidèle à la poésie, n'apportant dans les luttes civiles que des conseils désintéressés de philosophe, s'attachant au bien public, mais non aux partis, finissant en patriarce des lettres. Hypothèse factice. C'est se le figurer sans bec ni serres. Il n'est pas de ceux à qui l'art suffit. Mais c'est ici que nous apparaît le défaut et le danger social d'une âme, qui, avec des dons de génie, n'est pas d'une seule tenue. Poète insuffisamment possédé par la poésie, Chateaubriand se jette dans les affaires avec la fantaisie ardente d'un poète. Non certes qu'il y patauge ; par ses vertus de race, il est à cent lieues de l'idéologue et du sentimental ; mais s'il en a le jugement, il n'en a pas le caractère, il est impatient de ce qu'elles comportent d'impersonnalité, et, pour ainsi dire, de pesanteur ; c'est un fastueux, et tous les vrais hommes d'Etat sont des avares. Ce qui détermine ses attitudes publiques, ce n'est pas un intérêt de doctrine et de parti, mais l'éclat, entendez l'éclat retentissant et populaire, du rôle. De là son instabilité, non cauteleuse, il est vrai, mais à coups de théâtre, et sur laquelle il se donnait le change par la persistance en quelques formules brillantes et imprécises, tel cet « amour de la religion et de la liberté » dont se paraît le libéral enragé de 1824, comme l'ultra de

1820. Dans tous les camps où il passa il se réservait un personnage élevé au-dessus des petites gens de ses compagnons, qui pût être vu et applaudi des autres camps.

Est-il exagéré de dire que son loyalisme ostentatoire à l'égard de la Restauration fut l'équivalent d'une trahison raffinée? Il aurait pu apporter à la monarchie l'aide de son nom célèbre. Il ne lui en apporta que le fardeau. Combien Louis XVIII eût-il donné du républicanisme déclaré de ce féal serviteur? Chateaubriand s'enchaîna à la légitimité comme un fougueux amant à une vieille femme dont il a eu le malheur de charger sa vie : il lui prodiguait ses serments et l'outrageait de ses airs de victime. Dès 1815, il la proclamait pourrie, il avait une façon d'en sonder les blessures, à ravir les révolutionnaires achevés. Mais il exigeait un ministère. L'ambition de M. de Chateaubriand, qui constitue une des plus terribles difficultés gouvernementales de l'époque, est-elle au moins un de ces appétits francs et robustes qu'un très gros morceau apaise pour quelque temps? Mais non! ce pouvoir dont la privation le rend implacable, au fond il n'en veut pas. A peine pourvu, il se rend impossible et sincèrement ne parle que de partir. C'est que la possession met fin à une jouissance bien plus chère : le caprice et ses fureurs. Aux affaires, le champ est fermé, que l'opposition offre à ses amertumes, à ses sarcasmes. Il ne peut plus que cabaler contre ses collègues. Et il lui faut le grand espace de la publicité à déchirer de ses magnifiques cris de Cassandre. Ministre, comment asséner sur le ministère qui lutte, bien

ou mal, avec les difficultés de chaque jour, son grand chant de mort: « les rois s'en vont, les peuples périssent »? comment cultiver l'ivresse de ses ressentiments et ce pincement sublime du visage?... Le régime de Juillet le vit plus enragé encore. Sa « verve exterminatrice » s'exaspéra de la contrainte que l'honneur du gentilhomme dut s'imposer pour ne pas harceler de ses prétentions la monarchie bourgeoise. Les pages les plus nihilistes de l'*Essai sur les Révolutions* (« orgie noire d'un cœur blessé », les qualifiait-il lui-même) sont déclamation de jeune homme à côté de la dernière partie des *Mémoires*, ce testament intellectuel, incandescent et glacé comme lui, où il scrute avec une sorte de rage satisfaite les causes de décadence et de mort que l'Europe moderne porte en elle, comme pour les envenimer de sa propre passion et y ajouter ce qu'il peut de définitif et d'irréparable. Il ne voulait pas « s'asseoir au bord de la fosse » sans avoir sonné le glas de tout ce qui fut grand et illustre et découragé royalement le monde.

Ce qui donne une saveur irritante à ce caractère, c'est que Chateaubriand, barde de la Religion, de la Légimité, de la Charte, altier et solennel à souhait dans ce rôle où, en un sens, il ne ment pas, est d'ailleurs le naturel le moins disciplinable, le plus débridé. Le clergé, la noblesse, les conservateurs, illustre clientèle étrangement accordée autour de lui avec la jeunesse romantique et les émeutiers de Juillet, ne recherchent pas de trop près ce qu'il y a de piété dans sa religion, de subordination individuelle dans son royalisme, de foi en l'homme dans ses idées constitution-

nelles. Ils font bien. Des grandes institutions et doctrines humaines Chateaubriand aime le décor, la façade historique, autant dire le passé, la ruine. Comme gouvernantes réelles et actives de l'homme moral, il ne les entend même pas; il porte une âme insoumise et libertine. Il a une grande manière de tenir le masque et même une grande manière de l'arracher : ce masque ne cache rien de sage, mais rien de vil, des rêves, des caprices, de folles humeurs, un ennui de prince, parfois un inimitable sourire. Il est sans règle, mais deux passions dominatrices orientent sur deux points fixes la licence de sa pensée : celle de l'honneur, celle du beau, faut-il y ajouter : celle de l'effet? La première inspire à l'homme public des démissions noblement jetées, soutient sa fidélité laborieuse aux causes perdues. La seconde et, si l'on veut, la troisième, remplacent dans la formation des conceptions, des arguments et des images de l'écrivain, le mobile trop froid pour lui de la logique et du vrai. Décrivant à Joubert une soirée de route : « Je sens bien, écrit-il, que si la lune n'avait pas été là réellement, je l'aurais toujours mise dans ma lettre. » Il a constamment et en tout sujet, non seulement comme descriptif, mais comme romancier, peintre des passions, doctrinaire politique et apologiste chrétien, « mis la lune ». Mais il la met avec un tel art, et qui mieux est, avec une telle conviction, il a un si bel instinct, sinon d'altérer, du moins de couronner et de panacher le réel, de solenniser invariablement l'idée ou le fait, fussent-ils futiles, par des contrastes, de les raidir d'éclat, que seuls des yeux très expérimentés ne se laissent pas déprendre par

cette splendeur chargée d'artifice, de la pure et loyale lumière du jour.

On ne doit pas lui être sévère, parce qu'il porte dans l'extrême artifice l'extrême ingénuité. Dans la pompe, qui pourrait exaspérer, de ses attitudes et de ses prétentions, dans le fracas de ses ressentiments, je retrouve ce qu'un maître (1) a nommé « l'éternelle adolescence des poètes et des artistes. » Entre les événements et lui, entre ses actes et lui, se place son imagination, qu'il a brillante et généreuse. Ses irruptions les plus funestes sur les plus dangereux objets de l'ambition politique en reçoivent une espèce d'innocence. Il aimait infiniment plus le glorieux que le solide. Quoi d'étonnant qu'avec cette vertu de projeter sur toutes choses comme une lumière de théâtre, il n'ait jamais été occupé que de lui-même ? Penser, vivre et agir par imagination, c'est ne pas sortir de soi. Homme politique, Châteaubriand n'a rien cherché au fond que d'assembler des catastrophes autour de sa personne, tout comme, poète, il se sous-entend sans cesse centre des passions et âme des lieux. Si loin que soient pris les objets auxquels il donne du pathétique, ruines de Rome ou savanes américaines, il s'agit uniquement du pathétique de sa destinée propre. Quand, l'âge et la politique ayant amorti le feu de son imagination, il ne put plus se faire aimer dans ses songes poétiques, il s'exhiba et se célébra directement, avec une persistance, une inconscience, une âpreté, qu'il est très aisé de railler, mais où je vois sa plus grande candeur. Il serait inique de confondre le moi de Jean-

(1) M. Anatole France, dans le *Lys Rouge*.

Jacques; doucereux, suspect, insultant, secrètement conjuré contre tout, avec le moi fastueux de Chateaubriand, roi barbare qui se contente avec des parures. Si la grandeur des terres lointaines, des lieux historiques, des révolutions, des princes et des traités semble toujours être à ses yeux de l'avoir eu pour témoin, s'il s'étonne sans cesse et « fait miracle » de ce qui est arrivé à cent autres comme à lui, s'il ressent l'univers comme un drame qui se consomme dans une minute de ses propres attendrissements ou de ses dégoûts, une telle énormité a son beau revers : c'est qu'au moins il ne se complaît à lui-même que rehaussé par les plus nobles cadres de la nature et de l'histoire, qu'il ne divinise pas sa « probité » ou ses ulcères.

Les tempêtes ne m'ont laissé souvent de table pour écrire que l'écueil de mon naufrage...

Comme le dattier de l'Arabe, à peine ma tige était sortie du rocher qu'elle fut battue du vent...

Pauvre et riche, puissant et faible, heureux et misérable, homme d'action, homme de pensée, j'ai mis ma main dans le siècle, mon intelligence au désert.

Bonheur ou fortune, après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, après avoir revêtu la casaque du sauvage et le cafetan du Mamelouck..., je me suis assis à la table des rois pour retomber dans l'indigence. Je me suis mêlé de paix et de guerre; j'ai signé des traités et des protocoles; j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes; j'ai fait de l'histoire et je la pouvais écrire (1).

Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 474 et 475.

quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité (1).

On connaît sa sépulture sur un rocher dans l'Océan et sans nom. « Il avait pensé dans un temps à placer son tombeau à Rome, il voulait y reposer dans quelque sarcophage antique (2). » Vraiment, à travers toutes les poses et jusqu'au bout, cette âme avait gardé une fraîcheur sauvage.

CHAPITRE VI

LA SPLENDEUR DU FAUX

La littérature est conventionnelle quand elle peint les hommes non d'après la réalité, mais selon un idéal ou une théorie. On dénie justement aux ouvrages de ce caractère d'appartenir à l'art. Mais elle doit être appelée corrompue, lorsqu'elle prête le brillant de la beauté à des sentiments et à des passions qui, présentés dans leur essence vraie, donneraient une idée de dégradation. Cette corruption n'est pas vulgaire : il faut qu'une véritable imagination de poète se soit jetée dans des modes faux de sentir, pour leur créer prestige et fortune. Joubert nous fait très délicatement sentir cette érubescence trompeuse de pensées indignes ou misérables, quand, ayant cité à propos de Rousseau le vers suivant :

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, p. 480.

(2) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 389.

Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux...

il l'explique ainsi :

C'est ce qu'on pourrait dire de Jean-Jacques, si l'on dépouillait ses pensées de leur faste, qu'on en essuyât les couleurs, qu'on en ôtât, pour ainsi dire, la chair et le sang qui s'y trouvent (1).

Chateaubriand est le plus élevé de ces corrompteurs poétiques. « Affreux » ne saurait certes se dire de lui. Nous avons essayé de le peindre. Poursuivons-le dans l'idéalisation littéraire de son caractère, de ses idées et émotions favorites, dans *René*, le seul livre, en un certain sens, qu'il ait écrit.

La littérature de la *Nouvelle Héloïse*, sous apparence d'exalter l'amour, en proposait une image honteuse. Elle avilissait du même coup le sentiment religieux. Dans ce mauvais roman, l'étreinte naturelle de la force et de la beauté (et nous avons déjà noté, nous aurons à faire ressortir encore, que la force ici c'est la femme) ne suffit pas au transport des amants : il y faut l'adjonction d'un attrait surnaturel, d'un cordial mystique. Il faut « Dieu » de la partie. Double débauche d'une imagination qui s'évertue à suppléer par des artifices la générosité défaillante de l'instinct, et qui, pour rendre accessibles à un esprit bas et possédé par les sens, les objets de la pensée religieuse, prête à ceux-ci une chaude matérialité. Joubert encore relève avec sa subtilité profonde cette équivoque qui est le « génie » propre de Rousseau.

Dans ses écrits, l'âme est toujours mêlée avec le corps et

(1) Joubert, *Pensées*, titre XXIV, § XLIII.

ne s'en sépare jamais. Aucun homme n'a mieux fait sentir que lui l'impression de la chair qui touche l'esprit, et les délices de leur hymen.

Rien n'est plus près des délices que le dégoût.

Chateaubriand, qui ne soupire pas après Dieu, que la nature et la fortune avaient mis en position d'épuiser de bonne heure les réalités autour desquelles le pauvre Jean-Jacques tourna comme un affamé, Chateaubriand, dans ses peintures de l'amour, n'a rien emprunté de cet illuminisme. Mais il a gardé de la corruption sentimentale inaugurée par la *Nouvelle Héloïse*, l'essentiel : ce que j'appellerai le libertinage transcendant.

Le libertinage, ce n'est pas l'abus, ni l'inconstance, ni le caprice (le bon Jupiter de la fable n'est pas un libertin). C'est une habitude profonde de stimuler le désir et de compliquer le plaisir par des imaginations étrangères à la volupté et aux fins de l'amour. A l'opposé de ce libertinage mystique qui poursuit à travers la possession charnelle, les hypothétiques extases de la possession divine, du ciel, de l'anéantissement, il y a celui de don Juan, de Valmont, qui y mêle des satisfactions effectives de malfaisance et de cruauté. M. de Chateaubriand en personne n'aurait pas ignoré cette sorte d'impulsions, s'il faut en croire telles confidences sorties de sa plume. Retrouvant après vingt-sept ans, mère de famille, cette Anglaise, Charlotte Ives, devenue lady Sulton, dont il s'était laissé imprudemment aimer pendant l'émigration, en n'avouant pas assez tôt qu'il était marié :

Eh bien, s'écrie-t-il, si j'avais serré dans mes bras, épouse

et mère, celle qui me fut destinée vierge et épouse, *c'eût été avec une sorte de rage, pour flétrir, remplir de douleur et étouffer ces vingt-sept années livrées à un autre, après m'avoir été offertes* (1).

Oui, il y a chez René du sang de Valmont et de cette méchanceté dans l'amour que cultiva le xviii^e siècle. Mais ce germe de passion libertine, avec lequel il est né, a mûri aux rayons étouffants de l'*Héloïse* et, au lieu de se développer à la française, produit des fruits tropicaux. Le lyrisme passionnel, la rêverie orientale de Rousseau ont fait connaître à cette sensibilité des voluptés de langueur et de mélancolie qui se mêlent étrangement à ses voluptés de fureur. L'ivresse que trouvait don Juan dans la malédiction d'une fille innocente et déshonorée, René la trouve à voir l'amour lui-même désespérer et tuer le cœur de femme qu'il a comblé. L'amour ne fleurit pas le sein de ses amantes. Leur dépérissement lui arrache ses plus beaux cris.

Les créations féminines de Chateaubriand sont les vivantes réalisations de ce coupable songe, les victimes idéales de cette forme cruelle et égarée du désir. Vivantes? non pas sans doute d'une vie réelle de chair et de sang, mais d'une vie forcée et presque hagarde de fantômes, que l'art d'un magicien sait, en dépit de toute impossibilité naturelle, dessiner inoubliablement dans le souvenir. Nous voici dans les suprêmes prestiges de cette « antiphysie », de cette imagination qui crée contre nature et s'en fait accroire, dont nous avons déjà montré l'œuvre dans les per-

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 145.

sonnages de Rousseau, et qui devient la caractéristique la plus profonde de la littérature et de l'art émanés de lui.

Le tourment d'un amour coupable pour son frère a poussé Amélie dans le cloître.

Dieu de miséricorde, murmure-t-elle, couchée sur le marbre du sanctuaire, dans l'appareil qui symbolise sa mort au monde, fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion.

Voilà, de la part d'une vierge, l'impossible et le faux. La conscience de la « passion », surtout à ce degré de force où il lui faut fuir ou succomber, suppose l'expérience des sens; mais le sentiment d'une passion « criminelle », ce vertige d'ardeur pour un frère, suppose de l'excès et du raffinement dans cette expérience. Que la digne sœur d'un adolescent de trop de rêve et de flamme soit exposée par ce charme périlleux répandu sur sa jeunesse à porter plus tard le deuil de l'amour, c'est la noble et triste histoire de Lucile de Chateaubriand. Mais l'idée d'un trouble trop fort et trop bien compris à presser la main, à subir le regard fraternel, cette idée enfin d'inceste virginal, vraiment je ne la puis associer qu'à l'accident d'un dévergondage natif, disons le mot, d'une complexion hystérique, qui, excluant toute liberté de l'âme, nous jetterait hors de la poésie de la passion, dans le morbide.

Pareille licence de l'imagination dans la conception d'Atala, qu'une mère, entendant le christianisme en sauvage, a vouée à la virginité, et qui, à la veille d'être

mariée par le prêtre, auquel sa foi même devait lui conseiller de s'ouvrir, se tue pour se soustraire à la force de l'amour. Egarement concevable, si Atala avait conservé la puérilité maternelle, et dont nous pouvons à la rigueur nous figurer aujourd'hui l'équivalent de la part d'une Bernadette Soubirous. Mais alors eût-elle inspiré de la passion à Chactas? Vainement l'auteur s'est-il ressouvenu tout le long du récit, de plaquer sur le personnage d'Atala des traits d'« innocente » et de « primitive ». Nous savons à quoi nous en tenir sur l'innocence de celle qui « formant des désirs aussi insensés que coupables aurait voulu être avec son amant la seule créature sur la terre et... serrée dans ses bras, rouler d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ». Mais il fallait que celle-là aussi fût minée par le mal fatal des héroïnes de Chateaubriand, au prix de quelle invention outrée et, pour peu qu'on la considère hors du voile brillant, insupportable!

Velléda, du moins, le poète n'a-t-il pas prétendu en faire de force une réalité. Dans un recul propice de temps et de lieux il a modelé librement son rêve. Rêve composite, sans doute, amalgame de voluptés que l'économe nature n'a pas réunies dans une même coupe, les palpitations d'un oiseau farouche avec les savantes mollesses de Cléopâtre, « une exaltation de sentiments allant souvent jusqu'au désordre » avec « la connaissance approfondie des lettres grecques ». Mais des traits encore disparates de cette figure, ne retenons que celui par où elle laissera d'immortels débris de beauté : la folie par amour, donnée trop vio-

lente, si Velléda ne voyait tout et elle-même miraculeusement hanté. « Ne sais-tu pas, me dit la jeune Barbare, que je suis une fée? » Cette fée, cet esprit de poëtesse et d'enfant, Chateaubriand en avait à côté de lui la vivante image dans sa sœur Lucile, génie femme, plus doux et plus grec que le sien, qui au fardeau de trop de douleurs subies ajoutait une faculté passionnée d'imaginer la douleur : sa raison se voila, elle en porta le trouble comme une grâce touchante, il semblait qu'il eût rendu son âme entière inspirée. Mais si l'étrange Lucile a fourni au poète l'élément vaporeux et lunaire où apparaît Velléda, les fleurs de sa tête et de sa ceinture, il avait pu lui-même, tant qu'il avait voulu, observer sa propre puissance dans les égarements de femmes « désespérées et ravies ».

Cet égarement de Velléda et de Lucile, cette désolation dans la passion, est l'âme commune des héroïnes de Chateaubriand. Par là, en dépit de leur constitution artificielle et forcée, si on ne peut dire qu'elles vivent, du moins un souffle brûlant est-il en elles. Le désir « criminel » d'Amélie est faux; l'aberration mystique d'Atala, une froide fable. De quel mal meurent-elles donc? D'avoir été aimées d'un dieu. Voilà pourquoi elles n'ont goûté le ravissement que dans le désespoir. Comme ces amantes ne sont qu'une même amante, le dieu, sous des noms divers, c'est toujours René. Il faut lire les *Natchez*, ce premier roman où Chateaubriand a jeté en toute violence le cri de ses désirs. Là, René exerce à découvert sur le jeune cœur qui s'est donné à lui, son art cruel de séduire en tor-

turant. Par la suite, recommençant et recreusant, pour ainsi dire, cette histoire de ses sensations préférées, le poète a, pour les besoins de l'art, l'ennoblissement de la peinture, attribué à certains remords solennels, mais fictifs, cette consommation d'un cœur qui adore. Ne dirait-on pas, au caractère inconsistant de ces inventions, qu'il a bien tenu à ce que nous le reconnaissons à l'œuvre, lui, René, avec sa puissance dévastatrice ? Oui, c'est le même sirocco qui flétrit ces tendres plantes.

Le Jupiter de la fable, quand il descend chez une mortelle, tempère le despotisme de son caprice par une généreuse bonhomie. Quand, à la séduction d'un olympien, s'ajoute la fatuité d'un poète, n'attendons pas cette divine modération. Inconstant, René ne pratique pas les engagements mesurés à son inconstance, la « bonne fortune » de nos aïeux. Il lui faut incendier l'âme entière qu'il a choisie, jusqu'en ces replis extrêmes que le simple Jupiter ignorait, que le Christianisme a creusés pour les réserver à l'amour divin. Il sait que nul homme ne possède le philtre qu'il dispense, et il estime que d'y avoir goûté en passant, est assez de gloire pour une destinée : « Je vous donnerai plus en un jour qu'un autre dans de longues années » (1). Mais il entend que ce ne soit un jour que pour lui et que ses années à elle languissent et s'enténébrent dans la nostalgie de ce jour. Si la blessée entend dans sa solitude que le volage en est à tracer autour d'une autre le cercle magique, il accourt un instant flatter ses larmes ; mourante, il se

(1) Lettre citée par Sainte-Beuve (*Lundis*, t. II, p. 159).

« consacrer à ses douleurs » et à ses funérailles. Les facilités de la gloire permirent au vrai René de multiplier autour de lui ces complications, de pratiquer à l'infini ces dosages de poison et de nectar. Mais si nous avons le moindre doute sur l'essence et l'aiguillon de ses enthousiasmes amoureux, nous n'aurions, je le répète, qu'à nous reporter au René d'avant l'illustration et le théâtre, au René des Natchez :

Je vous ai tenue sur ma poitrine, au milieu du désert, dans les vents de l'orage, lorsque, après vous avoir portée de l'autre côté d'un torrent, *j'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur...* Il n'est plus pour vous d'illusion, d'enivrement, de délire : je t'ai tout ravi en te donnant tout ou plutôt en ne te donnant rien (1).

Frénésie d'adolescent, dira-t-on peut-être. Écoutons l'Eudore des *Martyrs*, c'est-à-dire René toujours, mais mûr et chargé d'expérience. Il vient de céder à l'amour de Velléda.

Elle restait muette dans une sorte de stupeur, qui était à la fois un supplice affreux et une ineffable volupté. L'amour, le remords, la honte, la crainte et surtout l'étonnement agitaient le cœur de Velléda : elle ne pouvait croire que je fusse ce même Eudore, jusque-là si insensible ; elle ne savait si elle n'était point abusée par quelque fantôme de la nuit, et elle me touchait les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence (2).

C'est bien le dieu qui dans les transports qu'il fait naître regarde froidement opérer sa divinité.

(1) *Les Natchez*, 2^e partie. (*Lettre de René à Celuta*).

(2) *Les Martyrs*, livre X.

Cette préoccupation de l'effet qu'il produit, ce n'est pas seulement dans les abandons de l'amour qu'elle glace René, mais jusque dans le plus simple et le plus doux des sentiments, dans le sentiment paternel. Dans les recommandations dernières qu'il adresse à son épouse indienne Celuta :

Qu'on ne parle jamais de moi à ma fille, écrit-il ;... que René reste pour elle un homme inconnu, dont l'étrange destin raconté la fasse *rêver* sans qu'elle en pénètre la cause ; je ne veux être à ses yeux que ce que je suis, *un pénible songe* (1).

Ainsi pour sa fille il aime mieux être un héros romanesque qu'un père. Il faut qu'elle aussi puisse *rêver de lui* et languir comme les autres.

Ce caractère ou plutôt ce personnage de René, le siècle qu'il a séduit l'a vu, a voulu le voir, non dans ses traits réels, mais à travers un mythe de fatalité. Si l'on pouvait s'exprimer en telle manière avec la rondeur du vieux bon sens, et manquer de la grâce et des nuances ménagées qui ne sont qu'équitables à l'égard des poètes modernes, on dirait que ce mythe dont René s'enveloppe lui-même, c'est la parade d'une fatuité effrénée. Le temps efface les désespoirs humains et, si l'on veut laisser d'éternelles blessées, il n'est pas mauvais de les persuader d'un peu de maléfice dans les charmes qui les firent folles.

Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses,

(1) *Les Nalchez*, 2^e partie. *Lettre de René à Celuta*.

le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout ; aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants ; c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir et respirer sans mourir(1).

Laquelle n'eût voulu aller respirer sous le bel arbre? — Auprès d'un cœur tendre et que l'histoire des mauvais anges a touché, une infortune qui sent la malédiction ne rend-elle pas irrésistible un beau front ?

René avait été atteint d'un arrêt du ciel qui faisait à la fois son supplice et son génie... il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience et qui le portait à regret. Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tamabica... René lui inspirait une terreur dont elle ne pouvait se défendre ; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein de cet homme, comme on tombe dans un abîme (2).

Voilà le rythme que le pauvre Adolphe aurait bien voulu attraper auprès de ses belles, mais il psalmodiait la complainte au bord du chemin. — Enfin on dit les femmes curieuses et qu'on continue plus sûrement à être aimé d'elles en leur ménageant toujours quelque découverte.

René vivant en lui-même et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui ; se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale, il devenait de plus en plus farouche et sauvage, impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pe-

(1) *Les Natchez*, 1^{re} partie, livre IX.

(2) *Ibid.*, 2^e partie, éd. Gosselin, pp. 298 et 300.

saient : on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure, il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait; lui-même ne le savait pas. Était-il agité de remords ou de passions, cachait-il des vices ou des vertus? c'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui hors la vérité (1).

Interprétation un peu gauloise, je l'avoue, de ces attitudes qui, au lyrisme près, ne sont malheureusement pas tout à fait inimitables pour les héros des romans de Flaubert. Mais sentons aussi ce qui jette tant de chaleur et de magnificence sur l'essence infectée de telles phrases : la jeunesse et l'art. Que les belles larmes répandues sur ce héros le protègent contre nos rudesses viriles. « Vous portez votre cœur en écharpe, » disait à Chateaubriand une jeune Anglaise. Nous ne sommes certes pas aveugle aux pierrieres de l'écharpe, y en eût-il de fausses. Du moins, n'abandonnons pas tout à fait la part d'une vérité plus vigoureuse. A la grande cantilène ténébreuse de René imaginons la réplique de Dorine.

Mais si l'ingénuité d'artiste et d'acteur de René atténue notre jugement sur sa personne, elle augmente notre sévérité pour son siècle. Nous avons dit que de l'irruption anarchique des prétentions et de l'humeur de Rousseau dans tous les ordres d'institutions et d'idées, Rousseau lui-même était moins responsable qu'une époque étourdiment insurgée contre toutes les règles et convenances limitatives de la fantaisie individuelle. Chateaubriand, qu'on le considère dans sa vie et son rôle historique, ou dans les gestes de son unique et

(1) *Les Natchez*, p. 318.

perpétuel héros, n'a pu s'accorder cette frénésie de personnalité que sous l'encouragement implicite d'une société décidément idolâtre de l'individu. Sans doute, l'imitation pittoresque de son personnage ne dura que quelques générations. Mais l'inspiration qui le mène a dupé le siècle entier. Fier d'avoir chassé du monde physique le fabuleux et le miraculeux, ce siècle s'est plongé à l'égard du monde moral dans un véritable obscurantisme. Il a cru comme un enfant toutes les orgueilleuses balivernes qu'une âme plus enivrée et hardie lui racontait de ses mystères et de ses abîmes.

CHAPITRE VII

LE SACERDOCE DE LA FEMME

« Madame, répondit l'officier, on n'accorde d'ordinaire cette permission qu'au prêtre qui exhorte les condamnés avant de mourir. — Eh bien, reprit Delphine, je saurai remplir cet auguste ministère. »
 DELPHINE. Ed. Charpentier p. 231.

I

Aimer, c'est la jeunesse et l'énergie du cœur. Mais la manie de la passion accuse un incurable ennui. La femme ne connaît pas cette maladie. L'objet peut lui manquer, non la sincérité de l'aspiration. Infiniment plus près que l'homme de l'état de nature, on doute

qu'elle puisse être corrompue. Mais elle peut être corruptrice. C'est lorsque la défection de l'homme abandonne à l'empire du génie féminin celles des choses privées ou sociales dont l'esprit viril est l'organisateur et le juge nécessaire. La décadence masculine, le fébrile désarroi dont un Saint-Preux, un Obermann, un René, un Adolphe, premiers types de l'homme nouveau, nous ont offert le spectacle, a un tel effet. Esclaves en tout de l'émotion, ils provoquent et entretiennent le règne de l'être d'émotion. Cette perpétuité de désirs, d'élan, de délires et d'accablants, où les destine une sensibilité affolée par la désorientation de la pensée et la ruine du vouloir, les met bien au dessous de l'être qui a dans la langueur, le trouble et la crise, ses formes de vie propres, ses états de prospérité et de puissance. La femme écrase l'androgyme. Ce qui est diminution et dégradation pour l'homme, l'envahissement de l'âme tout entière par la vie sensitive et spontanée, c'est, pleinement épanouie, la nature féminine. L'idiosyncrasie romantique est d'essence féminine. Le Romantisme, qu'on considère son empreinte dans les idées, les sentiments, les mœurs, la littérature ou l'art, manifeste partout les instincts et le travail de la femme livrée à soi. Par cette inspiration, achèveront de s'expliquer bien des traits relevés dans nos précédentes analyses, comme aussi on en pourrait déduire, si on le voulait, les intimes caractères du romantisme (1).

Il n'est pas besoin de démontrer la part d'une élite

(1) V. dans *l'Avenir de l'Intelligence* de M. Ch. Maurras une très importante étude sur le *Romantisme féminin*.

de femmes dans la civilisation de l'ancienne France. Tant de noms illustres et charmants parlent assez haut. Mais, depuis les cours d'amour jusqu'aux « ruelles », leur action ne s'était exercée que sur la sociabilité et les mœurs. Par là elle atteignait indirectement les plus hauts objets. Car, si la seule fin positive de la religion et de la morale, c'est de former des caractères, d'ordonner et d'ennoblir les rapports des hommes entre eux, le tact féminin, juge si rapide et si sûr de certaines des qualités d'un honnête homme, si habile à faire ressentir et à redresser certaines bévues de principes et de sentiments, est comme une critique souriante et inconsciente, ingénue mais toujours active, des égarements de l'esprit d'utopie ou de système en tout ce qui touche à la vie. Ce pouvoir des femmes dans notre ancienne civilisation, elles l'exerçaient donc à leur place et par leurs arts naturels de femmes. Celles qui étaient auteurs ont laissé des lettres, des mémoires, des romans, n'écrivant que de ce qu'elles étaient, dans la réalité même, inimitables à manier et à animer.

C'est d'une bien autre sorte d'empire féminin que nous parlons. *Julie* l'inaugure. Elle introduit chez nous le type de la prêcheuse, de la philosophe. Que Fontenelle en 1686 eût mis (bien ingénieusement) le moderne système du monde à la portée des dames, que cinquante ans plus tard elles bavardassent sur la question des grains, ce ne sont pas nouveautés de tant de conséquence qu'on le dit. Au xvii^e siècle, M^{me} de Grignan savait son Descartes et tous les salons s'échauffaient sur les propositions de Jansenius. Ce sont là

phénomènes de curiosité et de mode dont la chaîne se pourrait suivre jusqu'aujourd'hui. *Julie* est une révolution. Elle porte sur un tout autre plan et destine à un tout autre objet que celui qui lui avait été façonné par des mœurs conformes à la raison et aux grâces, l'être intellectuel et social de la femme supérieure. Elle prend possession directe du gouvernement religieux et moral. Les hommes qui l'entourent subordonnent leur conscience à son inspiration et font après elle les étapes philosophiques et mystiques de son âme. Elle méprise l'amour tout en le faisant, non pas, comme telles héroïnes de Crébillon fils, en rouée trop spirituelle, mais en tant que platonicienne. Aussi a-t-elle choisi de tous les amants possibles le plus inférieur par position et le plus débile par caractère, misérable matière où elle projette quelque chose de sa transcendance. « Il me sembla que mes sens ne servaient que d'organes à des sentiments plus nobles et j'aimai dans vous moins ce que j'y voyais que ce que je croyais sentir en moi-même (1). » A quoi Saint-Preux eût pu dignement répondre par cette modeste demande de certificat que son pair moral Adolphe adresse à une dame adorée : « Je crois que vous y verrez partout (dans sa vie) que j'ai le sens du bien et du mal (2). » Julie et Saint-Preux, c'est le prototype qui, pour le rapport essentiel des personnalités, ne variera guère, du couple romantique. On le retrouve identique au fond soixante-dix ans plus tard dans le roman de *Lelia* et, quant aux hautes intentions et arrangements

(1) *Nouvelle Héloïse*, 3^e partie, lettre XVIII.

(2) B. Constant, *Lettres à M^{me} Récamier*, p. 24.

de la dame, sinon certes quant à l'avilissement du faible amant, dans la réelle aventure de Venise.

Une jeune Française, contemporaine de Rousseau, M^{me} de la Tour-Franqueville, désirant être, pour le côté idéal, une Julie, entreprit de se faire diriger par le maître. Elle n'en reçut guère que des bourrades. Touchante méprise d'une alouette gauloise. Il fallait pour ce personnage une lourdeur de sang qui n'est pas de chez nous. L'illustre réalisatrice de Julie, je ne veux pas dire dans le domaine privé, mais par le libre épanouissement religieux, moral, philosophique, esthétique, de la personnalité féminine, par la libre expansion du génie féminin dans tous les ordres d'idées et de sentiments généraux, l'auteur de *Delphine*, de *Corinne*, de *l'Allemagne*, est d'origine germanique. Et celle qui après elle, avec beaucoup moins de continuité, par incursions frémissantes, lança son cœur au bouleversement, elle disait : à la rénovation, de tous les principes, George Sand était de race très mêlée. Qu'on se garde de lire ici un jugement sur ces deux admirables femmes. Ce caractère est loin de les épuiser. Jusque des pages de fatras de M^{me} de Staël on extrairait des choses presque exquisés, presque pures et naturelles. Et qui songe à nier l'incomparable poésie de George Sand? Leur magnifique multiplicité — la multiplicité, ce péril vital pour l'homme — les sauve. Nous l'avons dit : elles ne peuvent pas être corrompues.

Ce qui nous importe ici, c'est de ce féminisme transcendant le principe négatif, la dévirilisation de l'homme, le fléchissement de la raison sous la spon-

tanéité, la dispersion dans le sentiment par l'abdication des énergies organisatrices et constructives. Nous n'écrivons pas un chapitre de la physiologie de la femme. C'est un homme qui a inventé *Julie*. La femme, à jouer, comme disait M^{me} de Staël, « l'esprit penseur », n'est que tumultueuse et intempestive. Ecoutez-la bien ! Presque toujours sous ce fatras vous percevez de jolis cris d'oiseaux. C'est, imbrégnant des intelligences d'homme, qu'une philosophie féminine est un poison. Nous voulons observer la corruption résultée pour les sentiments, les mœurs et les idées, de leur total abandon à l'esprit féminin.

II

On s'étonne peut-être que nous fassions remonter à M^{me} de Staël cette usurpation. N'est-ce pas une stoïcienne ? Fontanes la traitait de « quaker ». Il la traite aussi de « bacchante ». Je reconnais qu'il n'a manqué à Epictète que d'exister du temps de M^{me} de Staël (ou de George Sand) pour être le conseiller spirituel de ces illustres personnes. Elles ne se fussent pas fait suivre dans sa cellule de Benjamin Constant ou de Musset. On les devine écoutant les centons du solitaire sur la béatitude de l'âme affranchie des passions et rédigeant la leçon, comme si elles ne pensaient jamais autrement, avec une abondance et un pathétique infinis qui inquiètent et flattent le maître. La différence d'habitudes entre les interlocuteurs qu'on s'imagine est assez grande. Mais comment ne s'entendraient-ils pas ? Ils cherchent la même chose : la féli-

cité sur terre. L'objet de la discipline stoïcienne, c'est le bonheur. Le *De vitâ beatâ* de Sénèque pourrait céder son titre à tous les traités qu'elle a inspirés. Le titre du premier ouvrage de M^{me} de Staël : *De l'influence des Passions sur le Bonheur*, exprime la préoccupation à laquelle son esprit ramène tout.

« Personne, a dit Pascal (prêtons à cette banalité la force d'un tel esprit) ne peut ne pas désirer d'être heureux ». Mais il n'est pas de désir qui résiste moins à l'examen de l'intelligence, ni soit plus ruineux à l'énergie de la volonté, les passions étant à la fois le moyen nécessaire du bonheur et ses pires ennemies, et toute activité étant lutte. N'entrons pas dans les tortuosités du vocabulaire stoïcien : une béatitude sans jouissances nous est plus que suspecte. Diogène dans son tonneau nous paraît le plus inquiet des hommes. Le bonheur, idée d'un certain rapport permanent entre ces deux facteurs essentiellement mobiles : la sensibilité et les circonstances, est la plus inconsistante des abstractions. Le propre d'un homme sain est l'harmonie des réactions avec les impressions, des idées avec la réalité. Une vie de relation suffisamment active l'empêche de sombrer au fond de lui-même, déplorable aventure dont l'abandon de la conscience à un certain jugement d'ensemble (nécessairement pessimiste) de l'existence, ou, ce qui revient au même, à un certain vœu général (nécessairement eudémonique) à son sujet, est un symptôme qui ne trompe pas. Chez un adulte, l'appel au bonheur est morbide, le mot seul désoblige comme un gémissement. Définissons le bonheur : tout ce qu'inspirent d'indéterminé

à une imagination voluptueuse des états d'alanguissement et de sujétion.

De tels états, un homme ne doit guère se les passer. Ne les faut-il interpréter avec plus de douceur par rapport à la physiologie féminine ? C'en est peut-être qu'une inévitable erreur de termes de la part d'une femme, que de demander le bonheur. Sa nature même porte de vagues et profondes sepsations d'insatisfaction, d'instabilité, d'attente, qui peuvent, sous le contre-sens d'une personnalité trop forte et d'une imagination trop grande, se monter jusqu'à une magnifique avidité. Génie, si l'on veut. Mais qui ne voit le péril de laisser accaparer par un génie d'une subjectivité aussi despotique l'empire des idées générales ? M^{me} de Staël engage dans les élans démesurés de sa sensibilité jusqu'aux destinées de son siècle et de la civilisation. « Oui, s'écrie sa préface, dans ce siècle où l'espoir du bonheur a soulevé la race humaine... » (1) Soulevé ? Et son livre est une longue plainte. Elle appelle philosophie les états de conscience fatigués et mélancoliques, la diffusion infinie de ses lassitudes.

Le philosophe, par un grand acte de courage, ayant délivré ses pensées du joug de la passion, ne les dirige plus du tout, vers un objet unique et jouit des douces impressions que chacune de ses idées peut lui valoir tour à tour et séparément (2).

Vraiment est-ce « le philosophe », cet esprit dissous et impuissant ? ce lâche esprit ? La philosophie,

(1) *De l'Influence des Passions sur le Bonheur*. Introduction.

(2) *Ibid.*, Section III, ch. II.

degré suprême de liberté et de lucidité de l'intelligence, n'est pas faite, nous semble-t-il, pour s'inspirer des mécontentements et des énervements de l'homme, mais bien de la nature des choses.

L'idée du bonheur, voilà le dissolvant qui coule dans l'œuvre entière de Mme de Staël, le dissolvant féminin. Le défaut d'eurythmie et l'empâtement de style de *Delphine* et de *Corinne* rend ces gros romans peu pernicious. Mais la décence des mœurs et l'esprit raisonneur de l'écrivain permettent de lire dans le désordre des sentiments et des idées bien mieux qu'on ne le pourrait à travers les frénésies bohêmes et l'orgie verbale qui prévaudront vers 1830 dans les ouvrages de même inspiration, tel *Lelia*.

Delphine et *Corinne*, c'est la conjuration des règles sociales contre le bonheur d'une femme, c'est la médiocrité des lois et des coutumes opposée à la sublimité du génie individuel. Plus particulièrement, *Delphine* revendique, contre les tyrannies d'une religion organisée et organisatrice, la religion spontanée du cœur. Placées toutes deux dans une position irrégulière, l'une par les conséquences d'une franchise d'âme et d'une bonté sans calcul, l'autre par le public exercice de son talent de poète, parfaitement vertueuses d'ailleurs et de haute naissance, elles ont le malheur d'aimer un homme chez qui la passion pour elles est combattue par le respect de l'opinion. Laissons là l'intrigue et le détail. La fadeur de ces romans (et qu'on y réfléchisse, c'est ce qui en fait aussi le manque de volupté) c'est l'absence de tout sentiment de fatalité, cette épaisse illusion partout présente, qu'il n'y a entre

ces êtres et la félicité qu'un obstacle social et que cet obstacle est factice.

En dehors de la volupté innocente de *Daphnis et Chloé*, quand l'âme est plus engagée dans la chair que chez ces adolescents, je suis choqué de toutes les façons par une conception optimiste de l'amour. Il y a quelque chose d'écœurant à peindre la passion satisfaite comme une plénitude de délices. A cet égard la vie de M^{me} de Staël valait mieux que ses idées. La jalousie n'est-elle pas le ferment cruel de la passion ? Par combien de fibres deux êtres, dans la plus ardente étreinte, se touchent-ils ? Cette disproportion misérable de l'homme avec le plus fort de ses sentiments s'accroît encore, quand la sensibilité a été trop touchée des aspirations chrétiennes et de l'idéal de constance chevaleresque. On se jure l'absolu, l'éternité, et l'on dévore le fruit d'une saison. Que les amants se trompent eux-mêmes ! Mais comment nommer la lyrique cécité de ce personnage qui joue dans *Delphine* l'homme d'expérience, l'homme religieux, le moraliste, et qui, conseillant à un gentilhomme chargé de devoirs et de scrupules de rompre avec eux, c'est-à-dire avec une partie de lui-même, cautionne à cette condition la béatitude d'une existence :

Croyez-moi, les rapports continuels avec les hommes troublent les lumières de l'esprit, étouffent dans l'âme les principes de l'énergie et de l'élévation... le talent, l'amour, la morale, ces feux du ciel ne s'enflamment que dans la solitude... Léonce, vous pouvez être heureux dans la retraite, vous le serez avec Delphine... L'intention du Créateur ne se manifeste qu'obscurément dans toutes les combinaisons

de la société, que les passions et les intérêts ont compliquées de tant de manières ; mais le but sublime d'un Dieu bien-faisant, vous le retrouverez dans votre propre cœur, vous le comprendrez au milieu des beautés de la campagne, vous l'adorerez aux pieds de Delphine (1) !

Le dégoût de ce pathos nous ramène avec piété à nos vieux classiques si avertis de la « contradiction » de l'amour. Alceste n'a connu que le sonnet d'Oronte. Qu'eût-il pensé de cette lymphe de sensibilité allemande ? Chez nos poètes, un feu tragique ou le sel de l'ironie donnent toute leur énergie aux passions. Ils ne les peignent que contrariées ; elles ne sont belles qu'ainsi. Les difficultés que la société et l'opinion opposent aux vœux de l'amour sont des innocentes, comparées aux poisons qu'il porte en lui-même. Les lois brutales qui disjoignent les amants leur font au moins cette grâce de les séparer entiers encore, avant l'humiliation des lassitudes et le triste labeur des mensonges. Mesurons l'étendue d'une décomposition morale à la distance qui sépare *Delphine* de la *Princesse de Clèves*. Selon l'esthétique des romantiques, qui ne perçoivent la couleur que criarde, et la pensée que forcée, ce livre aurait le charme d'un vieux pastel. Quelle erreur ! Il est aigu, il est de toujours. L'auteur a connu les journées enivrées de l'amour et ses magnifiques sourires ; mais il en sait aussi l'essence mortelle. Quand, M^{me} de Clèves devenue libre, son jeune amant accourt lui offrir le bonheur, elle n'ose accepter le brillant présent par delà lequel elle a appris à voir

(1) *Delphine*, 6^e partie, lettre XII.

ce qu'il ne voit pas : la vie. Ainsi leurs amours furent parfaites.

Il manque à ces âmes bien nées la ressource qu'ont les personnages de M^{me} de Staël, de confondre l'amour avec la vertu. Ceux-ci ne nomment jamais l'un sans l'autre, et c'est pour y enchaîner, sans reprendre souffle, morale, ciel, religion et Dieu. Ce sont là leurs litanies. Eux-mêmes sont des anges ou du moins ne s'accordent pas d'estime hors de l'état angélique. Ils n'admettent la vertu que spontanée.

Et qu'est-elle autre chose, demande la bonne Delphine, que la continuité des mouvements généreux? Celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvements... celui-là est l'homme vraiment vertueux (1).

C'est une orgie de vertu. La justice? M^{me} de Staël n'a pour elle qu'une faible estime. « Elle dégage de la bienfaisance. » La bienfaisance? « Elle dégage de la générosité. » Le devoir énoncé en principes et maximes? Il empêche d'obéir à l'ineffable. Kant aussi trouve toute la morale dans l'homme intérieur. Mais ne la concevant que sous forme de règle rigide, il réduit celui-ci à une abstraction. Un homme-abstraction serait peu goûté de Delphine et de Corinne moins rogues appréciatrices des fièvres d'un cœur mâle. Si leurs amants sont trop captifs, au gré de leurs vœux, des attaches terrestres de l'opinion et de la coutume, leur zèle infatigable s'emploie pendant cinq cents pages à les rendre célestes. Passionnées convertisseuses,

(1) *Delphine*, 2^e partie, lettre XXVII.

aimables, si elles n'étaient si éloqu岸tes ! A leur école, on pratiquerait quelque temps la vertu avec plaisir. Et ne faut-il pas s'être haussé jusqu'à cette perfection, dans un « système » qui considère la « liberté absolue de l'être moral comme son premier bien ».

A quarante ans, M^{me} de Staël fit une espèce de conversion et revint à une forme plus apaisée des idées religieuses.

III

Goethe a dit d'elle « qu'elle n'avait aucune notion du devoir ». Non seulement son moralisme lyrique n'est que la divinisation des états passionnels, mais elle excelle à jeter sur toute règle des mœurs et des opinions, recommandée d'une autre autorité que le sens propre, le discrédit dû au pharisaïsme et à l'indigence de l'âme. A l'entendre, la règle c'est la négation de la magnanimité. Nous ne nous attarderons pas à démontrer qu'il n'y a pas de milieu entre la pure anarchie des mœurs et des idées qui s'y rapportent, et la reconnaissance d'un ordre général fondé sur l'intérêt général des hommes en société, et qui ne peut donc être apprécié, dans son ensemble comme dans ses détails, que par la raison objective et impersonnelle.

L'effet le plus redoutable de cette inspiration féminine, ce n'est peut-être pas d'obscurcir la raison. C'est de gâter le cœur. Quand, l'imagination infectée de cette mauvaise littérature, on a gardé néanmoins assez de lucidité pour reconnaître l'antinomie radicale de

ses tendances avec une conception normale et ordonnée de la vie, il reste à devenir l'homme de ce jugement, à éprouver la passion de l'ordre et le dégoût de ce qui y insulte. Tout éclaircissement de l'intellect est stérile, que n'accompagne pas un assainissement de la sensibilité. On n'est fidèle avec constance qu'à ce qu'on aime. Et comme nous ne pouvons être attachés qu'à notre bien propre, il faut, pour vivre conformément à un ordre général, sentir en lui notre soutien personnel. Ne reprochons pas tant aux héroïnes de M^{me} de Staël de se chérir infiniment que de se chérir avec confusion.

La lutte douce et acharnée poursuivie par Delphine et Corinne avec leurs nerveux amants, c'est la lutte de l'instinct contre l'éducation. La perpétuelle insinuation de l'auteur, c'est qu'en sacrifiant les vœux de l'amour à des exigences sociales, ces jeunes hommes immolent un sentiment plus généreux à un moins généreux, un sentiment hardi et large qui marque à leur personnalité la voie de sa pleine expansion, à un timide, qui la domine. Cependant (et on ne vise pas ici l'espèce particulière, mais le principe) la croissance d'un homme civilisé est tellement dépendante des institutions et des mœurs, que le plus ardent dévouement à ces impersonnelles réalités n'a rien d'égaré ni de mystique : c'est un intérêt vital. L'instinct, il est vrai, ne suffit pas à nous en avertir, mais l'éducation est là pour nous y rendre sensibles. Si le but de toute éducation est de créer l'harmonie des sentiments et de la raison, l'éducation de l'élite humaine est celle qui, passionnant l'individu pour des intérêts généraux de

rang, de fonction, de culture, de religion, de civisme, qu'aperçoit une raison plus étendue, les lui fait ressentir, qu'il soit ou ne soit pas personnellement en cause, comme sa chose propre. La sensibilité doit-elle être laissée à l'état de végétation spontanée, ou réaliser une hiérarchie d'affections calculée sur l'ordre nécessaire de la vie ? Dans la première hypothèse le mot éducation doit être rayé du vocabulaire humain.

Les affections individuelles qui tiennent de près à l'instinct sont des avocats toujours puissants, et M^{me} de Staël peut bien se fier à leur feu naturel de plaider brillamment son procès. Les affections générales dont l'entretien réclame au contraire la bonne organisation des pouvoirs politiques et sociaux, sont sujettes à des périodes de défaillance, et parfois l'histoire les a vues s'effacer presque de nos âmes. On voudrait ici en rappeler la beauté, répéter avec les temps les plus illustres du genre humain, que l'amour n'est pas la seule direction des enthousiasmes virils, ni la sensibilité aux joies et aux douleurs des individus, la plus noble espèce de sensibilité.

IV

La confusion des idées contenue dans une telle littérature, physiologiquement moins dangereuse que cette perversion affective, équivaut à la dissolution de l'intelligence. Un génie féminin, si anarchique soit-il, est toujours femme et aime avoir le bon Dieu pour soi. M^{me} de Staël revêt des attributs de la morale, de la religion et de la vérité philosophique les ardentés

émotions de son cœur. On ne nie point la belle abondance de cette nature. Mais la morale, la religion, la philosophie sont des disciplines. Comment ce qui n'a pour raison d'être que de régler les passions, de façonner l'homme naturel et spontané en homme civilisé et maître de lui-même, serait-il de même essence que la spontanéité et les passions? La logique et la langue française sortent brisées de cette perpétuelle identification des contraires. Rousseau, au prix de prémisses fabuleuses, de définitions arbitraires, sauve du moins son expression du chaos de ses conceptions; le sens qu'il prête à la plupart des termes abstraits est factice, obscur, mais garde une certaine constance. Il pervertit la pensée, mais non pas la langue. Quand M^{me} de Staël veut qu'une chose en soit une autre, elle n'y met pas tant d'artifice, elle les jette ensemble dans un pêle-mêle tempétueux et passionné. On peut lui trouver des mérites là où elle peint ou raconte, mais dès qu'elle « pense » (et la philosophe enragée ne s'efface jamais pour longtemps), je conteste presque toujours à son écriture d'être du français.

Je l'ouvre au hasard et je demande quelle sorte de logique dans l'enchaînement des idées, quelle fidélité au sens des mots on peut bien trouver dans des phrases telles que les suivantes :

Le talent, l'amour, la morale, ces feux du ciel ne s'enflamment que dans la solitude.

La morale et le bonheur sont inséparables quand les combinaisons factices de la société ne viennent pas mêler leur poison à la vie naturelle...

Entre Dieu et l'amour, je ne reconnais d'autre médiateur que la conscience.

Les pensées qui peuvent être offertes sous le double aspect du sentiment et de l'imagination sont des pensées premières dans l'ordre moral.

Il n'y a que le génie du sentiment... qui puisse porter la conviction au delà des limites de la raison humaine.

Le sentiment de l'infini, tel que l'imagination et le cœur l'éprouvent, est positif et créateur.

Quand nous nous livrons en entier aux réflexions, aux images, aux désirs qui dépassent les limites de l'expérience, c'est alors seulement que nous respirons.

Hé! je ne suis pas assez borné pour ignorer que ces sentences inintelligibles ont un sens tout de même. Ce sont soupirs, langueurs, malaises, épanchements, espérances, regrets. Et comme ces états de conscience sont chez la généreuse femme particulièrement orangeux, elle se persuade, théologienne qu'elle est, qu'il y a du métaphysique et du divin.

Ce n'est pas que l'on veuille recommander la platitude ou la rusticité dans le sentiment, égales offenses au naturel qui est le beau même. Mais c'est le malheur de ces emphases d'irriter en nous un gros bon sens et d'appeler la revanche de Molière. Elles sont avant tout vulgaires. Mais le cœur de M^{me} de Staël valait, répétons-le, infiniment mieux que son esprit.

Sensualisme des idées, métaphysique des émotions, matérialisme mystique, bestialité lyrique, ainsi pourrait-on définir la tare, disons mieux : la pourriture romantique de l'intelligence. Qu'on cite donc une des pages « philosophiques » de George Sand qui échappe à cette appréciation. Et dans laquelle de ses plus triviales émotions, Michelet (on prend exprès cette merveilleuse organisation d'artiste) ne sent-il pas tressail-

lir l'Esprit Saint? Cet horrible mélange des choses n'est-il pas toute la philosophie d'un Quinet, d'un Pierre Leroux? Ils disent Religion, Humanité, Infini, et ils ne parlent que de leur propre cœur. Et leur cœur, où ils veulent tout faire tenir, est un chaos. Nous recherchons ici les sources. Bornons-nous à ouvrir une perspective sur cet immense marécage de la pensée romantique au XIX^e siècle.

Non moins que par sa confusion, l'idéologie féminine est désorganisatrice par sa multiplicité. Ce qui consomme, à nos yeux, la disqualification intellectuelle de M^{me} de Staël, c'est le nombre de pensées fortes et saines qu'on trouve chez elle. Elles sont signées Constant, Schlegel, Goethe, Schiller, Fauriel, Bonstetten, Barante, etc. Quel homme supérieur de son époque (Goethe fut le plus réfractaire) n'a-t-elle pas stimulé à se déployer pour elle? (George Sand, avec son Michel de Bourges et son Pierre Leroux, fut moins bien partagée.) Mais il est inquiétant qu'un esprit capable d'entrer si exactement dans des vues rationnelles et étudiées, n'en retienne aucune défiance quant à l'impulsivité coutumière de ses propres démarches et prenne, l'instant d'après, précisément l'opinion qu'il vient implicitement d'exclure. C'est sans doute que la perception même des idées est fort vive chez la femme; aussi font-elles d'excellents critiques spontanés. Mais la mémoire intellectuelle semble bien leur faire défaut. Leur pensée est, pour ainsi dire, toujours vierge. Quand Littré dit que la contradiction est le plus grand mal de notre époque, quand Augusté Comte constate le prodigieux talent de tant d'écrivains

du XIX^e siècle à exposer ce qu'ils ne comprennent pas, ils visent assurément ce moderne impressionisme intellectuel, cette virtuosité vaine, capable d'entrer dans les doctrines et dans les arguments les plus solides, mais sans jamais se sentir sujet de leurs conséquences même les plus rigoureuses, sans jamais percevoir que ceci soit plus fort, plus logique, plus éprouvé et mieux établi que le contraire. Il ne faut pas en vouloir à la femme la plus intelligente, si l'on n'est pas sûr avec elle que les idées soient des idées, les propositions, des propositions, et non pas d'agréables tourbillons. Mais le sexe fort manque de toutes les grâces qui donnent du prix à cette mimique endiablée.

CHAPITRE VIII

DE LA PART DU ROMANTISME DANS LA POÉSIE DE LAMARTINE

De Jean-Jacques Rousseau à M^{me} de Staël, les écrivains que je viens d'étudier sont généralement considérés par les historiens de la littérature comme les « précurseurs » du Romantisme. Je pense avoir montré que ces génies sans timidité n'ébauchent pas seulement, mais consomment, poussent à l'extrême les dispositions de sensibilité qu'il faut désigner par ce mot. Il appartiendra à la littérature de 1830, que l'usage et la tradition appellent proprement « romantique », d'achever cette révolution morale en portant

dans les idées un désordre correspondant à celui que nous venons d'observer dans les sentiments, et qui n'en sera, à vrai dire, que le prolongement intellectuel.

Entre l'avènement de cette littérature, que la date de 1830 n'inaugure pas précisément, mais affirme avec un brusque éclat, et les retraites littéraires de Chateaubriand et de M^{me} de Staël, se place la carrière poétique de Lamartine. Si soucieux que nous soyons de suivre, dans cette investigation psychologique d'une révolution de la nature humaine, l'ordre historique des manifestations successives qui en composeront le tableau complet, nos obligations demeurent fort distinctes de celles des historiens littéraires. Le génie de Lamartine, l'importance de son œuvre ne nous imposent pas de nous arrêter à lui, si, sans pouvoir certes être rangé parmi les antagonistes du courant romantique, il n'a d'autre part révélé ni développé aucun élément nouveau de la sensibilité romantique, si sa poésie n'est, par rapport aux thèmes de cette sensibilité qu'un écho merveilleusement musical.

Ni réacteur contre le romantisme, ni créateur d'un fief à lui dans l'empire romantique, où serait donc l'originalité de ce grand poète ? Dans la réunion des deux dispositions d'âme et des deux directions de pensée les plus contraires entre elles : d'une part, la sensibilité romantique, telle que je viens d'en analyser les affections et tendances constitutives ; d'autre part, ce que j'appellerai la grande ingénuité homérique. Oui, il me semble que Lamartine, destiné par les plus nobles et les plus heureuses parties de son naturel à se ranger dans la lignée de ceux dont un ancien sco-

liaste disait « Gloire aux seuls homérides ! », de ces poètes qui chantent le vrai et l'éternel de la nature et de l'existence humaine, Homère lui-même, Virgile, Gœthe, Mistral, il me semble, dis-je, que Lamartine a été à demi dissipé et gâté, jeté dans le vain et dans le faux, par l'influence des sentiments et des passions qui triomphaient depuis Jean-Jacques dans la plus illustre portion de la littérature française.

Le poète qui, en 1819, à l'aurore de sa célébrité, mais à l'apogée de son talent, écrivait ces vers :

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

ce poète n'était peut-être pas René ; mais il en avait profondément subi la séduction, qui ne laisse complètement intacte aucune des parties d'un cœur ou d'un esprit où elle a pénétré, qui ne laisse aucune place à la parfaite pureté du naturel dans le sentiment et la notion de la vie. Et ce n'est pas seulement Chateaubriand, c'est Rousseau, c'est Senancour, qui ont coulé de bonne heure, pour n'en jamais sortir, dans les veines de Lamartine. Toutes les chimères, toutes les nostalgies de la passion et de l'imagination, auxquelles ces maîtres ont fait un haut sort poétique et que nous avons relevées, nous les trouvons dans son œuvre et dans sa carrière publique, interposant un voile fallacieux et brillant entre sa pensée ou sa volonté et les réalités, brouillant l'une avec la vision vraie des choses et l'autre avec les conditions objectives de l'action.

Elégiaque qu'on appellerait volontiers divin, nul n'avait jamais chanté avec tant de suavité et d'harmonie le mol enthousiasme de la volupté, la mélancolie de l'espérance, les délicieuses langueurs du souvenir et du rêve amoureux, ni tout ce que la beauté de la nuit, le silence de la terre et le murmure des flots ajoutent d'émotion à l'amour. Mais quand il s'est agi de peindre l'amour lui-même, l'amour au naturel, en dehors de ce halo musical, de cette capiteuse atmosphère de jasmin et d'oranger, l'amour tel que l'éprouve non pas un poète célèbre, mais un sincère cœur de femme, le frémissement de la flèche d'Eros dans la chair, n'a-t-il pas été, je le demande, un peintre bien pâle ou bien faux ? Pâle dans *Graziella*, où tout ce qui est (qu'on me passe ces expressions barbares) subjectivité ou ambiance, est admirable en soi, mais où la Graziella elle-même, c'est-à-dire la passion, les éléments de pure nature auxquels un Mérimée eût sacrifié tout le reste, est bien faiblement senti et rendu. Faux, quintessencié, prétentieux dans *Raphaël* dont la Julie, terrible phraseuse qui « élève l'amour au-dessus de l'abjecte nature des sensations vulgaires, à la hauteur d'une pensée pure », qui, jusque-là disciple d'Holbach, trouve dans les beaux yeux et les beaux cheveux de son jeune amant, la preuve de l'existence de « Dieu », mériterait qu'on lui fredonnât les plus vifs couplets de Parny.

Tout comme chez Chateaubriand, n'arrive-t-il pas chez Lamartine qu'une certaine inspiration trop envahissante de volupté et aussi une sorte de narcissisme ravi mêlent à l'expression de sentiments humains

autres que l'amour et qui exigent pour des raisons plus délicates encore la vérité, des touches peu séantes? Ne voit-on pas dans les *Confidences*, dans *Jocelyn*, un fils détailler avec une désobligeante insistance, avec une trop caressante science de pinceau, la beauté de sa mère? Un fils ne peut s'empêcher d'apercevoir, de ressentir, dirai-je même, que sa mère est belle : mais que ce sentiment se fonde dans celui d'une douce influence générale et ne constitue pas un élément séparé!

Comme Chateaubriand encore, mais surtout comme Rousseau, et pour des raisons psychologiques assez semblables, Lamartine ne s'est-il pas montré toujours impuissant à peindre un caractère? Ses personnages romanesques ou historiques sont de véritables chaos d'impossibilités morales. Analysant lui-même avec beaucoup de perspicacité, dans une page de *Raphaël*, les contradictions du caractère prêté à M^{me} de Warens par l'auteur des *Confessions*, il en est si déconcerté qu'il les attribue à un « mystère dans la main égarée du poète ». Mais ce mystère, c'est-à-dire l'avis de son propre caprice substitué à celui de la nature, égare sa main aussi; et, par exemple, le portrait de Brissot dans l'*Histoire des Girondins* n'est pas plus absurde que tous les autres portraits de Lamartine. Brissot « a traîné sa misère et sa vanité au milieu de Paris et de Londres, dans ces sentines d'infamies où pullulent les aventuriers et les pamphlétaires ». Il en est sorti « un intrigant » et « souillé ». Il a « l'ambition d'un homme impatient avec l'indécision d'un homme qui flairer le vent »; il « flatte l'avenir en allant plus vite

que le pas même des factions. » Eh bien ! ce même personnage dans la même page rebondit de son cloaque jusqu'au ciel : il a « foi à la liberté, à la vérité, à la vertu » et « dans l'âme ce dévouement sans réserve à l'humanité, qui est la charité des philosophes ».

Comme chez Rousseau et M^{me} de Staël, le sentiment religieux n'est-il pas, souvent du moins, chez Lamartine, chose assez trouble, assez mêlée aux vapeurs des sens et de l'imagination physique ? Ne lui arrive-t-il pas de prendre pour spiritualisme et platonisme un sensualisme infiniment et vaguement épandu ?

Enfin, s'il fallait résumer d'un seul mot, ramener à un unique principe ces diverses manifestations de l'imprégnation romantique de Lamartine, je dirais : paresse, paresse glorieuse et magnifique, paresse enivrée, si l'on veut, mais qui, en tout cas, a condamné à un demi-avortement ce beau génie. Les plus riches facultés naturelles ont besoin, pour produire œuvre viable, d'une culture. Et qu'est-ce que la culture des facultés, sinon la méditation et l'approfondissement des réalités ? Le romantisme systématise, glorifie, divinise l'abandon au pur subjectivisme. Or, même un ange ne saurait confier son esprit aux conseils de la pure subjectivité, sans devenir un esprit faux, puisqu'il n'y a rien d'angélique en ce monde. La Muse de Lamartine n'aime pas qu'elle-même (je vais le dire) ; mais elle s'aime trop ; elle aime trop certaine mélodie, certain tissu d'or et d'azur qui se déroulent de son sein comme par miracle. Volontiers, elle se persuade d'avoir peint les êtres et les choses,

quand, d'un mouvement dont le négligé peut avoir bien de la magnificence et de la grâce, elle les en a drapés. Il y a là le principe d'une continuelle illusion et l'on arrive bientôt, avec ce procédé, à prendre pour la force de l'expression la prodigalité des moyens d'expression. Il est nécessaire que l'imagination d'un artiste, pour s'égaliser aux amples et hauts sujets, porte et balance en elle cette richesse d'éléments colorés et sonores, de mouvements émotionnels. Mais que ces éléments intérieurs, émanés des nerfs et du sang ou recueillis sans cesse du plus exquis de la perception sensible et morale, soient affectés à des constructions où l'artiste observe profondément les lois mêmes selon lesquelles la nature compose les réalités! Que la sensibilité et la passion poétiques mettent dans le vrai cette « délectation » dont parle Poussin, sans laquelle il n'y a pas d'art. Qu'elles ne se proposent pas elles mêmes directement et à flots à la délectation! Plus savoureuse et capiteuse à l'impression première que la « sobriété » de nos vieux classiques, la volupté ne tarderait pas alors à se détruire elle-même.

Oui, quand j'ouvre les *Harmonies*, les *Recueils*, *Jocelyn*, *Raphaël*, la *Chute d'un ange*, les *Girondins*, la « splendeur du faux » et ses fatigantes délices me gâtent à tout instant d'authentiques beautés. Je suis très sûr que tous les admirateurs de Lamartine éprouvent le même combat entre l'agacement et le charme. Mais quand je pense au poète, un peu loin de la lecture, quand je pense, non à tel ou tel ouvrage, telle ou telle conception de Lamartine, mais à

Lamartine, pourquoi en reçois-je une impression toute contraire ? En lui aussi, je crois sentir le grand et serein naturel des classiques, une sensibilité ample et pure, une abondante faculté d'amour sans caprice, une âme de lumière qui ne porte en elle aucun secret et honteux intérêt à troubler le sincère reflet des choses, à en fêler la répercussion, « transparente enfin, comme elle dit elle-même, à toute la beauté « éparsse dans les œuvres de Dieu. » C'est là un Lamartine natif qui n'a pas donné ses fruits, puisque en fait il étale, il a été étalant de plus en plus les défauts opposés à ces vertus. Mais quels beaux vestiges il en subsiste !

Tout d'abord l'ampleur même, la suave et majestueuse lucidité des premières élégies de Lamartine (ses seules œuvres pures) sont, dans le genre en lui-même le moins homérique, quelque chose d'homérique. Repris par lui, les plus anciens lieux communs du sentiment, — du sentiment, non immédiat et aux prises avec l'objet, mais déjà rêveur, et à certaine distance de l'objet — s'enrichissent de consonnances qui semblaient avoir dormi jusque là, et cependant d'une facilité divine. Des chants comme le *Lac*, *Ischia*, le *Golfe de Baïa*, à *Elwire*, sont tirés d'une corde éternelle d'où tombent, une à une, et chacune achevant toute sa vibration avant qu'une autre suive, des notes éternelles. Ou ce sont, si l'on veut, des ondes qui se pressent et se multiplient, jusqu'à couvrir bientôt toute l'étendue, mais sans confusion et gardant chacune, sous l'œil ravi, la glorieuse douceur de ses reflets propres : créations dont on conçoit que les beaux gol-

ses siciliens forment le cadre favori, car elles participent du mouvement et de l'immobilité.

Mais cette pureté de naturel, Lamartine ne l'a pas portée seulement dans la peinture de l'égoïste volupté juvénile. Pendant que le romantisme « égarait sa main » comme peintre des passions et des caractères, comme historien et homme politique, les thèmes antiques et familiers de la commune existence domestique et sociale, la maison, la famille, le village, le travail, les tombes, la religion lui parlaient poétiquement. Après le violon de Naples et de Sorrente, il écoutait, de sa tour de Milly, la cloche qui sonne la naissance, les fêtes et la mort. Dans la *Lettre préface des Recueils* il délimite avec la plus belle grâce le domaine intérieur où il se réfugiait aux vacances et où le siècle ne pénétrait pas. Des fragments tels que les *Laboureurs* dans *Jocelyn*, les pages consacrées à la vie des pêcheurs napolitains dans *Graziella*, à l'enfance ou à la jeunesse du poète lui-même dans *Milly* ou *la Terre natale*, la *Gloche du Village*, la *Vigne et la maison*, et tant d'autres morceaux sur ces objets agrestes, sur ces circonstances élémentaires et universellement touchantes de la vie humaine qui ne passent pas, quand tout passe, ou qui renaissent toujours, n'appartiennent-ils pas à cette poésie dont l'Odyssée est, en quelque sorte, la « somme » et qui a produit dans l'époque moderne (si peu propice) *Hermann et Dorothee*, *Mireille*, le *Poème du Rhône* ? Si jusque dans ces pages l'« homéride » se dégage suffisamment du romantique, si les feux du caprice, les éclairs aventureux d'une improvisation impatiente ne se substituent pas souvent à la loyale

et limpide lumière des choses, il appartient au critique littéraire d'opérer ce délicat départ. Mais l'harmonieuse et sereine impression d'ensemble subsiste en dépit de tant de taches si bien faites pour l'éclipser. Le beau naturel de Lamartine perce à travers toutes ses erreurs. Sans insister davantage sur un jugement dont je ne prétends avoir qu'effleuré les motifs, j'en ai dit assez, je suppose, pour faire admettre l'inutilité d'une étude particulière de Lamartine dans un ouvrage qui a pour but de définir et d'épuiser l'essence du romantisme.

TROISIÈME PARTIE

LES IDÉES ROMANTIQUES

INTRODUCTION

CARACTÈRE GÉNÉRAL DU ROMANTISME DEPUIS 1830

La division d'une analyse du romantisme en deux parties (sentiments idées) a été justifiée précédemment par une convenance de méthode. Elle offre en outre, ajoutais-je, cet avantage de correspondre à peu près à la succession historique des manifestations du romantisme. Après Rousseau, Senancour, Constant, M^{me} de Staël, Chateaubriand, le Romantisme a dit son dernier mot, le plus vif, le plus pathétique, le plus exaspéré, en fait de désordre sentimental. Ni le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme* et de *Volupté*, ni le Vigny de *Stello*, ni le Musset de *Rolla* et de la *Confession*, ne nous ménageraient, après de telles explorations, de découvertes essentielles dans le domaine du cœur. Rêves téméraires de félicité, crainte de la vie réelle, pratique ou nostalgie de la solitude, idolâtrie de la passion, orgueil de la passion, instabilité féminine, culture du caprice, tels sont les égarements où s'épuisent, à la fois par penchant et par système, ces troubles jeunesses. Sainte-Beuve, le plus sincère et le plus secret de tous, de beaucoup le plus intéressant par sa personne, c'est à la fois Senancour, Constant et le

Chateaubriand de Combourg, mais un Senancour beaucoup moins innocent, un Constant aussi désolé, mais d'une désolation plus chantante, et se séduisant à son propre lyrisme, un Chateaubriand bourgeois, timide et comme meurtri.

Mon ami, mon ami, que puis-je vous dire?... En ce moment et plus tard encore, ce sera perpétuellement de même une vie monotone et subtile, des pages blanches, des jours vides, des intervalles immenses pour des riens, des attentes dévorantes et si longues qu'elles finiraient par rendre stupide; peu d'actes, des sentiments sans fin... Ainsi j'ai vécu : ainsi vont les années fécondes. J'ai peu vu directement, peu pratiqué, je n'ai rien entamé en plein; mais j'ai côtoyé par les principaux endroits un certain nombre d'existences; et la mienne propre, je l'ai côtoyée, plutôt que traversée et remplie (1)...

N'est-ce pas, avec une lucidité de diagnostic dont Senancour n'a pas tout à fait le courage, le mal d'Obermann?

Et les confessions suivantes, à une certaine palpitation du style près, ne semblent-elles pas sorties de la bouche d'Adolphe :

Lorsque, après les premières secousses... je rentrai en moi-même pour me sonder et m'examiner, il se trouva que ma disposition intérieure s'était défaite toute seule..., mon éternelle pensée d'esclave qui veut fuir m'était revenue (2).

C'était toujours la même façon ruineuse de pousser à l'about au dedans, de pourrir presque en moi la pensée avant l'acte, d'amonceler mille ferments mortels avant de rien produire (3).

(1) *Volupté*, éd. Charpentier, p. 59.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) *Ibid.*, p. 123.

La tentative de passion avorta (1).

Facilité abusive! versatilité mortelle à toute foi et au véritable amour! L'âme humaine, sujette à cette fatale habitude, au lieu d'être un foyer persistant et vivant, devient bientôt comme une machine ingénieuse qui s'électrise contrairement en un rien de temps, au gré des circonstances diverses. Le centre, à force de voyager d'un pôle à l'autre, n'existe plus nulle part. . . Notre personne morale se réduit à n'être qu'un composé délié de courants et de fluides, un amas mobile et tournoyant, une scène commode à mille jeux, espèce de nature, je ne dis pas hypocrite, mais toujours à demi sincère et toujours vaine (2).

Est-il besoin de dire que, pour en arriver à une telle incapacité de se prendre à rien, cette âme a dû fatiguer son adolescence à construire imaginativement le bonheur, et s'habituer à prendre les prodigalités de la rêverie pour les promesses de la réalité? Mais Joseph Delorme, fils d'un petit médecin de province, « élevé au bruit des miracles de l'Empire, amoureux de la splendeur militaire », ne voit pas, comme l'impérieux et fastueux René, une Armide, une reine au faite des splendeurs de ce monde, venir le chercher « à minuit, au travers des jardins d'orangers, dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer, au rivage embaumé de Naples et de Messine. » Ses fantômes sont plus modestes.

Il lui semblait que sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc

(1) *Volupté*, p. 228.

(2) *Ibid.*, p. 126.

se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire (1).

Et ces délires de jeune provincial, il ne les poursuit pas sur l'étendue de la lande bretonne, mais « le long d'un petit sentier (2) ».

Par la sensibilité, les romantiques de 1830 ne sont donc à l'égard de leurs illustres prédécesseurs que des héritiers. Aussi l'objet de notre investigation, jusqu'ici appliquée à des sentiments, va-t-il changer jusqu'à un certain point de nature. Le Romantisme, comme désordre sentimental, nous a manifesté toute son essence, livré tous ses témoignages. Nous n'avons plus à attendre que des redites. Comment se fait-il que la période où nous arrivons et qui nous paraît correspondre à l'épuisement du Romantisme, soit celle à laquelle l'opinion commune et l'usage historique en réservent le nom ?

C'est que le Romantisme ne s'est vulgarisé qu'alors et que le mot n'a revêtu la chose, depuis longtemps existante et déterminée, qu'au moment où la chose elle-même, devenue vulgaire, a commencé de pénétrer par tous les canaux de la littérature et de l'art dans l'âme de la société française. Il s'est trouvé qu'une ardente génération, extraordinairement riche en talents, avide d'un renouvellement intellectuel et esthétique, n'a su ou pu voir la sénilité et la mort que dans les survivances, effectivement languissantes, de l'esprit encyclopédique en philosophie, de la forme

(1) *Vie de Joseph Delorme* (Poésies complètes de Sainte-Beuve, éd. Charpentier, p. 7.)

(2) *Ibid.*

classique dans les lettres, et s'est imaginé de boire la jeunesse et la vie dans la coupe de Rousseau, de Senancour, de M^{me} de Staël et de Chateaubriand. Le romantisme français n'avait guère été jusque-là que l'attitude de quelques individualités poétiques hautement curieuses, mais isolées, plus soucieuses de s'offrir en spectacle au public ou à elles-mêmes que de former école (ce qui leur eût donné des semblables) et dont l'œuvre entière garde un caractère autobiographique. Il devient ou est violemment sollicité à devenir (car un tel résultat est le contradictoire, l'impossible) système, programme, centre de ralliement des esprits. Il s'évertue à fournir des idées à la philosophie, une philosophie à l'histoire, des sujets, des caractères, une psychologie au drame et au roman, une doctrine à l'esthétique. Des écrivains du naturel le moins romantique possible, Victor Hugo, G. Sand, jusqu'au bon Dumas, sont entraînés dans ce mouvement et ajoutent à la maladie toute la puissance de leur santé. C'est donc du nom d'explosion ou de tumulte romantique qu'il faudrait appeler la courte époque d'histoire littéraire désignée couramment comme celle du Romantisme. Elle achevée, il poursuivra, sous d'autres aspects, à travers le siècle, son cours dissolvant.

Cependant le romantisme, n'ayant pour tout fond que les éternelles défaites infligées par la commune expérience de la vie aux aspirations indépendantes d'un individu qui se prend lui-même pour une fin et pour un tout, semble ne pouvoir s'exprimer que sous la forme, avouée ou dissimulée, de l'élegie

n. (et de la confiance. Comment ce thème aussi monotone qu'inépuisable pourrait-il alimenter des genres littéraires qui ont pour objet la peinture de l'humanité! Cette contradiction originelle frappait de mort la littérature romantique. Ce sujet fut l'unique sujet de ses poèmes, de ses drames et de ses romans. Elle se travailla à le multiplier et le varier, à l'agrandir en le déguisant sous mille masques. Mais il eût fallu en sortir, s'arracher à la tyrannie, à la petitesse, à la langueur et aux impuissances du Moi. On voulut égaler ses conceptions et ses sentiments aux proportions et au contenu de l'Humanité, de la Société, de la Civilisation, de l'Histoire, de la Nature. Et on commençait par s'en retrancher en quelque sorte; on n'apercevait l'Humanité, la Société, la Civilisation, l'Histoire et Dieu lui-même, on n'en recevait plus les rayons, que par la fenêtre misérable de l'égoïsme. Il semblait que l'univers se donnât tout entier à lire et à sonder dans les réactions capricieuses d'une sensibilité individuelle. Chacun cherchait en soi-même l'alpha et l'oméga de tout. C'était renoncer superbement à l'observation et fermer l'intelligence à la réalité, tout en gardant la prétention de penser et de faire vrai, profond et grand. De là, la création imaginaire d'une réalité illusoire et fantastique, une inlassable génération d'inventions philosophiques, politiques, psychologiques, esthétiques et morales qui simulent la grandeur par l'extraordinaire, la profondeur par l'audace de la bizarrerie, la vérité par la complication forcée; inventions creuses et de pur artifice, pour qui les prend telles quelles,

et sans chercher plus loin, mais au fond desquelles l'analyse retrouve toujours quelque chose de réel, un fait, la sédition aveugle de l'individu. Dépouillez-les de leur fantasmagorie, percez-en la comédie. Elles répètent invariablement : Moi et Moi.

L'originalité du romantisme de 1830 consiste dans ce furieux travail, dans cet enfantement frénétique d'idées fausses. La corde de la Nostalgie, de la vaine Espérance, de la Plainte, de la Désillusion, ne rendait plus que des sons étouffés. L'individualisme sentimental, ayant déroulé jusqu'au bout sa monodie, ne s'exprima plus directement, mais souleva un monde de théories et de déclamations générales qui portaient à la société la malédiction et la vengeance, non plus d'un moi, mais de tous les moi insatiables et déçus. Cette transposition, qui était en même temps une prolifération, était nécessaire précisément pour vulgariser le romantisme. Sous cette forme, il fut possible de communier en lui à des natures aussi saines que Sand et Hugo, mieux faites pour goûter copieusement la vie que pour s'en désoler. Peu aptes à se disséquer et à gémir, ils trouvèrent à déployer leur puissance dans le développement des idées révolutionnaires et les jeux d'une imagination sans contrôle.

A la vérité, les thèses romantiques n'étaient pas en 1830 quelque chose de neuf. Sentiments et idées, le romantisme s'était épanoui chez Rousseau sous ces deux formes. Théodicée, religion, philosophie de l'histoire, politique, morale, psychologie, il avait tout refondu et corrompu, selon son bon plaisir. Mais s'il ne cessa pas de garder ses fidèles comme homme de